H. STANLEY

LA TERRE DE SERVITUDE

LIBRAIRIE
HACHETTE ET Cie
PARIS

Ko. 27.30 1972 T 52

Bibliotheka J. Rosenzweiga № 40.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

LA TERRE

DE SERVITUDE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LA TERRE

DE SERVITUDE

PAR

H. STANLEY

AUTEUR DE « *COMMENT J AI RETROUVÉ LIVINGSTONE* »

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. LEVOISIN

Et illustré de 21 gravures dessinées sur bois

PAR P. PHILIPPOTEAUX

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^IE^

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

Droits de reproduction réserves

Gelehrtenbibliothek
Hanno Beck
übereignet an das
Leibniz-Institut für Länderkunde

Geographische
Zentralbibliothek
Leipzig

1972 T 52

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

LA TERRE DE SERVITUDE

CHAPITRE PREMIER

Amina, femme de Sheikh Amir. — Délibération des Arabes. — Le pays de Roua. — Le fils du consul. — On permet à Sélim et à Isa de suivre l'expédition. — Douleur d'Amina. — La caravane s'embarque pour Bagamoyo.

A quatre milles environ au nord de la ville de Zanzibar, à un demi-mille d'une jolie baie, vivait, il y a quelques années, au milieu de ses parents et de ses amis, un noble Arabe de la tribu des Beni-Hassan, nommé Sheikh Amir ben Osman.

Sheikh Amir n'était pas seulement noble par le sang; il l'était encore par son caractère, par son inépuisable charité, par sa manière de traiter ses nombreux esclaves nègres.

L'épouse d'Amir, son épouse favorite, était la belle Amina aux yeux de gazelle, fille d'Othman ben Ghîs, de la tribu des Beni-Abbas. Ce sera faire en deux mots son éloge que de dire : elle était digne en tout d'être la femme de Sheikh Amir. Les fidèles esclaves du maître ne manquaient aucune occasion de célébrer la vertu et les bontés d'Amina.

La vaste demeure d'Amir s'élevait au milieu d'un bosquet

d'orangers et de manguiers. Ses immenses propriétés, toujours bien cultivées, étaient plantées de cannelliers, de girofliers, d'orangers, de manguiers, de grenadiers, de goyaviers et de beaucoup d'autres arbres fruitiers. On y récoltait aussi toutes les céréales et tous les légumes connus à Zanzibar. Amir avait travaillé, il avait payé de sa personne, il avait tout surveillé lui-même, et sa propriété passait pour une des plus florissantes de l'île. Il avait fait de grandes dépenses pour embellir sa maison; aussi les anciens du pays, qui l'avaient vue du temps d'Osman, déclaraient que c'était à ne pas la reconnaître. On remarquait surtout une grande cour dallée de marbre et ornée d'une belle fontaine et de bassins de marbre où les esclaves convertis à l'islamisme venaient se laver les mains et les pieds, pour assister aux prières, dans la *mesdjid*. On nomme ainsi la chapelle, ou mosquée particulière qui se trouve dans les maisons riches.

Amir n'avait qu'un fils, nommé Sélim, qu'il aimait beaucoup. Sélim était beau comme Amina sa mère; il avait, comme elle, les yeux grands, noirs et pleins de feu, et la peau blanche. Il était vigoureux comme son père. Au moment où commence cette histoire, Sélim venait d'avoir quinze ans.

C'était un peu avant le coucher du soleil. Amir et ses amis étaient devant la maison, en face de la baie, assis sur de beaux tapis de Perse. Les petites vagues, poussées par le vent du soir, venaient mourir sur le sable, blanc comme la neige, avecun petit bruit plein de charme.

Amir et ses amis étaient assez près de la mer pour entendre le plaisant murmure des petites vagues poussées par le zéphyr du soir, mais assez loin pour ne pas craindre l'humidité.

Les amis qu'Amir, ce soir-là, avait autour de lui étaient : Khamis-ben-Abdallah, riche trafiquant qui revenait d'Afrique

avec une grande quantité de défenses d'ivoire et d'esclaves; Sheikh Mohammed, natif de Zanzibar, voisin et parent d'Amir; Sheikh Thani-ben-Moussoud, vieux trafiquant plein d'expérience; Sheikh Moussoud-ben-Abdallah, arabe de Mascate, élégant et distingué, enfin Sheikh Hamdan et Sheikh Amran, natifs de Zanzibar, mais en même temps Arabes pur sang.

Voilà le groupe des pères, voici celui des enfants. Il y avait Soliman et Soud, tous deux neveux d'Amir, parés de riches costumes; Isa, fils de Sheikh Thani, dont la peau était d'une couleur plus foncée que ne l'est ordinairement celle des jeunes Arabes; Abdallah, âgé de quatorze ans, et Moussoud de douze; tous deux fils de Sheikh Mohammed, aussi blancs de peau que peuvent l'être des descendants d'Ismaël. Enfin il y avait Sélim, le fils bien-aimé d'Amir. On était séduit tout d'abord par la franchise, l'ingénuité, l'honnêteté de sa physionomie.

Sa veste courte était d'une belle étoffe cramoisie et brodée d'or; sa chemise de mousseline (*disdasheh*), blanche comme la neige, qui lui descendait au-dessous des genoux, était serrée à la taille par une magnifique ceinture de Mascate (*sohari*). Il portait un fez rouge à gland d'or, autour duquel s'enroulait un riche turban. Cette coiffure rehaussait encore la beauté de son charmant visage.

A l'horizon lointain, par delà les flots verdâtres de la mer de Zanzibar, on aperçoit une ligne d'un bleu sombre : c'est la côte d'Afrique. Tous les regards sont fixés sur cette ligne; Amir dit d'un air pensif :

« Depuis vingt ans, tous les soirs, je viens ici, près de mes manguiers, m'asseoir et regarder cette ligne sombre. J'ai toujours désiré m'en approcher, et voir enfin cette terre d'Afrique d'où nos trafiquants tirent leur ivoire et leurs esclaves ».

Tournant ses regards du côté de Khamis, Amir continua :

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Je ne l'ai jamais tant désiré que ce soir ; c'est sans doute de t'avoir entendu parler des cinq cents esclaves et des huit cents *frasilah*[1] d'ivoire que tu as tirés d'Oufipa et de Maroungou. C'est merveilleux ! cinq cents esclaves en bon état, c'est au moins dix mille dollars, et huit cents *frasilah* d'ivoire, quarante mille dollars ; c'est-à-dire, presque un demi-lac de roupies ; et cela en cinq ans ! Par le prophète ! — Que son nom soit béni. — Il faut que je voie cette terre de mes yeux !

— Ce que j'ai dit est la vérité, répondit Khamis ; Allah le sait. Mais il y a des pays bien plus merveilleux que Maroungou et Oufipa. Roua, à quelques jours de marche, plus à l'ouest, est une grande contrée, où peu d'Arabes ont mis le pied. Sayd, fils d'Habib, a été à Roua, et bien plus loin ; il a traversé l'Afrique jusqu'à la mer du soleil couchant, et a épousé une femme blanche de Saint-Paul-de-Loanda. Il dit que les païens de Roua se servent de défenses d'ivoire, comme d'appuis ou de poteaux, pour soutenir les toits de leurs cases ; que l'ivoire est aussi commun que le bois. Ces sauvages connaissent des endroits où les chasseurs ont tué des troupeaux d'éléphants, d'autres où des éléphants ont péri de soif et de maladies, et ils laissent pourrir l'ivoire, parce qu'ils n'en connaissent pas le prix. Nous pouvons devenir plus riches que Medjid, notre Sultan, si nous arrivons à temps, avant que le bruit ne se soit répandu parmi les Arabes. Ce que j'ai gagné n'est rien, comparé à ce que je puis gagner, s'il plaît à Allah. J'irai à Roua, et si tu veux venir avec moi, Amir, fils d'Osman, je te promets que tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

— Ce qui est dit, est dit, répondit Amir. Par ma barbe, j'ai dit que j'irais, et j'irai, s'il plaît à Allah ! Mais parle-nous encore des païens de Roua, et des pays qui avoisinent les

1. 35 livres anglaises.

grands lacs. Les esclaves qui viennent de là sont-ils bons ? Au fait, qu'est-il besoin de le demander ? J'ai, depuis vingt ans, deux esclaves de ces pays : jamais esclave plus fidèle n'est né dans ma maison.

— De bons esclaves, s'écria Khamis ; tu l'as dit ! De Masr à Kiloua, je défie qu'on me montre un esclave plus beau que ceux de Roua et des pays voisins. Et intelligents ! Ces païens font les meilleures lames, les meilleures épées et les meilleurs poignards de toute l'Afrique. Quelques-uns de leurs ouvrages feraient honte à nos plus habiles armuriers de Zanzibar. Près d'un endroit nommé Kitanga (je ne sais pas où c'est, mais Sayd le sait), il y a une colline composée presque entièrement de cuivre pur. Les gens du pays en extraient des quantités considérables, dont ils font des bracelets, des anneaux pour les bras et les jambes, et toutes sortes d'autres bijoux. Rien, à Mascate même, ne peut se comparer à ce que Sayd a vu de ses yeux.

— Une colline de cuivre ! de cuivre pur ! s'écria Amir, au comble du ravissement. Et ces païens sont de si beaux hommes, et si riches ! Si je pouvais seulement ramener deux ou trois cents de ces esclaves, je pourrais rire à la face de Ramji, ce chien de Banyan ; et le vieux Loudha Dhama lui-même ne lèverait pas la tête plus haut que moi. Les chiens d'usuriers ! m'ont-ils assez pressuré quand j'avais besoin d'argent pour ma cour et mes fontaines ! Voyons, vous autres qui êtes mes parents et mes amis, allons-nous avec Khamis à Roua, pour y chercher de l'ivoire, des esclaves et du cuivre ?

— Nous y allons !

— Je suis content de vous entendre, dit Khamis ; mais, ne perdons pas de temps. Le soleil va se coucher ; décidons tout de suite le jour du départ. Je suis prêt, et je ne puis attendre trop longtemps. Serez-vous prêts à la nouvelle lune, dans vingt-quatre jours à partir d'aujourd'hui ?

— Nous serons prêts !

— Bien. Voyons, Amir, combien peux-tu amener d'hommes armés ?

— Deux cents hommes bien armés, outre mes deux fidèles *fundis*, Simba (le Lion) et Motto (le Feu), comme les appellent les esclaves ; à eux seuls, ils valent une armée ; ensuite...

— Emmène-moi, mon père, s'écria Sélim. Et il s'assit sur le tapis tout près des genoux de son père, en levant sur lui des regards si ardents, si suppliants ! « Je suis bon tireur. Tu sais, ce nouveau fusil, que tu as fait venir de Londres, dans le pays des Anglais, et dont le bon *balayuz*[1] m'a appris à me servir. Le balayuz m'a dit que bientôt je saurais m'en servir mieux que lui. Je tue un oiseau au vol. Dis oui, laisse-moi t'accompagner, mon père. Je serai sage, et je serai brave, je te le promets.

— Voyez-vous cela ! dit Amir avec admiration. Un vrai Bédouin n'aurait pas parlé autrement. Mais, enfant, pourquoi désires-tu sitôt quitter ta mère ?

— Elle aura du chagrin, je le sais ; mais me voilà grand et fort ; et cela ne me vaudrait rien de rester toute ma vie dans le harem. Il faudra bien que je quitte ma mère un jour, pour faire ce que font les hommes.

— D'où te viennent ces idées, mon Sélim ? Qui t'a dit que tu étais trop grand pour rester avec ta mère ?

— L'autre jour, je suis sorti avec Soliman, le fils du prince Medjid et avec le fils du balayuz américain (je ne puis pas prononcer son nom) pour tirer des oiseaux. Le petit Américain, qui est plus petit que moi, et qui se regarde déjà comme un homme, quoiqu'il ne soit pas plus gros que mon poing, s'est mis à rire de moi. Je lui ai demandé pourquoi ; voici ce

1 En arabe : consul, ou plutôt ambassadeur ; il s'agit ici du consul.

Emmène-moi, mon père, s'écria Sélim.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

qu'il m'a répondu : « Vraiment Sélim, tu me fais l'effet d'une petite fille, à qui sa mère fait prendre tous les jours des bains de lait pour lui conserver le teint. Je ne comprends pas un petit Arabe qui n'ose pas s'aventurer hors de la vue de sa mère. » Soliman se mit aussi à se moquer de moi ; je rougis de honte, et je sentis que mes joues devenaient toutes brûlantes.

— Bah ! bah ! pourquoi t'inquiéter de ce que pense un effronté petit Nazaréen ?[1] » Le fait est, ajouta Amir en se tournant vers ses amis, que ces petits Nazaréens sont plus hardis que nos enfants, sans être pour cela plus braves et plus courageux au fond. Qui aurait pu croire qu'il y eût tant d'indépendance dans un si petit corps ? Ce petit garçon n'a pas douze ans, et il parle avec la sagesse d'un homme. Tous ces Nazaréens sont étonnants, étonnants ! Qu'y a-t-il de plus fort et de plus riche que les Nazaréens d'Angleterre ?

— Oui, ajouta Sélim, mais ne sont-ils pas tous maudits d'Allah ! Le fils du balayuz dit que ce sont les Arabes qui sont maudits de Dieu, que Dieu leur refuse la science et les dons de l'intelligence parce qu'ils vont en Afrique avec des esclaves armés, pour tuer les pauvres nègres, pour réduire en esclavage les parents et les enfants. N'est-ce pas un mécréant, mon père ?

— Paix ! Sélim, que ta langue ne répète pas ce que je viens d'entendre, même pour rapporter les paroles d'un méchant petit chien. Oublie-les, et que ton père ne t'entende plus jamais prononcer rien de pareil contre ceux de ta race. Allah a dit des mécréants : Malheur à eux, ils seront la proie des flammes.

— Tu ne m'en veux pas, mon père ? Tu ne m'as pas encore donné ton consentement.

— Mais sais-tu, mon enfant, que ces païens sont féroces,

1. Chrétien.

qu'ils ont des lances et des couteaux, qu'ils couperaient ton cher petit cou, et qu'ils te mangeraient sans l'ombre d'un remords? »

En faisant cette question, Amir souriait.

« Je n'ai pas peur d'eux, répondit Sélim, en relevant la tête par un mouvement d'orgueil. Quand donc un fils de la tribu des Beni-Hassan a-t-il montré de la crainte? Et moi, le fils d'Amir, je tremblerais devant les païens!

— Alors tu viendras avec moi, ne fût-ce que pour ce que tu viens de dire. » Il ajouta, en posant par un geste solennel sa large main sur la tête de son fils : « Ne crains rien, Allah veillera sur toi! »

Khamis voyant que le soleil allait disparaître, montra quelque impatience : « Réglons cela, dit-il, avant le coucher du soleil. Sheikh Thani, combien peux-tu emmener d'hommes!

— Cinquante esclaves bien armés, et mon fils Isa.

— Bon! Isa est un charmant garçon; quoiqu'il ait la peau noire, il a en lui l'âme d'un Arabe. Je vois que nous aurons bonne compagnie. Et toi, Moussoud? »

Moussoud, le chef à la figure florissante, et à la barbe noire bien fournie, répondit :

« A peu près autant que mon ami Thani; tous mes gens sont Ouahiyous, dociles et bons; ils seront braves en bataille rangée. Ils me suivront partout.

— De mieux en mieux! s'écria Khamis avec une satisfaction évidente. Et toi, Sheikh Mohammed? »

Sheikh Mohammed, terreur des Ouafipas, des Ouamaroungous, objet d'admiration pour mainte tribu, répondit d'une voix profonde qui rappelait le beuglement d'un buffle sauvage : « Pour une si grande entreprise, je puis tirer cent hommes de mes terres; mes conducteurs et mon frère Raschid s'occuperont du reste. Et puis, voilà deux lionceaux qui m'accompagneront, Abdallah et Moussoud, pour apprendre à con-

quérir des esclaves, et à jeter la griffe dessus, comme je l'ai fait souvent.

— Merci, père, » crièrent les deux jeunes gens avec effusion. Ils jetèrent aussitôt un regard d'intelligence à leur camarade Sélim, qui souriait.

« Sultan, fils d'Ali, reprit Khamis, tu es un homme sage et puissant. Es-tu des nôtres? »

Sultan, fils d'Ali, était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans; ses traits étaient fortement accusés, il avait des yeux noirs d'une grande vivacité. A la fois sage et puissant, c'était un des meilleurs types de l'audacieux chef Bédouin. D'ailleurs Sultan avait été officier d'un haut rang dans l'armée du prince Thouweynî de Mascate. Le prince avait eu souvent occasion de faire l'éloge de l'audace, de la ténacité, de la prévoyance, de l'habileté dont il avait fait preuve dans le maniement de sa cavalerie sauvage. Il était encore dans toute la force de l'âge.

Sultan, sans hésiter, répondit à Khamis : « Partout où va mon cher ami Amir, je le suis. Crois-tu que je vais rester à Zanzibar pour manger des mangues pendant que mon parent Amir sera exposé au danger? Non! Je partagerai votre bonne ou votre mauvaise fortune. J'emmènerai quatre-vingts esclaves.

— Bon, bon! crièrent les Arabes d'un accord unanime. Partout où passe le puissant fils d'Ali, la route est sûre; avec lui on ne sait plus ce que c'est que le danger.

— Bien! dit Khamis, voilà quatre cent quatre-vingts hommes d'assurés. Je prendrai avec moi cent cinquante hommes armés de fusils. Sheikh Hamdan et Sheikh Amram et quelques autres amis porteront le nombre des combattants à sept cents. Isa fils de Sélim, Mohammed et Rashid, tous jeunes et forts, tous mes parents ont déjà promis de s'associer à ma fortune. Plus nous aurons d'Arabes, mieux cela vaudra.

— Parfait, reprit Amir; c'est désormais une affaire entendue. Quant à moi, je suis tout décidé. Le soleil est couché, rendons-nous à la prière. »

Là-dessus, Amir se leva, et tout le monde en fit autant.

La pauvre Amina ne se doutait guère du chagrin qui l'attendait. Amir n'eut pas le courage de lui annoncer que son enfant bien-aimé allait la quitter; il chargea Sélim de cette délicate mission.

Le fils d'Amina se dirigea donc vers le harem, où sa mère régnait en souveraine. Peu d'enfants de l'âge de Sélim auraient montré autant d'égards et de respect à leur mère que Sélim, quand il s'approcha d'elle.

Il commença par lui baiser la main droite, puis le front, et se tint debout jusqu'à ce qu'elle lui eut fait signe de s'asseoir à côté d'elle.

« Mère, dit-il, devine ce que je viens t'annoncer.

— Quelque chose d'important? dit-elle en souriant. Ne me fais pas trop languir; parle, je t'en prie. »

Mais la pauvre mère cessa de sourire quand son enfant, les yeux brillants, lui parla de l'Afrique, des léopards, des zèbres, des éléphants qu'il tuerait avec son nouveau fusil anglais.

Elle fit toutes les objections que lui suggérait sa tendresse, mais le jeune aiglon sentait qu'il avait des ailes, et il voulait prendre son essor. Il voulait devenir un homme, il voulait courir le monde, voir du nouveau, apprendre ce qu'il ignorait. D'ailleurs, les railleries du jeune Américain l'avaient piqué au vif.

Amina sentit que son fils lui échappait et qu'il fallait se soumettre; elle baissa la tête et pour cacher sa douleur et se dirigea vers ses appartements.

« Ma mère, cria Sélim en lui prenant la main, qu'il porta

respectueusement à ses lèvres, ne m'en voulez pas ! C'est Allah qui le veut ; que la volonté d'Allah soit faite !

— Oui, dit-elle d'une voix faible, que la volonté d'Allah soit faite ! » Alors elle embrassa son fils, mais son âme était triste, et elle se détourna en pleurant.

Enfin, les immenses préparatifs étant terminés avec une incroyable diligence, les Arabes ont rassemblé de quoi entretenir, nourrir et armer leurs sept cents hommes pendant trois ans, sans compter les marchandises destinées au trafic. Au commencement de la nouvelle lune du sixième mois, l'an 128. de l'hégire, 186. de Notre Sauveur Jésus-Christ, l'expédition fit voile pour Bagamoyo, qui est sur le continent d'Afrique, à vingt-cinq milles de Zanzibar.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

CHAPITRE II

Adieux. — Amina et Sélim. -- Les tours de force de Simba. — Portrait de Motto. — Niani, le singe. — Motto et les éléphants. — Une histoire de guerre. — Kaloulou, le fils du roi.

L'expédition avait été subdivisée en plusieurs caravanes. Les premières étaient déjà parties. Le quinzième jour du sixième mois, les membres de la dernière caravane, commandée par Amir, faisaient leurs derniers adieux à leurs amis qui, le matin même, étaient arrivés de Zanzibar.

Les scènes d'adieux sont toujours émouvantes ; elles le sont bien plus lorsque pour la première fois des jeunes gens vont quitter leur famille ; lorsque des pères, des époux mettent sous la protection de Dieu ceux qu'ils vont laisser derrière eux, peut-être pour toujours.

Combien en reviendra-t-il de ces robustes et hardis aventuriers? combien reverront les êtres aimés, dont ils se séparent sans pouvoir retenir leurs larmes? Reviendra-t-il jamais ce brave et noble Amir qui se penche en ce moment pour dire les paroles d'adieu à la belle Amina? Il est robuste et vigoureux ; deux cents serviteurs bien armés l'entourent. Ses amis

Arabes, qui avec leur puissante escorte ont pris les devants pour gagner Simbamouéni, lui seront fidèles, nous en sommes sûrs. Et pourtant, qui peut affirmer qu'on le reverra jamais? Aussi le doute, la crainte, l'anxiété se montrent dans les regards d'Amina quand elle lève vers lui ses yeux remplis de prières et de regrets.

« Oui, Amina, s'il plaît à Dieu, je reviendrai dans deux ans, avec tant d'esclaves et d'ivoire que je serai l'homme le plus riche de Zanzibar. » Voilà ce qu'il lui disait avec animation.

« Amina, fais tes adieux à Sélim, l'orgueil des Beni-Hassan. Il reviendra, il reviendra, et ce sera un chef riche et puissant. Ne trouves-tu pas qu'il a l'air d'un guerrier dans son costume de voyage? Fais vite, ou les femmes vont se mettre à pleurer, et nous serons noyés avant de partir! »

Il la serra vivement dans ses bras, et se détourna. Amina jeta sur son fils un long regard, comme si elle voulait graver à jamais l'image de Sélim dans son cœur.

« Sélim! dit-elle, joie de mon cœur, joyau de mes yeux! C'est donc vrai : tu vas partir; tu vas livrer le cœur de ta mère au désespoir! Quelle joie me reste-t-il, maintenant que mon fils et mon seigneur m'abandonnent? Ne te laisseras-tu pas toucher, ne te laisseras-tu pas persuader? Pense à tout ce que tu quittes, pense aux dangers qui t'attendent. » La pauvre mère vit que les dangers, loin d'effrayer son enfant, ne faisaient qu'exciter son ardeur; alors dans sa détresse, elle se rejeta sur la volonté de Dieu. Elle avait consulté le Koran, elle y avait lu l'avenir; le livre sacré prédisait « que la nation arabe serait en deuil; que les fils pleureraient leurs pères massacrés, et que les pleurs des femmes arabes couleraient, aussi abondantes que la pluie. »

« Resteras-tu, maintenant? ajouta-t-elle. Non! Orgueilleux enfant, évite les misères et la mort qui seront la fin de cette

aventure ! Ne méprise pas les avertissements d'Allah ! Songe que « c'est écrit ».

— Ma mère chérie, je ne puis rester. S'il est écrit que je dois endurer ces misères et souffrir la mort, pourquoi tenterais-je d'échapper à la fatalité inévitable, en restant ici ? Si la mort attend mon père, ma place est à ses côtés ; j'y dois mourir comme il convient au fils d'un chef arabe. Mais toutes ces craintes sont vaines, ma mère. Que peux-tu redouter pour moi ? Ne suis-je pas avec le brave Amir, fils d'Osman ? N'ai-je pas mon fusil, mon sabre ? Que peuvent les chiens de païens contre nous, quand nous avons à notre tête Khamis ben Abdallah, et Amir fils d'Osman, Aie confiance en Allah ; ma mère. Écoute, la corne du guide donne le signal du départ. Mon père s'impatiente, il faut que je le rejoigne. Embrasse-moi, ma mère, et bénis-moi. »

Amina bénit son enfant du plus profond de son cœur. Il la serra dans ses bras, de toutes ses forces, mais elle sentait qu'il brûlait de partir.

« Que Dieu t'accompagne, mon enfant, dit-elle.

— Qu'il soit toujours avec toi, » répondit-il.

Ils se quittèrent, lui pour rejoindre son père, elle pour aller, dans la maison d'un ami, pleurer et sangloter, et songer aux êtres chéris qui s'enfonçaient dans les régions lointaines de l'occident.

Pendant longtemps le père et le fils gardèrent le silence. Amir marchait vite ; il était en apparence impassible ; sa physionomie n'exprimait que la fermeté et une sorte de détermination pleine de fierté !

Sélim, digne fils de son père, le suivait, la tête baissée. En vain des oiseaux étranges partaient autour de lui, chantaient et s'envolaient : il n'y prenait pas garde ; le soleil allait se coucher, le crépuscule était proche, il n'y faisait pas attention. Il

pénétrait enfin dans cette immense Afrique, la terre des fables et des merveilles ; il n'avait pas seulement l'air de s'en apercevoir ; et pourtant, c'était depuis longtemps son vœu le plus cher.

Quand on fit halte aux bords du Kingani, Sélim se mit à pleurer amèrement. C'était donc vrai ? c'en était donc fait ? il avait donc laissé la maison où il avait été si heureux, pour les sables menaçants, pour les forêts de cette terre où régnait un silence de mort, de l'autre côté de la rivière !

Amir lui posa doucement la main sur la tête. « Quoi, tu pleures, mon enfant ! tu es fâché d'avoir quitté la maison, hé ! Sélim ?

— Non, mon père, mais le souvenir de la maison était si doux comparé à ce pays sombre qui s'étend devant nous. On ne voit au delà de la rivière que de noires forêts, le ciel lui-même est sombre et désolé : voilà ce qui pèse sur mon cœur ! »

Amir reprit tendrement : « Si la forêt semble noire et sombre, c'est parce que la nuit approche. Quand nous aurons traversé la rivière, nous camperons sous la tente, où tu te plairas bientôt autant qu'à la maison ; tu oublieras ton chagrin et ton angoisse. Demain matin, la terre endormie s'éveillera, le soleil brillera dans toute sa gloire, les oiseaux quitteront leurs nids et se mettront à chanter ; dans les clairières tu verras paître l'antilope rapide, et tu te demanderas avec étonnement pourquoi ton cœur était triste la veille.

— Je ne pleurerai plus, dit Sélim ; vois, mes yeux sont secs. » Il avait un petit air brave en disant cela, et son père l'embrassa tendrement.

Quand la caravane eut traversé le Kingani, hommes et femmes se mirent à couper des broussailles et des branchages pour en faire une palissade. C'est un soin que ne doit jamais négliger une caravane bien conduite.

La palissade achevée, les gens se réunirent dans le campement pour le repas du soir. Les tentes étaient disposées en cercle, les ouvertures tournées du côté de la tente d'Amir qui formait le centre du cercle. Des deux côtés de la tente du maître, étaient deux ou trois des esclaves les plus fidèles, les *fundis* ou surveillants. Ils recevaient directement les ordres du chef pour la conduite de la caravane.

Au-dessus des *fundis*, Amir avait placé les fidèles des fidèles : Simba (le Lion) et Motto (le Feu). Partout où allait Amir Ben Osman, Simba et Motto le suivaient. Amir leur était aussi cher que le sang de leur propre cœur, et Sélim était leur joie. Son moindre désir était une loi pour ces deux créatures dévouées, qui voyaient en lui un être infiniment supérieur, appartenant à un monde dont ils pouvaient à peine concevoir l'idée.

Par sa taille, Simba était un géant, par sa force et son courage, un vrai lion. Il était originaire de l'Ouroundi, vaste pays qui touche à la partie nord-est du lac Tanganika. Fils d'un chef, il avait été pris tout enfant dans une bataille livrée par les Ouasiges et leur allié le père de Moeni Kheri contre Makala. Ce Makala était un roi batailleur qui vivait dans les districts du nord de l'Ouroundi. Étant fils d'un chef, il appartenait nécessairement à la race des Ouahumas. Cette race supérieure, qui a le teint bronzé, et qui est venue anciennement d'Éthiopie, a le privilége exclusif de fournir des chefs aux pays de l'Ouroundi, du Rouanda, de l'Ouganda et du Karagoua.

Simba était alors dans la fleur de l'âge. Depuis vingt ans il vivait dans la maison d'Amir, qui l'avait acheté l'année même de son arrivée à Zanzibar. L'ayant toujours trouvé doux et docile malgré sa force extraordinaire, il le regardait presque comme un fils.

Quelques-uns des tours de force de Simba touchaient au merveilleux. Avec le sabre long et tranchant des Arabes, il fen-

dait d'un seul coup une chèvre en deux, de la tête à la queue. Ses admirateurs nègres pensaient qu'il aurait tout aussi bien coupé un âne en deux; mais il n'avait jamais essayé, parce qu'il n'était pas assez riche, et que les ânes coûtent trop cher. Avec un jeune bœuf de trois ans sur son dos, il avait fait la moitié du tour de la plantation. Il lui était arrivé souvent de prendre par les oreilles un de ces grands ânes blancs de Mascate, et de le renverser sur le dos d'un croc en jambe. Une fois, dans une circonstance extraordinaire, il avait porté douze hommes, sur son dos, sur ses épaules et sur sa poitrine, autour de la maison de son maître, aux applaudissements frénétiques d'une nombreuse assistance. Il lançait un homme de taille ordinaire à dix pieds en l'air, et le rattrapait aussi aisément qu'un autre homme rattraperait un petit enfant. Il courait une foule de récits sur son compte. Sans chaussures, il avait six pieds cinq pouces, et il mesurait trente-deux pouces d'une épaule à l'autre.

Motto ou le Feu était tout à fait digne de son nom par son caractère ardent et irascible. Il était de l'Ourori. Petit, nerveux, agile comme un chat, il montrait beaucoup de force, et supportait admirablement les plus grandes fatigues. Lui aussi avait été pris tout jeune, et amené à Zanzibar par un marchand d'esclaves; par pur caprice, Amir l'avait acheté vingt dollars. Il n'eut jamais à regretter son argent, et Motto était celui de ses esclaves qu'il aimait le plus après Simba. Pour rendre service à son maître, Motto se serait jeté au feu. C'était un grand chasseur : sur un rocher, il eût suivi à la piste le léopard aux pattes de velours; il vous eût dit quel animal avait brisé un brin d'herbe, pourvu que la bête y eût laissé un seul de ses poils; il pouvait s'approcher d'un éléphant et lui chatouiller le ventre avec une paille, sans lui laisser deviner qu'il y avait là, tout près de lui, un ennemi mortel. Un témoin légèrement porté à l'exagéra-

tion, et nullement recommandable pour sa véracité, a déclaré qu'un jour Motto, qui s'était mis à la poursuite d'un lion dans un fourré, trouva l'animal endormi, et par pure bravade, s'étant approché sans bruit, l'enjamba avant de lui casser la tête d'un coup de fusil.

Les amis de Motto le définissaient : un homme qui a la bravoure du lion, l'agilité du chat, la vue perçante de l'aigle pêcheur, la vivacité de la poudre, la patience de l'âne, et la fidélité du chien. Ajoutez à cela qu'il était un peu vain, et vous aurez tout le portrait de Motto.

La première nuit d'une caravane n'est pas bien gaie : ou bien on pense aux joies et au bien-être que l'on a laissés derrière soi ; ou bien, l'on est méfiant, et l'on étudie ses compagnons de route avant de leur faire des avances. Rien de pareil dans le camp d'Amir. On ne regrettait pas Zanzibar, puisque l'on était parti en compagnie du maître et de son fils; on n'avait pas à s'étudier, puisque chacun des membres de la caravane connaissait tous les autres. Le départ n'avait pas rompu de liens d'amitié, ou de parenté. Ceux qui étaient mariés avaient leurs femmes avec eux ; ceux qui étaient célibataires avaient autour d'eux les visages bien connus de leurs amis. Tous étaient de la même famille. Cela ressemblait à l'émigration de toute une colonie.

Il suffisait de jeter un regard dans l'intérieur des huttes, pour voir que tout le monde était heureux, ou du moins content. Les bonnes figures de tous ces nègres exprimaient la joie. Ils s'intéressaient à des histoires qu'on leur avait déjà dix fois racontées. Lorsqu'une explosion de rire plus bruyante que les autres éclatait dans le campement, et faisait résonner la forêt, on pouvait être sûr que Simba ou Motto venaient de raconter quelques-uns de leurs exploits.

Le groupe d'où partaient ces bruyants éclats de rire était ac-

croupi autour d'un feu de joie en miniature, que Simba et Motto avaient allumé à une trentaine de pieds de la tente du chef. Sélim venait d'y faire son apparition. Aussitôt Simba avait roulé derrière son jeune maître un gros bloc de bois, en le priant de s'asseoir. Lui-même s'était accroupi à ses pieds, attentif à ses moindres volontés. Motto, pour n'être pas en reste, tirait des profondeurs de sa mémoire ou des trésors de son imagination une de ses meilleures histoires, lorsqu'un incident comique mit Sélim en gaîté. Sélim s'étant mis à rire, Simba tout naturellement se mit à rire aussi; et comme rien n'est plus contagieux que le fou-rire, tout le groupe éclata; le rire gagna ceux qui étaient en dehors du cercle, et toute la caravane se mit à sourire de confiance.

Motto avait commencé ainsi une de ses histoires : « Un jour, à l'époque où j'étais dans la caravane de Kisesa (Abdallah-ben-Nasib, vous savez que Kisesa est un des bons amis de mon maître; c'est même dans sa caravane, étant *fundi*, que j'ai achevé mon éducation de chasseur), voyageant à travers l'Ouconongo, je...

— Vraiment, demanda Sélim, est-ce que vous avez été dans l'Ouconongo?

— Oh oui, et même beaucoup plus loin. Eh bien! Je disais donc que je...

— Mais, Motto, s'écria Sélim en lui coupant de nouveau la parole, l'Ouconongo est le meilleur pays de chasse, n'est-ce pas?

— Seulement dans certaines saisons. Dans la saison sèche, oui. Le gibier émigre en masse vers la rivière de La Vache, et alors on peut s'en donner; mais pour les éléphants, parlez-moi du Kaouendi. Je disais donc que je...

— Mais, Motto, s'écria un jeune drôle absolument nu que l'on appelait Niani (le Singe) et qui était le neveu de Motto, est-ce qu'il y a des lions dans le Kaouendi? parce que... »

Il n'acheva pas sa phrase. Motto, s'était levé furieux, brandissant sa *kurbash* (fouet en cuir d'hippopotame). Niani vit le mouvement; avec l'agilité d'un véritable singe, il bondit pardessus le feu, et tomba au beau milieu d'un grand vase à moitié plein de riz qui mijotait sur les cendres chaudes. Il y eut un grand cri, des éclaboussures de riz chaud furent projetées dans toutes les directions. Comme ces éclaboussures tombaient sur des épaules nues, tout le monde fut sur pied en un instant. Sélim se mit à rire de tout son cœur, Simba en fit autant, Motto s'arrêta en se tenant les côtes, et le groupe tout entier fut en joie.

« Voilà, dit Motto, ce que l'on gagne à interrompre une bonne histoire! » — Ceci, en apparence, s'adressait à Niani, qui frottait ses pieds remplis de brûlures, avec des grimaces de douleur; mais c'est Sélim que l'orateur avait en vue.

« Eh bien! Motto, continuez, dit Sélim : je ne vous interromprai plus.

— O cher maître, répondit Motto; ce n'est pas pour vous que je disais cela. Vous pouvez m'interrompre tant que vous voudrez, vous!

— C'est bon, c'est bon. Continuez votre histoire; et surtout, qu'elle soit amusante.

— Très-bien, maître. Je disais donc que je faisais partie de la caravane de Kisesa, que nous traversions l'Oukonongo, quand ce petit singe de Niani m'a interrompu, pour...

— Non, non, Motto; ce n'est pas lui, c'est moi. Continuez votre histoire et laissez le pauvre Niani tranquille; il a eu son affaire; quant à moi, vous me punissez trop sévèrement en ne continuant pas votre histoire.

— Oui, oui, Motto, continuez! dit la voix de basse-taille de Simba. N'entendez-vous pas le jeune maître qui vous en prie? Hé, qu'est-ce que vous avez donc ce soir?

— Très-bien, dit Motto d'un air nonchalant; si tout le monde s'en mêle, l'histoire durera bien jusqu'au Roua.

— Motto, reprit Sélim, je ne vous troublerai plus jamais... voici ma main, comme gage de ma promesse. »

L'orgueil et la vanité de Motto furent également flattés de la promesse de Sélim. Il toussa pour s'éclaircir la voix, et commença pour tout de bon, cette fois.

« Nous voyagions à travers l'Oukonongo, et venions d'atteindre le village du Sultan Mréra, lorsque Kisesa me dit d'aller chasser dans la forêt qui borde la rivière. Si je rapportais une antilope, il me donnerait 4 mètres de cotonnade.

Je partis vers midi ; le soleil était très-ardent, mais je comptais avoir moins chaud sous bois. En peu de temps j'arrivai à la rivière ; c'est un joli petit cours d'eau bien clair, qui fait toutes sortes de détours. Je suivis la rivière, regardant à droite et à gauche sans rien voir; cela durait depuis longtemps, lorsque, environ deux heures avant le coucher du soleil, j'entendis un bruit sourd, comme celui d'un tremblement de terre. En prêtant l'oreille je reconnus que ce bruit était produit par une troupe d'éléphants. Ils marchaient à la file sur la terre durcie et venaient boire à la rivière.

En un instant je fus couché, sur le ventre, comme un mort. L'herbe était épaisse et haute d'environ deux pieds. Je n'avais rien à craindre, à condition de ne pas bouger. Je suis un trop vieux chasseur pour ne pas savoir comment il faut se conduire dans le voisinage d'une troupe d'éléphants. Quand ils défilèrent, je levai la tête avec précaution et je les comptai. Deux, quatre, six, huit, dix animaux monstrueux, qui balançaient leurs trompes en l'air, et semblaient dire : « c'est nous qui sommes les maîtres ici, nous le savons bien. » Ils passèrent sans se douter de rien, et sans témoigner la moindre inquiétude. Quant à moi, je rampai dans les herbes jusqu'à un énorme

baobab, qui était entre eux et moi. Si tous les éléphants avaient été en ligne pour boire dans la rivière, je n'aurais jamais pu m'approcher d'eux sans être découvert. Mais un gros gaillard plus altéré que les autres se tenait au beau milieu du courant. Son flanc touchait presque au baobab. Il me masquait complétement aux regards des autres.

Voici le raisonnement que je me faisais : Kisesa ne m'a pas dit de tuer des éléphants ; mais il ne m'en voudra pas de lui rapporter deux défenses (qui à Zanzibar vaudront cinq cents dollars), puisqu'il est venu dans l'Oukonongo pour y chercher de l'ivoire ; or, il me promet 4 mètres d'étoffe pour une antilope, donc il me donnera beaucoup de mètres pour deux défenses de cinq cents dollars.

Cette idée me poussa en avant, et je fus bientôt tout près de l'éléphant qui touchait au baobab. Au bout de quelques minutes qui me parurent des heures, je me levai debout, et je commençai par serrer ma ceinture autour de mes reins, comme un homme dont la vie va dépendre de sa rapidité à la course. Juste au moment où j'aurais dû faire feu, il me passa par la tête une idée folle.

Cette bête se présentait à moi de dos, et je n'aurais eu qu'à étendre la main pour la toucher, je me dis : Quelle bonne charge à raconter ! Je vais lui chatouiller la queue ! Je cueille un grand brin de paille, et je le promène à partir de la queue, tout le long de la cuisse jusqu'au ventre. C'était délicieux de voir le petit tronçon de queue se trémousser et décrire des cercles, pendant que l'animal s'appuyait contre l'arbre, et s'y grattait de toutes ses forces. Quand ce jeu eut duré quelques minutes, je pris mon fusil, et visant la bête à trois pouces environ en arrière de la jambe gauche de devant (c'était le bon endroit à cause de la place que j'occupais), je fis feu. L'éléphant fit un bond en avant, et me démasqua aux regards étonnés des

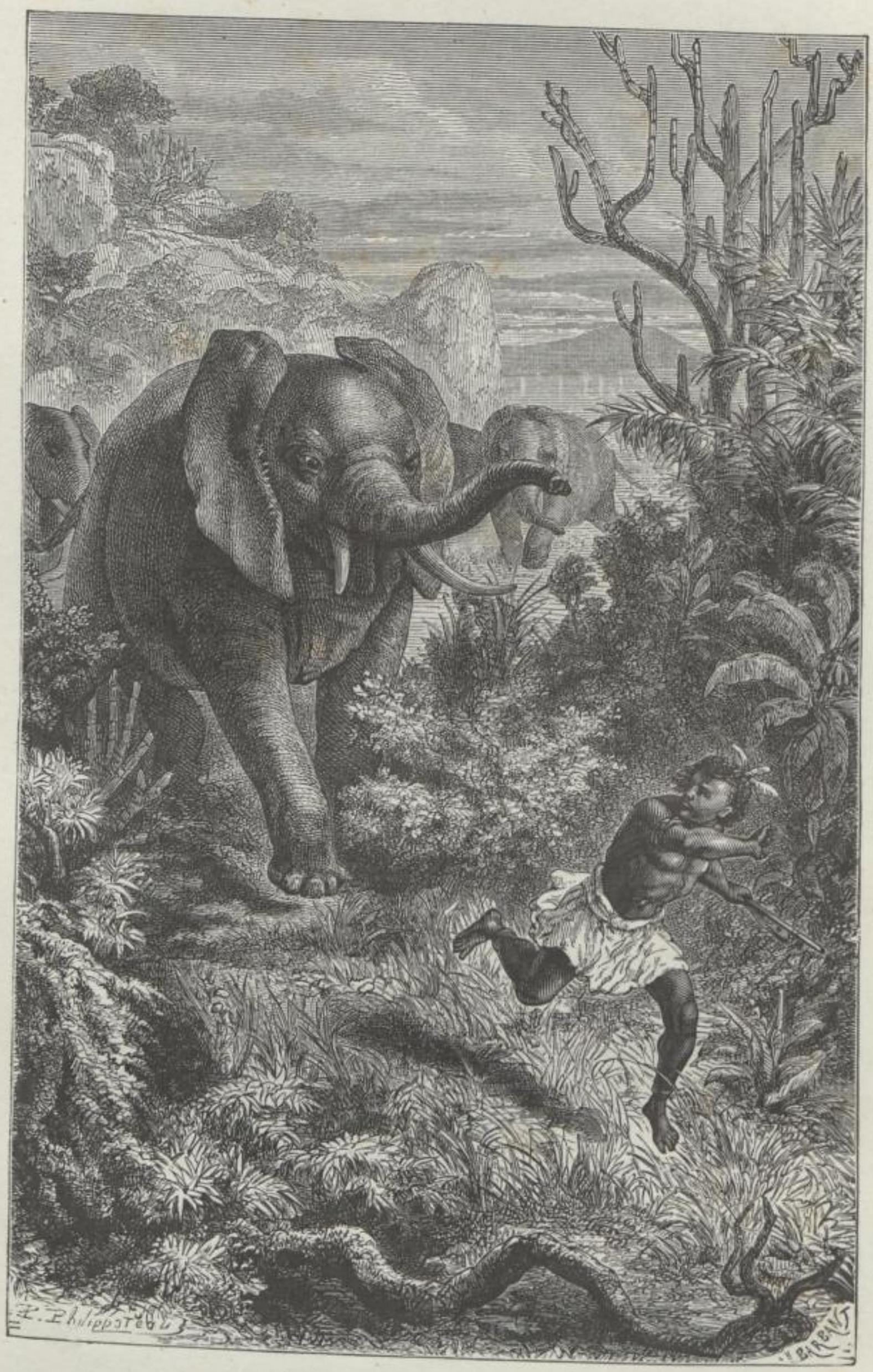
Geographische
Zentralbibliothek
Leipzig

autres. Quant à moi, je bondissais déjà par-dessus les buissons et les grandes herbes, avec la rapidité de l'antilope.

Au bout d'une seconde, les éléphants, revenus de leur surprise, se mirent à pousser d'horribles cris de rage, et je reconnus au craquement des arbustes et au clapotement de l'eau qu'ils étaient à mes trousses. Jamais, dans les plaines de l'Oukonongo, une antilope poursuivie par un lion n'a bondi comme je bondissais alors. Il me parut un moment que cette rapidité ne me sauverait pas ; les sinistres craquements se rapprochaient de plus en plus ; en tournant la tête pour voir à quelle distance se trouvait le plus avancé de la bande, je vis qu'il n'était plus qu'à trente pas. Il me parut trois fois plus gros que nature ; ses grandes oreilles planaient comme des ailes immenses ; ses yeux brillaient comme des charbons ardents ; sa trompe était dressée comme un serpent qui va s'élancer sur sa victime ; il avait le cou tendu comme la girafe quand elle est poursuivie par quelque bête de proie. Quant à ses deux défenses, longues, fortes, brillantes, oh ! qu'elles me parurent terribles en ce moment !

Ses yeux rencontrèrent les miens, quand je me retournai : il poussa une espèce de ronflement aussi épouvantable que le son de la corne de guerre des Ouatoutas. Ce cri me donna des ailes ; auparavant je fuyais, maintenant je volais ; et le monstre se rapprochait de plus en plus. Je ne crois pas qu'il fût à plus de quinze pieds, quand les bons tours des chasseurs d'éléphants de l'Ourori me revinrent à l'esprit. Voici ce que j'avais remarqué. Ce gros animal qui était en tête de tous les autres se trouvait aussi le plus en dehors à ma droite ; les autres étaient à ma gauche ; leur soin principal semblait être surtout de suivre le guide de la bande. Aussitôt que j'eus fait cette remarque, je fis brusquement un crochet à droite et détalai aussi vite que mes jambes pouvaient me porter. Les éléphants passèrent, emportés par leur élan, avec un fracas de tempête et de tonnerre.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde



Ce cri me donna des ailes.

J'avais gagné une avance de 50 mètres quand les éléphants purent s'arrêter et se tourner de mon côté. Ils ne s'arrêtèrent qu'un instant. Dès qu'ils m'aperçurent, ils firent entendre encore cet horrible ronflement, et me chargèrent en masse. Je suis bon coureur, vous le savez tous ; mais le meilleur coureur semble ramper en comparaison de l'éléphant pendant les deux ou trois cents premiers mètres de sa course. Donc les éléphants, surtout deux ou trois, gagnaient rapidement du terrain. L'herbe sèche me fouettait rudement les jambes ; les éléphants, avec leur peau épaisse, étaient à l'abri de cet inconvénient. A peu de distance sur la gauche, il y avait un massif de broussailles. Si je pouvais le gagner, je serais relativement en sûreté, car j'y pourrais trouver quelque coin où me cacher.

En quelques instants j'atteins ce massif, je regarde vivement de tous côtés, et je découvre à peu de distance, à demi caché dans l'herbe et les broussailles, un trou que je reconnais pour une bauge de sanglier. Excellent endroit pour se cacher, me dis-je, pourvu que le sanglier ne soit pas chez lui. En une seconde me voilà à plat ventre, et je m'introduis dans le trou à reculons. J'y suis à peine ; tout à coup, j'entends passer le tonnerre des éléphants sur ma tête, et immédiatement après quelque chose grogne derrière moi, un coup violent me projette hors du trou comme une balle hors d'un fusil, et je reste étendu sur le sol, comme un mort. Tout ce que je pus comprendre, c'est que j'avais été grièvement blessé à la cuisse par le propriétaire du trou où j'avais cherché un refuge, et que le sanglier était parti comme une flèche dans la même direction que les éléphants. Puis je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, il faisait nuit ; j'entendis, dans l'éloignement, des coups de fusil tirés à intervalles réguliers. Pensant que c'étaient mes compagnons, qui étaient à ma recherche, je tirai un coup de fusil, auquel un autre répondit immédiate-

ment. En continuant de tirer à quelques minutes d'intervalle, je réussis à les amener à l'endroit où j'étais, étendu sur le sol, incapable de remuer.

Mes camarades me prirent sur leurs épaules, et m'emportèrent au camp, d'où je ne pus bouger pendant près de trois semaines. Je porte encore les marques du sanglier, et je les porterai jusqu'à ma mort. J'ai dit !

— Et l'éléphant que vous aviez tué ? demanda Sélim.

— On le retrouva le lendemain, à deux heures de marche de l'endroit où je l'avais tiré. On put le suivre facilement à la trace de son sang. Kisesa gagna une grosse somme d'argent ; les défenses étaient extraordinairement grosses ; rarement on en a vu de pareilles.

— Ah ! voyons maintenant, dit Simba ; racontez-nous la bataille de Kisesa contre les Ouaroris, vos compatriotes, et comment vous avez sauvé le fils du roi.

— Oh oui ! s'écria Sélim ; racontez-nous cela ; comme ce doit être intéressant. Je ne dormirai pas bien cette nuit, si vous ne le racontez pas.

— Bon, du moment où mon ami Simba désire une chose et où mon jeune maître me la commande, Motto est toujours prêt. » En prononçant ces paroles, Motto ajouta une grosse bûche au foyer brillant. « C'est assez près de nous pour que je me rappelle jusqu'au moindre détail. Il y a de cela trois ou quatre ans ; Kisesa était dans l'Ounyanyembé. Il était l'ennemi mortel de Sayd ben Sélim, *Wali* [1] du sultan de Zanzibar dans l'Ounyanyembé ; la plupart des Arabes prirent parti pour Kisesa, connu pour un chef brave, puissant et riche, capable, s'il le voulait, de tenir tête même au sultan de Zanzibar.

Quand Sayd ben Sélim requit les Arabes de l'assister dans sa

1. Gouverneur.

lutte contre le chef nègre de Kahama, dans l'Ougolo, Kisesa refusa de marcher. Beaucoup d'autres Arabes l'imitèrent, disant que Kahama n'est qu'un petit village, et que Sayd avait assez des soldats payés par le sultan de Zanzibar pour faire sa besogne lui-même. Or Sélim, qui s'entend assez bien à gouverner des Arabes, et à maintenir la paix parmi de paisibles marchands, n'a ni la tête ni le cœur qu'il faut pour faire la guerre. Parlez-moi de Kisesa pour cela. Aussi deux ou trois semaines après le départ de Sayd, nous ne fûmes pas surpris du tout de le voir revenir, battu à plates coutures par Kahama; Kisesa et les autres Arabes se moquèrent bien de lui.

Quelque temps après, la guerre éclata avec l'Ourori; Sayd fut requis d'appeler tous les Arabes sous les armes. Il refusa, et dit que si Kisesa voulait y aller, lui, Sayd, en qualité de gouverneur de l'Ounyanyembé, donnerait à Kisesa le droit de conduire les Arabes à la guerre, et le mettrait à la tête de l'armée. Kisesa accepta tout de suite; immédiatement les principaux Arabes déclarèrent qu'ils voulaient bien aller avec lui. Au bout de quelques jours, Kisesa partit donc de l'Ounyanyembé avec mille hommes environ. Aussi Ounyanyembé ressemblait à un pays désert. Vers le vingtième jour, nous arrivâmes dans le voisinage de Kouikourou, capitale de l'Ourori. Cette nuit-là nous dormîmes tout armés; à un signal donné, nous nous mîmes tous à ramper à travers les buissons pendant près d'une heure; et à la clarté de la lune, nous aperçûmes le *boma*[1] du village royal. Je vous réponds que nous ne perdîmes pas notre temps à le regarder; nos cornes donnèrent le signal, et nous nous élançâmes du côté de la palissade. En un clin d'œil, les hommes de Kisesa touchaient la palissade, et entre les pieux

1. Palissade.

braquaient leurs fusils sur le village. Mais pas un coup de feu ne fut tiré : Kisesa sait faire la guerre.

Kisesa souffla dans sa corne, et du village une voix cria pour demander qui nous étions et ce que nous voulions.

Notre chef répondit : « Sortez pour vous battre, car Kisesa est à vos portes.

— Kisesa! dit la voix d'un ton de surprise, Kisesa! ce ne peut pas être Kisesa d'Ounyanyembé!

— C'est lui-même, et pas un autre. Je suis Kisesa, et je suis venu pour vous tuer. »

L'homme dit alors : « Kisesa est donc bien pressé de mourir, qu'il vient si vite à Kouikourou, la capitale du roi de l'Ourori. Est-ce l'habitude de Kisesa de se battre ainsi à l'étourdie? Notre coutume à nous a toujours été de parler avant de combattre. Quelles sont les intentions de Kisesa? » Celui qui faisait cette question, c'était le roi lui-même ; nous ne pouvions l'apercevoir, car il prenait grand soin de se cacher.

« Tu es un chien, et un fils de chien! répondit Kisesa. N'as-tu pas fait la guerre à nos marchands, les tuant dans la forêt pour leur voler leur ivoire? N'as-tu pas mutilé leurs fils? N'as-tu pas battu tes prisonniers jusqu'à en faire mourir plusieurs sous le bâton? N'as-tu pas demandé Kisesa, le grand chef arabe, pour l'écorcher vivant, et te faire une parure de sa peau? Hé bien! Kisesa est à tes portes; viens donc prendre sa peau!

— Kisesa, tu as bien fait de venir, pour m'épargner la peine d'aller te chercher. Kisesa, tu es un brave homme, mais cela ne m'empêchera pas de t'écorcher vif; cela t'apprendra à venir aux portes de Mostana, la nuit, comme un voleur. On m'avait dit que tu étais brave. Est-ce être brave que de faire ce que tu as fait? Mon jeune fils Kaloulou, qui n'est qu'un enfant, suffirait, et au delà, pour te tenir tête. Reste où tu es jusqu'au

jour, afin que nous puissions voir celui que l'on disait brave, et qui n'est qu'un ròdeur de nuit !

— Mostana, puisque c'est là ton nom, dit Kisesa, j'attendrai que le soleil se montre à l'orient. Alors tu verras ma figure, et tu mourras. J'ai dit. »

Nous nous couchâmes au pied même de la palissade. Un homme sur cinq devait monter la garde, pendant que les autres dormiraient. Aussitôt que le soleil apparut du côté de l'orient, au-dessus de la cime des arbres, les cornes de Kisesa sonnèrent pour que chacun se tînt prêt; en même temps, on entendit les tambours de Mostana. J'avais dormi profondément; à mon réveil, je me mis à regarder à travers les palissades, pour savoir à quoi ressemblait ce village que nous allions attaquer. C'était un village considérable, de forme circulaire, comme tous ceux de l'Ourori, mais les palissades étaient fortes et toutes neuves. Ce qui me frappa, comme quelque chose de tout à fait inusité dans le pays, ce fut une seconde enceinte qui protégeait le quartier de Mostana, et qui lui aurait permis de tenir à l'intérieur, aussi longtemps que nous aurions assiégé la barrière extérieure, si nous n'avions pas été plus nombreux et mieux armés que ses hommes.

Au bout de quelques instants, assiégeants et assiégés se battaient comme des lions et se fusillaient à bout portant, ou du moins d'aussi près que le permettaient les palissades. Il fut bientôt visible que Mostana avait le dessous. Nous étions beaucoup plus nombreux, mieux armés, moins serrés les uns contre les autres. Les gens de Mostana étaient massés tous ensemble; chacune de nos balles, à travers la palissade, tuait ou blessait quelqu'un. Les hurlements des femmes et les cris des blessés étaient effrayants.

La fusillade durait depuis une heure, lorsque Kisesa fit enfoncer les deux portes; nous nous précipitâmes en masse

dans la première enceinte; à mesure que nous y arrivions, nous nous abritions derrière les huttes qui étaient en dehors du quartier du roi. Alors, nous nous avançons graduellement, nous tirons tout en marchant, nous nous précipitons sur la seconde palissade; et introduisant le canon de nos fusils par les ouvertures, nous tirons dans la foule. Je vous assure que c'était horrible; les gens tombaient en si grand nombre que nous n'aurions pu les compter; aussi, au bout de quelque temps, ceux qui restaient se mirent à crier : *Aman, Aman*[1]*!* Les portes de la palissade intérieure furent brisées en un instant, et les hommes de Kisesa s'y précipitèrent avec un tel bruit qu'on aurait pu les entendre à un jour de marche. C'étaient de tous côtés des coups de fusil, des huées, des cris et des chants! N'étaient-ils pas vainqueurs? Je fus entraîné par la foule vers la maison du roi. Le vieux Mostana combattit jusqu'à la fin, envoyant ses flèches avec tant de vigueur au milieu de la foule, que bien des hommes de Kisesa, au moment même où ils chantaient victoire, tombaient morts, percés d'outre en outre par les flèches mortelles qu'il lançait d'une main assurée. A ses côtés se tenait un garçon de trois ans plus jeune que notre maître Sélim. Il était grand, droit, et mince comme une de ces zagaies qu'il lançait avec tant d'adresse et de rapidité dans la foule qui menaçait le roi. Kisesa en personne était avec nous; témoin de la valeur incomparable et de l'attitude de l'enfant, il cria : « Tuez Mostana, mais sauvez l'enfant. Cinquante vêtements à celui qui m'amène Kaloulou vivant. »

Je suis né dans l'Ourori; j'aimai cet enfant pour sa bravoure, dès le premier moment où je le vis. J'étais décidé à le sauver, s'il était possible, pour Kisesa; je n'étais pas non plus fâché de gagner les cinquante vêtements. Un bouclier, appartenant à

1. Quartier! quartier!

l'un des hommes de Mostana, était par terre; je m'en saisis pour protéger mon corps, et je criai à Kaloulou, dans la langue du pays, que j'étais un ami, et que je voulais le sauver. L'enfant, un moment surpris, s'arrêta; mais comme je m'avançais précipitamment, il crut que je voulais lui faire du mal, et me lança une de ses légères zagaies. Il avait le coup d'œil si sûr, qu'il traversa le centre de mon bouclier, et me transperça la main; au même moment, je vis son père tomber en travers du seuil de sa demeure. L'enfant poussa un cri sauvage, et disparut dans la hutte. Sans m'occuper de ma blessure, je m'élançai et j'arrivai près de la porte à temps pour le voir s'échapper par une autre issue qui donnait en dehors du quartier royal. Il jeta de tous les côtés un regard rapide, et se croyant sans doute hors de danger, il partit comme un trait. Il courait si vite que les plumes de sa coiffure flottaient renversées en arrière. Je le laissai s'élancer vers la palissade; mais avant qu'il eût pu la franchir, je le saisis par le pied, pas longtemps néanmoins. Se retenant d'une main, il se mit à me menacer de l'autre; je lâchai prise, songeant que les lances du pays sont quelquefois empoisonnées. Plus agile que le léopard noir du Kaouendi, il franchit la palissade, et se mit à courir de toutes ses forces; il tenait à la liberté comme un autre à la vie. Mais moi aussi je suis Mrori, je ne suis pas homme à me laisser battre par un enfant; arrachant la zagaie qui clouait ma main au bouclier, je jetai le bouclier de l'autre côté de la palissade, et je sautai après. Je ne fus pas long à atteindre le fugitif; il venait d'entrer dans le bois quand je le saisis par le bras; je lui dis alors dans sa langue de ne pas fuir un ami. Il se retourna, et me jeta un regard que je n'oublierai jamais; il avait de grands yeux, semblables à ceux de l'antilope, dont il porte le nom [1].

1 Kaloulou signifie antilope.

C'est peut-être parce que je suis moi-même un Mrori, que j'éprouvais tant de sympathie pour le fils de Mostana, « le prisonnier de mon arc et de ma lance; » mais quand il tourna vers moi ses grands yeux si doux et si éloquents, je pleurai sur ce fils de roi, devenu l'esclave de Motto.

— Vous êtes un Mrori, dit l'enfant, et vous voulez faire du fils de Mostana l'esclave de ces voleurs?

— Seigneur, les Arabes ne sont pas des voleurs; ce sont de riches marchands qui font le commerce de l'ivoire; quand on leur fait du tort, ils s'unissent pour combattre. Mostana est mort; le chef Arabe Kisesa désire vous avoir. Êtes-vous disposé à vous soumettre?

— Vous n'êtes pas un Mrori; jamais un guerrier Mrori ne parlerait de se soumettre en esclave à un chien d'Arabe, si grand et si riche qu'il soit. Mostana m'a souvent prédit comment tout cela finirait. Écoutez-moi, frère. Mon père Mostana est mort, mon village va être brûlé; ceux de ma race sont ou morts ou prisonniers, les champs seront abandonnés; tout le pays que j'aime deviendra un désert. Au nom de tout cela, au moment même où la cruauté hésiterait avant de pousser plus loin, je demande à un Mrori de me laisser la seule chose qui ne m'ait pas encore été enlevée, ma liberté. Mrori, parlez : faudra-t-il que je vous demande deux fois ce que je n'aurais jamais dû avoir à réclamer de vous? Voulez-vous me laisser aller rejoindre mon oncle, pour que je me souvienne toujours du brave Mrori qui dédaigna d'abuser de la faiblesse d'un enfant?

— Allez en paix, seigneur, allez en paix. Je voulais seulement vous mettre à l'épreuve. Motto est votre ami; si vous pouvez vous souvenir de Motto quand vous vivrez heureux dans la tribu de votre oncle, Motto vous en sera toujours reconnaissant.

— Vous vous appelez Motto? dit-il en me prenant la main. Les Ouaroris de la tribu de mon oncle se souviendront toujours

de votre nom avec plaisir. Katalamboula mon oncle en gardera bon souvenir, si nous devons jamais nous revoir. Kaloulou a parlé. »

Il m'embrassa comme si j'avais été son père. Ensuite, saisissant ses armes et le bouclier que je lui avais donné, il bondit avec la légèreté de l'antilope et disparut dans la forêt.

Mais, voilà qu'il est tard, retirons-nous. Mon jeune maître, le voyage de demain sera long. Avant le lever du soleil, nous devons être en route pour Simbamouéni. Bonne nuit.

— Je vais à la tente de mon père, dit Sélim; pour sûr, je rêverai cette nuit de Kaloulou. » Là-dessus, il s'éloigna.

CHAPITRE III

Le conseil. — Idées d'un petit Arabe sur l'esclavage. — Mésaventure de Niani. — L'aventure du crocodile. — Sélim récompensé de son courage et de son adresse. — Alerte. — Simba récompensé de sa fidélité. — Les Ouaroris. — Guerre

Le lendemain, la caravane fut sur pied de bonne heure ; tout le monde paraissait en excellentes dispositions : on criait, on chantait gaiement, on se réjouissait. Il en est toujours ainsi lorsqu'une caravane part tout alerte et toute fraîche pour une expédition de ce genre.

Le dixième jour, en sortant des grandes ombres projetées par la chaîne escarpée de l'Ourougourou, les voyageurs aperçurent la ville fortifiée de Simbamouéni. Sur une pente de gazon toute verdoyante, qui aboutit à la rivière Oungerengéri, se dressaient les tentes et les huttes des autres caravanes qui les attendaient.

Comme c'est l'usage en Afrique, les nouveaux arrivants s'annoncèrent par des décharges répétées de leurs fusils. On vit apparaître en foule les Arabes et leurs gens.

Comme on n'attendait plus qu'Amir pour tenir conseil sur la route à suivre, aussitôt qu'il eut réparé ses forces par un

bon repas, le Conseil se réunit dans la tente de Khamis qui avait été choisi par acclamation pour commander les caravanes réunies.

La délibération fut longue et sérieuse. Prendrait-on la route du nord ou celle du sud? Celle du sud était la plus courte, mais la plus dangereuse. Celle du nord était plus sûre, mais on avait plus de tributs à payer aux roitelets du pays. Comme la caravane représentait une force imposante, et que l'on voulait payer le moins de tributs possible, la majorité décida que l'on suivrait la route du sud. Amir, Sultan ben Ali et Khamis auraient préféré la route du nord, mais ils se rangèrent à l'avis de la majorité. Khamis résuma ainsi la discussion :

« Je n'ai que ma voix comme les autres, et si vous êtes tous d'avis qu'il vaut mieux suivre la route du sud, et que je dois être votre chef, je n'ai rien à ajouter.

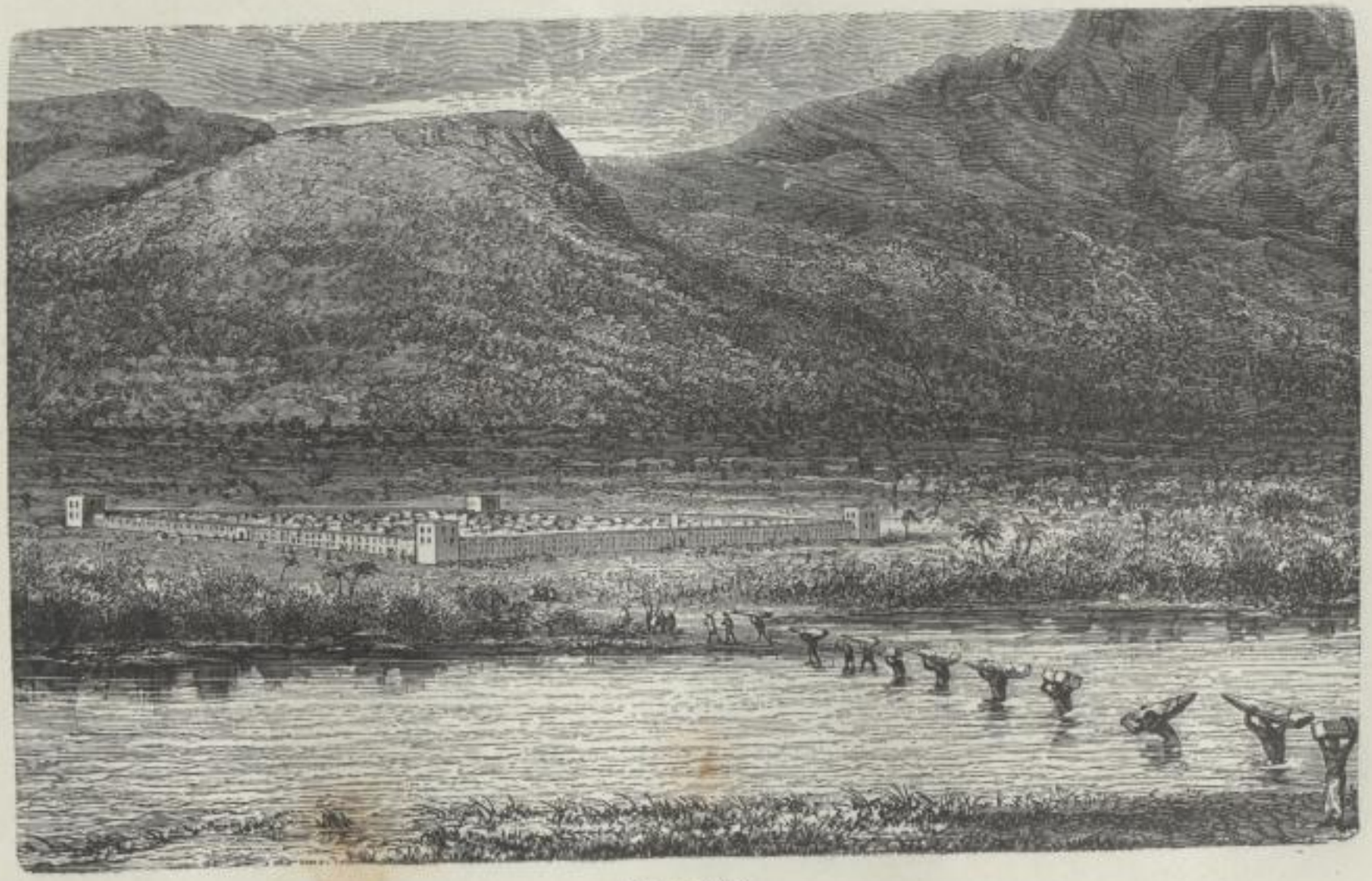
— C'est notre avis, c'est notre avis! répondirent tous les membres du Conseil.

— Bien. Nous partirons dès demain, une heure avant le lever du soleil. Nous suivrons l'ancienne route jusqu'à Mbumi, là nous tournerons au sud. »

La nuit est venue. Les feux du campement brillent par centaines. Près de la tente d'Amir, Simba et Motto sont assis devant le feu, avec les fundis des autres chefs Arabes. Sur des tapis d'Oman se trouvent Sélim, fils d'Amir, Khamis fils de Khamis, Isa, et les deux frères Abdallah et Moussoud, fils de Sheikh Mohammed.

Là, comme dans tout le camp, on parlait de la décision du Conseil.

« Hé bien, Simba, dit Sélim! Ah! Isa vous ne savez pas quel trésor c'est que Simba; il est si grand, si sage, si fort! — Que pensez-vous de la route du sud? Aurons-nous de l'amusement?



Simbamouéni.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

— Trop ! mon jeune maître, » répondit Simba sans lever les yeux ; il paraissait tout absorbé par le soin de faire reluire le canon de son fusil à pierre. C'était un de ses passe-temps favoris.

« Comment, trop? dit Isa surpris. Quoi, vous craignez que nous n'ayons trop d'amusement ! Fi, Simba ! N'avez-vous pas entendu votre jeune maître vanter votre bravoure et votre force; et pourquoi craindrions-nous d'avoir trop d'amusement? » demanda-t-il d'un ton moqueur.

Simba, levant sur Isa ses grands yeux intelligents, répondit : « Ah ! maître Isa, vous êtes un enfant, et vous ne pouvez pas comprendre.

— Vraiment, brave Simba, et pourquoi donc?

— Vous ne pouvez pas comprendre, enfant, que ce qui est un amusement pour les uns, peut être un chagrin pour les autres, et que nous pouvons rencontrer sur la route tel amusement qui ne sera ni de votre goût ni du nôtre. » Il se remit à frotter son fusil qui n'en avait guère besoin, et prit un air encore plus grave.

« Voyons, Simba, qu'est-ce que vous avez donc ce soir? lui demanda Sélim.

— Pour dire la vérité, je n'aime pas la décision que les Arabes ont prise. Je crois qu'ils se sont trop hâtés d'adopter la route du sud. Personne ne la connaît mieux que mon ami Motto; si les maîtres l'avaient consulté, mon esprit serait plus tranquille à propos de vous et de mon maître.

— Qu'est-ce que vous savez là-dessus, Motto? Parlez, et dites-nous tout ce que vous savez.

— Ce que Simba dit est la vérité. Les Ouaroris sont mauvais, mauvais, mauvais, et les Ouatoutas sont encore pires, très-mauvais; et je crois que nous n'aurons que trop d'occasions de nous en apercevoir ».

— Pourquoi trop d'occasions?

— Vraisemblablement, nous aurons la guerre avec eux. Depuis cette bataille de Kisesa et de Mostana, les Ouaroris sont méchants. Ils ont maintenant des esclaves arabes. Autrefois ils tuaient leurs prisonniers; maintenant ils les traitent comme les Arabes traitent les Ouaroris, ils en font des esclaves.

— Esclaves! des Arabes! » s'écria Khamis, jeune garçon de seize ans, déjà vigoureux, et aussi brave que le plus brave des hommes. Vous mentez, misérable esclave! vous mentez! ajouta-t-il avec fureur.

— Ah! maître! reprit doucement Motto, s'ils sont esclaves, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Je dis la vérité.

— Un Bédouin, un libre Bédouin qui ne reconnaît pas de maître, esclave! Vous mentez, Motto, c'est impossible. Un Bédouin ne peut pas vivre en esclavage.

— Il y a cependant des esclaves chez les Ouaroris, et quelques un de ces esclaves sont arabes. Je le jure.

— Alors je suis content que mon père ait pris cette route, reprit impétueusement Khamis. Que les Ouaroris prennent garde à eux; si un de ces reptiles me tombe sous la main...

— Arrêtez, dit la voix profonde de Simba. Écoutez-moi, Khamis, fils de Khamis ben Abdallah; les Ouaroris sont mauvais, comme l'a dit Motto, mais les Ouaroris sont des hommes. J'ai entendu dire à un bon Nazaréen, un des blancs de Zanzibar, que tous les hommes sont égaux. Si les Ouaroris sont des hommes, s'ils sont les maîtres du pays qu'ils habitent et que les Arabes les maltraitent ou refusent de leur rendre justice, n'ont-ils pas le droit de prendre les armes? Vainqueurs, n'ont-ils pas le droit de traiter les Arabes prisonniers comme les Arabes traitent les Ouaroris? »

Là dessus, l'aîné des fils de Moussoud se mit à citer le Coran, qui promet les biens de la terre aux vrais croyants, en atten-

dant le paradis, tandis qu'il livre les mécréants à toute leur colère.

— Eh bien, Simba, que penses-tu maintenant des esclaves et des vrais croyants? Nous pouvons les faire esclaves, et eux n'ont pas le droit. C'est le Coran qui le dit. » Tant pis pour le Coran! pensa Simba dans l'honnêteté de son âme; mais il n'osa pas le dire tout haut; il dit seulement : « Je pense toujours de même. C'est le même Dieu qui a créé les Arabes et les infidèles; il leur a donné à tous un même cœur, et moi j'aimerais à savoir ce que pense là-dessus mon jeune maître Sélim.

— J'avoue que je n'y ai jamais pensé. Tout ce que je sais, c'est que mon père a des esclaves, que mon père est un homme juste et respecté, et que le fils n'a pas d'ailleurs le droit de juger son père.

— Vous raisonnez avec eux, s'écria l'impétueux Khamis. Prenez-moi donc un bon fouet...

— Vous êtes trop vif, Khamis, reprit Sélim avec douceur. Simba est bon et fidèle. Mon père l'aime et moi aussi, tout nègre qu'il est. Motto et Simba valent leur pesant d'or. »

Simba et Motto voulurent se précipiter aux pieds de Sélim pour lui exprimer toute leur affection; mais il les força à se relever. Dans leur naïf langage, tout rempli d'images, ils se mirent à faire chaleureusement son éloge, comparant ses grands yeux noirs au *singoué*[1], et la blancheur de sa peau à l'ivoire le plus pur. C'était, selon eux! un jeune palmier, pour l'élégance et la force. Simba termina par les paroles suivantes : « Heureux l'homme qui vous appelle son fils; votre mère sourit pendant son sommeil quand elle rêve de vous. Vos esclaves sont fiers de vous appeler maître!

— Hé, Khamis, dit Sélim, et vous, Isa, écoutez et comprenez.

1. Espèce de prune sauvage.

Voilà ceux que vous me dites de battre, Khamis. Fi ! enfant !

— Enfant ! moi ! vraiment. Je suis plus âgé que toi, plus grand et plus fort. C'est toi qui n'es qu'un enfant, sans cela tu ne croirais pas un mot de ce que disent ces deux menteurs. Je connais le monde mieux que toi ; eh bien ! je le jure sur ma tête, je n'ai jamais rencontré de nègre qui ne fût à la fois voleur et menteur. »

Isa se mit à ricaner. « Oh ! dit-il, le beau petit garçon ; voilà le fils d'Amir, dont les « yeux noirs ressemblent au *singoué* », et dont « la peau est aussi blanche que l'ivoire le plus pur ». Eh ! Khamis, mon frère, notre ami Sélim serait-il devenu une petite fille pour prêter l'oreille à une pareille musique ? Si tu es fait d'ivoire, de quoi sommes-nous faits, moi Isa, fils de Mohammed, et Khamis, fils de Khamis. »

Cette moquerie d'Isa fit rougir Sélim, qui devint pourpre de honte. Mais il fut bien vengé par le petit Abdallah, et bientôt Isa n'eut plus les rieurs pour lui : « Mon père ne me trouve pas trop laid, dit Abdallah ; eh bien, malgré cela, il voudrait me voir ressembler à Sélim. Quant à toi, Isa, ne te fâche pas, mais il ne faut pas te figurer que tu es beau. Tu es presque aussi noir que Simba, et....

— Menteur ! » hurla Isa ; dans sa fureur, il voulut frapper Abdallah, mais il en fut empêché par Khamis. Alors il se mit à poursuivre Abdallah autour du feu. Niani les observait sans rien dire, mais il avait son idée. Il était reconnaissant à Abdallah d'avoir dit du bien de Sélim, et il avait décidé dans sa tête qu'Isa ne l'atteindrait pas. Au moment où Isa passait auprès de lui, Niani allongea brusquement la jambe et l'autre roula sur le sol aux applaudissements de l'assistance. La colère d'Isa se tourna contre Niani. L'ayant saisi par le cou et par les jambes, il l'emporta vers le feu, « pour le réchauffer, » disait-il. Niani avait beau crier et se débattre, Isa aurait accompli sa menace,

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

si ses camarades n'avaient pris le parti de Niani, et si Motto et Simba ne s'étaient interposés.

Niani en fut quitte pour quelques horions, et chacun regagna sa tente. Lorsque Sélim entra dans la tente de son père, il le trouva occupé à écrire à la lueur d'une chandelle. Amir avait l'air sombre et préoccupé ; il sourit cependant à la vue de son fils ; mais son sourire avait quelque chose de contraint. Il mit ses papiers de côté. « J'étais, dit-il, en train d'écrire à mes amis de Zanzibar. Je leur indique la nouvelle route que nos compagnons s'obstinent à suivre, et je leur donne mes instructions au sujet de mes biens. Si par hasard il m'arrivait quelque chose, il est de mon devoir de t'avertir que tu as un oncle dont je prie Allah de te garder. Il a beau être mon frère, je dois reconnaître que c'est un homme rusé et artificieux. Si je mourais, il chercherait à te nuire ; c'est contre lui que je veux te mettre en garde.

— Mais, mon père, pourquoi voudrait-il me nuire ? je ne lui ai jamais fait de tort en pensée, en paroles ou en action.

— Tu n'es qu'un enfant, et tu ne sais pas encore combien il y a de méchanceté dans le monde. Ton oncle est un avare, il t'enleverait ton héritage s'il le pouvait ; je le sais assez méchant pour essayer de te nuire secrètement. Je possède pour cinquante mille dollars de terres et d'esclaves ; à ma mort, tout ce bien est à toi, sans réserve. Seulement si ta mère et toi vous mouriez, il reviendrait à Rashid, et Rashid est un homme sans principes et sans scrupules. J'ai encore autre chose à te dire. Connais-tu Leilah ?

— La fille de Khamis ? demanda Sélim.

— Elle-même.

— Certainement, je la connais. N'avons-nous pas joué ensemble quand nous étions enfants.

— Bien, dit Amir. Leilah, fille de Khamis, est ta fiancée, les

arrangements sont faits entre Khamis et moi. S'il m'arrivait malheur, de retour à Zanzibar, si tu es majeur, tu iras trouver Khamis, ou en l'absence de Khamis quelqu'un des siens, et tu réclameras ta femme selon la coutume de ta tribu. Si j'ai fait mon choix d'avance, c'est pour que tu ne te laisses pas aller, comme les Arabes dégénérés de Zanzibar, à prendre une femme étrangère à la tribu ou même à la race, et à déshonorer le nom de mon père Osman. Nos parents sont fiers et sont du plus pur sang arabe ; ils ne respecteraient pas ma mémoire, si je négligeais de t'avertir de ton devoir envers moi, et envers la tribu où mon père Osman était si aimé. Grave mes paroles dans ta mémoire et obéis-moi. Tu me le promets ?

— Entendre, c'est obéir, répondit Sélim d'un ton sérieux.

— Maintenant retire-toi et repose-toi. Ces papiers seront confiés à deux de mes serviteurs, qui partiront demain pour Zanzibar, et les remettront entre les mains de l'Iman. Dieu te garde du mal, et nous en préserve tous à jamais. »

Sélim embrassa son père, et s'en alla dormir du sommeil de la jeunesse et de l'innocence.

A l'aube, les cornes des kirangosis [1] de chaque caravane sonnèrent un joyeux réveil, et avertirent chacun de se préparer au départ.

Le pays que traversait la caravane était accidenté de monticules et de hautes collines de forme conique, dont les pentes étaient couvertes par places de fourrés épais, ou de jeunes forêts, sous les ombrages desquelles on trouvait une fraîcheur délicieuse pendant la chaleur du jour.

Quand ils eurent traversé la région des collines qui ne sont que des contreforts de la chaîne de l'Ourougourou, les voyageurs eurent à descendre une pente qui les conduisit dans le bassin

1. Guides.

La caravane se mit gaiement en route.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

de la rivière Ouami. Pendant la saison des pluies ce bassin ne forme plus qu'un immense marais. Pour le moment, le bassin était à sec et les voyageurs ne mirent que deux jours à le traverser. Le soir du second jour, ils arrivèrent à Mbumi, dans l'Ousagara.

Le troisième jour après leur départ de Simbamouéni, ils entrèrent dans une région dont l'aspect différait absolument de tout ce qu'ils avaient vu jusque-là. Les montagnes étaient plus élevées, et l'œil ne rencontrait de toutes parts qu'un enchevêtrement de pics, de croupes et de chaînes. A perte de vue, des arbres verts grimpaient le long des croupes et couronnaient les hauteurs, avec une profusion folle. Sycomores, tamarins, mimosas élégants et kolquals luttaient de force et de beauté; tandis que des milliers d'autres arbres, de buissons, de plantes et de fleurs formaient un épais tapis de verdure.

Au pied des roches escarpées de granit et de grès, mélangées çà et là de basalte, de porphyre, de silex et de quartz, écumaient des torrents, qui envoyaient des étincelles de lumière; quelle bonne fortune au milieu d'un voyage en Afrique, et quels charmants souvenirs on emporte de ces eaux fraîches et limpides! Plus tard, quand le pays devient d'une fatigante monotonie, avec quel plaisir on se rappelle cette cascade qui s'élançait en bouillonnant d'une profonde fissure du rocher perpendiculaire comme un mur, ou cette roche arrondie qui surplombait comme une tour, et dont les flancs étaient escaladés par les fougères, les plantes, et que la mousse enveloppait d'un manteau de velours! ou bien encore cette colline conique, qui cachait littéralement sa tête dans les nuages!

Les jeunes amis de Sélim témoignaient leur admiration par des cris et des exclamations. Sélim, à la vue de ces merveilles, demeurait tout pensif. Il n'aurait jamais cru, jusque-là, que le monde fût si grand et si beau; il se sentait ému; des pensées

nouvelles s'offraient en foule à son esprit ; comme il était pénétré d'une foi vive, ainsi que son père, ses yeux s'ouvraient à une lumière nouvelle ; partout autour de lui, il voyait la main d'un Dieu tout-puissant et d'une bonté infinie.

Son esprit, tout rempli et comme possédé de ces idées nouvelles, se reporta de lui-même, sans qu'il sût ni pourquoi ni comment, à une question qui jusqu'alors ne l'avait guère préoccupé.

« Mon père, dit-il à Amir, il y a une chose qu'il faut que je te demande. Tu sais que Motto et Simba sont tes esclaves. Est-ce bien, de posséder des esclaves ?

— Le Coran sanctionne l'esclavage, et nous voyons que de toute antiquité notre race a eu des esclaves. Qui t'a mis cette idée en tête? Je vois, en tout cas, que ton esprit se développe.

— Je ne sais si c'est cela, répondit Sélim. Mais voici ce que je veux te demander. Simba et Motto sont bons ; ils ont tous les deux pour toi la plus profonde affection. Or je sais que tu es juste, et que tu aimes la justice pour elle-même. Eh bien ! crois-tu avoir le droit de retenir Motto et Simba en esclavage, s'ils trouvent que c'est une injustice?

— Ah ! puisque cette question te préoccupe, mon enfant, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'y répondre. Non, il n'est pas juste de garder un esclave, s'il pense que l'esclavage est une injustice, ou s'il trouve que c'est un fardeau trop lourd pour lui. Mais il n'est pas juste non plus, quand j'ai acheté un esclave de mon argent, que cet esclave, pour obtenir la liberté, s'imagine qu'il suffit de la demander ; la stricte justice serait de taxer sa liberté à une certaine somme d'argent ou à une quantité de travail qui me remette en possession de l'argent que j'ai dépensé pour l'acheter : l'argent payé, ou le travail accompli, il doit être rendu à la liberté. C'est ce que dit le

Coran, c'est ce que commande notre loi ; c'est ce que j'ai pratiqué de tout temps, et c'est en quoi je t'engage à m'imiter.

— Merci, mon père ; tout cela est maintenant clair pour moi. Mais, écoutez ! quel est ce bruit ? serait-ce le cri de la hyène.

— Oui. Les hyènes sortent de bonne heure ce soir. Il paraît qu'elles ont faim. Va dire promptement à Simba et à Motto de dresser ma tente sur cette esplanade, près de ce grand arbre, et d'en tourner l'ouverture du côté de l'orient.

— Oui, mon père. » Et aussitôt Sélim, agile comme un jeune léopard, bondit par-dessus les buissons pour exécuter plus vite les ordres de son père.

Le campement cette fois occupait une sorte de terrasse qui dominait un cours d'eau, plus semblable à un lac étroit qu'à une rivière. C'était cependant une rivière : la Lofou, ou comme d'autres l'appellent : la Roufou. Pendant la saison sèche, il lui arrive ce qui arrive à bien d'autres rivières en Afrique : elle n'a plus de courant, et si l'on en dessinait la forme, elle représenterait un chapelet de flaques étroites qui, en certains endroits, peuvent être comparées à des lacs, à cause de leur longueur. Là où les dépressions de son lit ont un fond de roche ou de glaise, l'eau reste au lieu d'être absorbée, et l'on y voit foisonner le poisson nommé silure. Là où des silures abondent, les crocodiles, grands amateurs de poisson, abondent aussi ; et là où il y a des crocodiles, on est presque sûr de trouver des hippopotames. Non pas qu'il y ait le moindre rapport entre le crocodile et l'hippopotame : mais ces espèces de lacs, qui ne se dessèchent pas en été, sont entourés d'un gazon épais et de ces grands roseaux dont se nourrit l'hippopotame.

Environ deux heures avant le coucher du soleil, aussitôt que le campement fut installé, Sélim sortit le fusil sur l'épaule

pour chasser. Il était accompagné de Simba et de deux autres hommes nommés Barouti et Mombo.

Tous les quatre se dirigèrent vers l'extrémité supérieure du lac étroit auprès duquel campait la caravane. Les tiges de *matete*, les lances, l'herbe au tigre, croissaient à profusion près de cette extrémité ; au delà, il y avait un fourré épais qui s'avançait jusqu'au bord de l'eau. Sélim et ses compagnons gagnèrent ce fourré, Simba ayant déclaré qu'on y trouverait du gibier.

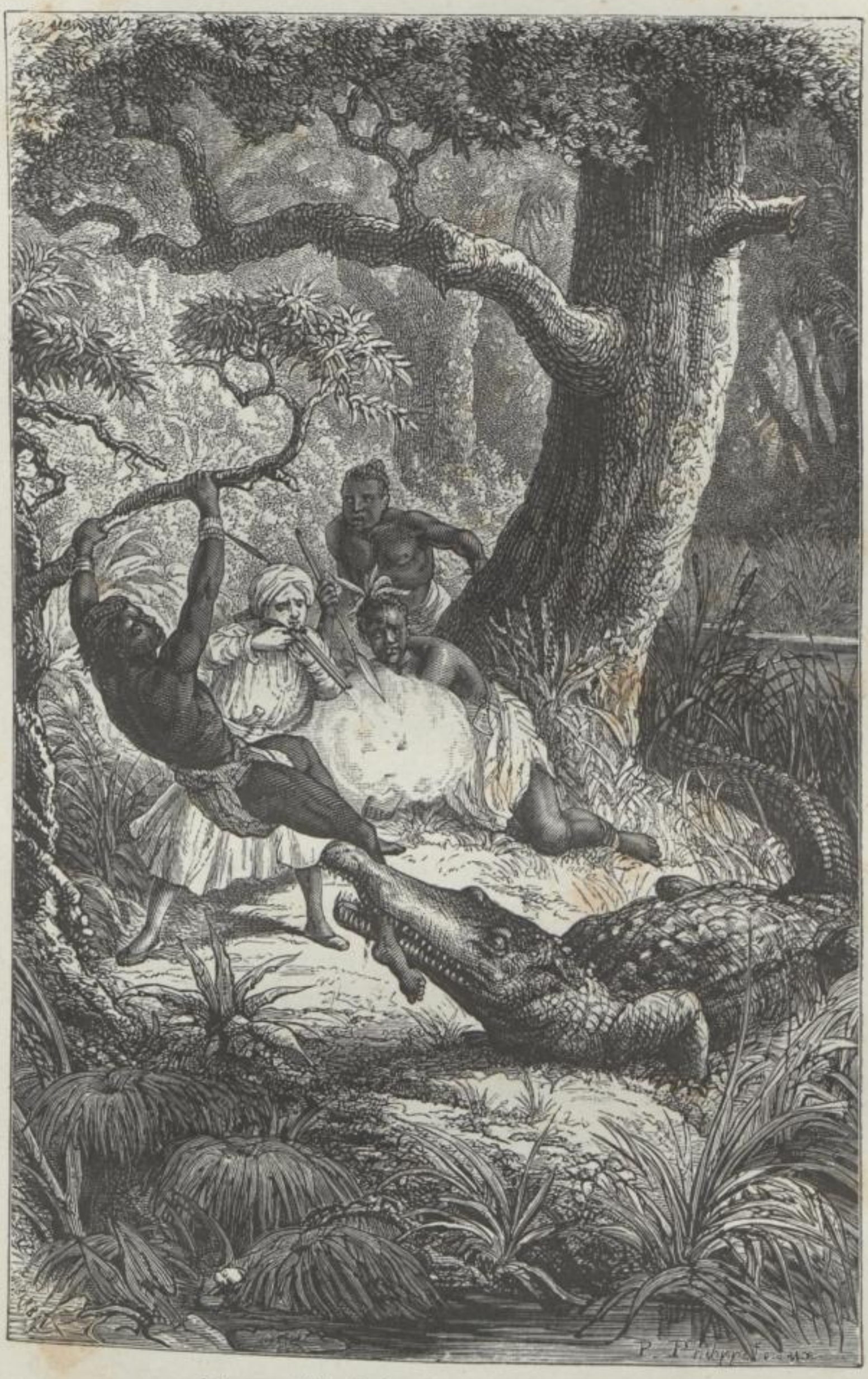
Une fraîcheur délicieuse régnait sous le couvert; ils ne purent résister au plaisir de se reposer un peu et de se rafraîchir, après le mal qu'ils s'étaient donné pour passer à travers les hautes herbes.

Simba et Sélim gagnèrent l'ombre épaisse d'un tamarin monstrueux. Barouti s'installa à 30 mètres du tamarin. Quant à Mombo, fatigué de la longue course du soir, il s'étendit à l'ombre d'un jeune mimosa, au bord de l'eau.

Le bois était si frais, le silence si profond, ils étaient si fatigués, qu'ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Pendant qu'ils dormaient, voici ce qui se passa.

La surface de l'eau dormante se rida légèrement à un certain endroit; un objet informe apparut furtivement : c'était la tête d'un crocodile. Les yeux, froids et fixes, regardaient l'endroit où dormait Mombo. Pendant quelques minutes, le crocodile demeura immobile comme un énorme morceau de bois aux trois quarts enseveli dans l'eau; d'un mouvement imperceptible, la lourde masse commença à flotter; elle sortait de l'eau à moitié, et l'on distinguait les larges écailles qui marquaient l'arête du dos. La queue puissante ne faisait pas un mouvement; les lourdes pattes, courtes et trapues, s'agitaient à peine, c'en était assez pour faire avancer l'animal vers le bord.



L'énorme bête tirait la jambe du pauvre nègre.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

Arrivé là, il s'arrêta, aussi immobile que s'il eût été mort. Puis il souleva sa longue tête, toujours furtivement (car le crocodile est un couard et un lâche), puis son corps démesurément allongé. Vous auriez dit un énorme morceau de bois, supporté par quatre chevilles trop courtes, tant il y a de disproportion entre les pattes et le corps. La trompe de l'éléphant le plus monstrueux n'aurait pas égalé sa queue en longueur. Cette queue était si longue et si lourde que le bout pendait presque à terre.

Il fit encore une halte, et se remit silencieusement en marche; il se dandinait légèrement d'une patte sur l'autre. Plus il s'approchait de Mombo endormi, plus ses mouvements étaient lents et prudents; comme ceux du léopard au moment de bondir sur sa proie. Alors il se jeta en avant, par un mouvement rapide, presque convulsif, introduisit sa mâchoire inférieure sous la jambe du dormeur, et referma brusquement la mâchoire supérieure. Puis il fit tournoyer le malheureux Mombo aussi facilement qu'un homme ferait tournoyer un chat en le tenant par la queue. C'est ce qui sauva Mombo. Jeté ainsi contre un jeune arbre, il s'y cramponna avec l'énergie du désespoir, et poussa des cris si sauvages et si aigus, qu'on les entendit du campement, à deux milles de là. Sélim, Simba et Barouti se rendirent compte en un instant de ce qui était arrivé. Ils virent l'énorme bête, horrible et hideuse comme un cauchemar, tirant par saccades violentes sur la jambe du pauvre nègre, dont les cris leur déchiraient les oreilles, et dont les muscles, tendus outre mesure, se rompaient presque pendant qu'il se cramponnait au petit arbre. S'ils ne s'étaient heureusement trouvés si près du lieu de cette scène, on n'aurait jamais revu Mombo.

Simba le premier reprit son sang-froid; car Sélim et Barouti semblaient pétrifiés.

« Maintenant, maître, dit-il, votre fusil, vite! où il va se

sauver. Visez vite; mais du sang-froid, où vous risqueriez de tuer Mombo. Visez à la gorge quand vous lui verrez lever la tête. Bravo ! fils d'Amir, vous avez tué le monstre. Ah ! il essaye de s'échapper. Allons, Barouti, votre lance, mon camarade ! Venez avec moi, et gare le coup de queue. A nous deux nous pouvons bien l'arrêter ou du moins retarder sa marche jusqu'à ce qu'il meure. Ah ! attrape cela, misérable ! » En criant ces derniers mots, Simba lui enfonça sa lance au large fer, en plein dans le flanc, derrière la patte de devant : c'est l'endroit où le coup est mortel. Le crocodile s'affaissa sans vie, après deux ou trois efforts convulsifs.

Barouti, dès l'abord, encouragé par les vociférations joyeuses dont Simba faisait retentir la forêt, s'était attaqué audacieusement à la queue du crocodile. Il fut puni de n'avoir pas écouté l'avertissement de Simba. La queue du crocodile, avec la violence terrible d'un fléau bien manœuvré, s'abattit sur le flanc de Barouti et lui brisa presque les côtes.

Quand le monstre eût rendu le dernier soupir, Simba et Sélim, attirés par les gémissements de Mombo, allèrent examiner sa blessure.

« Pauvre diable ! dit Sélim. Voyez, Simba, l'os est à nu. Quelle bête redoutable que le crocodile ! Pensez-vous que Mombo survivra, Simba ? Car, après ce qui vient de se passer, je serais doublement désolé de sa mort. Il me semblerait que ma balle n'a servi à rien, après tout.

— Mombo vivra, maître; il retournera dans l'île, pour raconter son aventure à ses petits-enfants, quand il sera vieux et hors d'état de travailler. Vous savez que le hakim [1] de la caravane est un homme savant et habile; dans quelques jours, s'il plaît à Dieu, tout ira bien. Mombo, mourir ! Non, maître,

1. Médecin.

Mombo vivra pour rire de tout cela. Mais il faut le transporter au camp pour que le hakim panse ses blessures. Allons, Barouti, mon camarade, assez crié comme cela. Prenez votre hache, et abattez-moi quelques petits arbres, pendant que je vais préparer des cordes; nous ferons une civière pour transporter Mombo. Vous, mon jeune maître, coupez un morceau de la queue du crocodile, pour le montrer à votre père; il sera tout fier de votre exploit. »

Tous les trois se mirent à l'œuvre. Barouti coupa deux jeunes arbres, dont il enleva l'écorce; avec cette écorce Simba fabriqua des cordes, et peu de temps après, Mombo se trouva étendu sur une civière très-confortable; Sélim ayant prélevé son trophée sur la queue du crocodile, les trois amis se hâtèrent de rentrer au camp.

Sélim fut tout fier des éloges que lui valut son premier coup de fusil. C'était à qui lui ferait fête. De tous ses camarades, ce fanfaron d'Isa fut le seul qui refusa de lui dire un mot au sujet de son exploit. Le jeune Khamis au contraire le félicita chaudement : c'était un brave garçon. Quant à Abdallah et à Moussoud, ils regardaient Sélim avec de grands yeux, comme s'ils venaient de découvrir tout d'un coup que c'était un héros.

Le noble Khamis, le chef des caravanes réunies, retira de sa ceinture un poignard recourbé à manche d'or et le donna à Sélim, comme une marque de son estime. Sheikh Mohammed lui offrit une écharpe de soie cramoisie pour en faire une ceinture. Sultan ben Ali, le patriarche de la caravane, le vrai type du vénérable chef arabe, lui donna un fez rouge à gland d'or. Sheikh Moussoud lui fit présent d'un riche turban de Mascate, de couleur cerise. Et voilà comment Sélim, avant la fin de la journée, se trouva revêtu du costume le plus riche.

Les esclaves chantèrent les louanges de Sélim autour des feux du campement. Quant à Halimah, la vieille cuisinière négresse

d'Amir, elle déclara nettement en tournant son *ugali*[1] que Sélim était le plus noble et le plus gentil garçon qu'elle eût jamais vu.

Sélim eût dormi cette nuit-là du sommeil des héros qui méritent la gloire par leurs exploits, s'il n'eût été réveillé à minuit par un cri perçant. Un des esclaves de son père venait d'avoir la joue à moitié dévorée par une hyène. Les esclaves les plus jeunes, ceux qui n'avaient pas encore d'expérience, étaient tout troublés par ce qui venait d'arriver; Motto les rassura en leur disant philosophiquement « que la hyène est une bête lâche, que la vue d'un enfant mettrait en fuite en plein jour, et qui ne s'attaquait qu'à des hommes endormis ou à des cadavres. »

La caravane continua sa marche sans incidents nouveaux et arriva en vue du pays des Ouahéhés. C'est une tribu de voleurs qui habitent au sud des grandes plaines arides de l'Ougogo.

Le premier soir de l'arrivée dans l'Ouhéhé, avant l'heure du sommeil, le *kirangozi* de Khamis se leva sur l'ordre de son maître, et à la façon des hérauts antiques, cria à haute voix les paroles suivantes :

« Vous, fils des Arabes, et vous tous, gens de Zanzibar, ouvrez les oreilles. Vous êtes chez les Ouahéhés. Vous êtes dans un pays de voleurs et de rôdeurs nocturnes. Soyez prudents et alertes, mes amis. Ne dormez que d'un œil, ayez toujours vos fusils sous la main. Quand vous rencontrerez un Ouahéhé rôdant la nuit dans votre camp, tirez dessus et tuez-le. Est-ce entendu?

— Entendu! répondirent six cents voix.

— Est-ce compris?

— Compris! répondirent les mêmes voix.

— Bien; le kirangozi Kingarou, esclave de Khamis-ben-Abdallah, a parlé. »

1. Espèce de soupe.

Pendant deux jours, ils voyagèrent à travers l'Ouhéhé sans incident fâcheux. Le soir du troisième, Amir fit placer sa tente près de l'enceinte de broussailles et d'épines, dont on entoure toujours autant que possible les campements en Afrique. Par une ouverture de cette enceinte, ses gens pouvaient plus facilement aller et venir, ramasser du bois pour le feu et puiser de l'eau à une mare voisine sans traverser le camp dans toute sa longueur.

A la troisième halte, deux heures environ avant l'aube (c'est l'heure où l'on dort le plus profondément), Simba, qui la nuit avait le sommeil très-léger, comme un bon et fidèle serviteur qui se sent responsable de la sûreté de son maître, fut éveillé par le bruit d'une petite branche que l'on cassait. Il ne bougea pas, continua à respirer aussi régulièrement qu'avant, et écouta de toutes ses oreilles. Au bout de quelques instants, son oreille exercée distingua le son d'un pas humain, qui pressait doucement, mais lourdement le sol auprès de lui. La trouée de la haie qui faisait face à l'entrée de la tente d'Amir, avait été laissée ouverte par mégarde ; c'est de ce côté que Simba dirigea ses regards. A la lumière des étoiles, qui ont en Afrique un éclat extraordinaire, il distingua quelque chose qui pouvait bien être une forme humaine; cette forme humaine tenait d'une main un objet de forme allongée, un bouclier peut-être, et de l'autre un long bâton à l'extrémité duquel apparaissait comme le reflet bleuâtre d'une faible lumière. Simba soupçonna ce bâton d'être une lance. Cette figure humaine était celle d'un rôdeur étranger. Un ami ne serait jamais resté si longtemps dans l'ouverture, et ne se serait pas avancé si furtivement.

En apparence, Simba continuait à oublier son devoir, et à ne pas tenir compte du danger que couraient ceux qui étaient dans la tente de son maître. Mais si l'intrus avait pu voir à travers les ombres de la nuit les grands yeux vigilants de l'homme

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

couché qu'il touchait presque du pied, il aurait hésité à faire un pas de plus vers la porte ouverte.

Tout semblait tranquille, la figure se baissa et se mit à ramper vers la tente où dormaient Sélim et son père, sans se douter du danger qu'ils couraient. Mais si Simba ne disait rien, il n'en était pas moins attentif. Ses yeux suivirent l'ombre qui rampait, jusqu'au moment où elle eut à moitié disparu dans l'ouverture de la tente. Alors il leva la tête, puis se dressa de toute sa hauteur et respira longuement comme quelqu'un qui reprend haleine pour un travail pénible. Puis il se baissa brusquement, saisit par les pieds le voleur nocturne, et en poussant un cri de triomphe le fit tourner trois ou quatre fois autour de sa tête, et l'assomma sur une pierre; ensuite il le jeta par-dessus la haie.

En un instant, tout le campement fut réveillé, et l'on vit briller çà et là des lumières. La cause de cette alerte fut bientôt connue, et les curieux, en grand nombre, sortirent pour voir le corps de celui qui avait été victime de son amour du vol ou du meurtre. Amir y alla aussi, et reconnut facilement dans le misérable un homme de la tribu des Ouahéhés. Il avait un bouclier de forme ovale, une lance au large fer, et une hache de combat. Cet attirail montrait assez quelles avaient été ses intentions.

« Mon enfant, dit-il à Sélim, tu as à remercier Simba qui t'a sauvé la vie. Ta tête était tout près de la porte : si tu t'étais éveillé, c'en était fait de toi. Qu'as-tu à dire à Simba, Sélim? »

L'enfant tourna ses grands yeux brillants vers la figure de Simba, où se montraient un honnête orgueil et une vive affection. Il mesura du regard ses membres de géant, ses bras redoutables, et sa large poitrine; et au lieu de répondre à la question de son père, il lui en fit une à son tour qui l'étonna beaucoup.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Simba est un homme grand et fort ; mais lequel préfères-tu, de ton fils Sélim ou de ton esclave Simba ?

— Quelle question, mon enfant chéri ! N'es-tu pas mon fils, n'est-tu pas le fils de ma chère Amina ? Mon affection pour toi s'est-elle jamais démentie ?

— Jamais ; non, jamais, cher père ; mais Simba t'a rendu ton fils, car sans lui j'étais mort. Simba t'a-t-il payé l'équivalent de ce qu'il t'a coûté quand il était enfant ? est-il libre enfin ?

— Simba est bon ; mais si je t'avais perdu, j'aurais tout perdu. Tu l'as dit, mon enfant, Simba est libre, et n'est plus désormais l'esclave d'Amir ben Osman.

— Simba ! cria Sélim ; mon bon Simba ; entendez-vous les paroles de mon père ? Vous êtes un homme, vous n'êtes plus un esclave. »

Tout d'abord, Simba parut ne pas comprendre toute la portée de ces paroles ; mais quand on les lui répéta, un sourire d'orgueil éclaira sa figure ; la tête haute et les narines dilatées, il dit :

« Esclave ! c'est un vilain mot. Mais Simba, de la tribu des Ouahoumas, de l'Ouroundi, jamais, en son âme, n'a été esclave : aussi ce mot l'a d'abord étonné. Simba depuis longtemps aurait pu être libre s'il l'avait voulu, mais il aimait son maître et le fils de son maître ; voilà pourquoi il est resté leur serviteur ; mais tout en étant leur serviteur, il n'a jamais oublié qu'il est un homme. Simba est reconnaissant à Amir et à son fils Sélim ; toutes les fois qu'il songera qu'il est libre, il sera heureux aussi de se souvenir qu'il est leur serviteur. « A ces mots, il plia le genou, et baisa la main du père ainsi que celle du fils.

« Ah Simba ! mon ami ! s'écria Sélim, je t'appellerai mon ami ; tu me tutoieras et je te tutoierai, comme je fais avec mon père et lui avec moi. Si tu es reconnaissant, Sélim aussi a un cœur qui sent vivement.

— Allons, enfants, dit Amir en les interrompant, au lit, et achevons notre nuit. Qu'on soit sur ses gardes, et à la moindre apparence de danger, qu'on sonne l'alarme, immédiatement. »

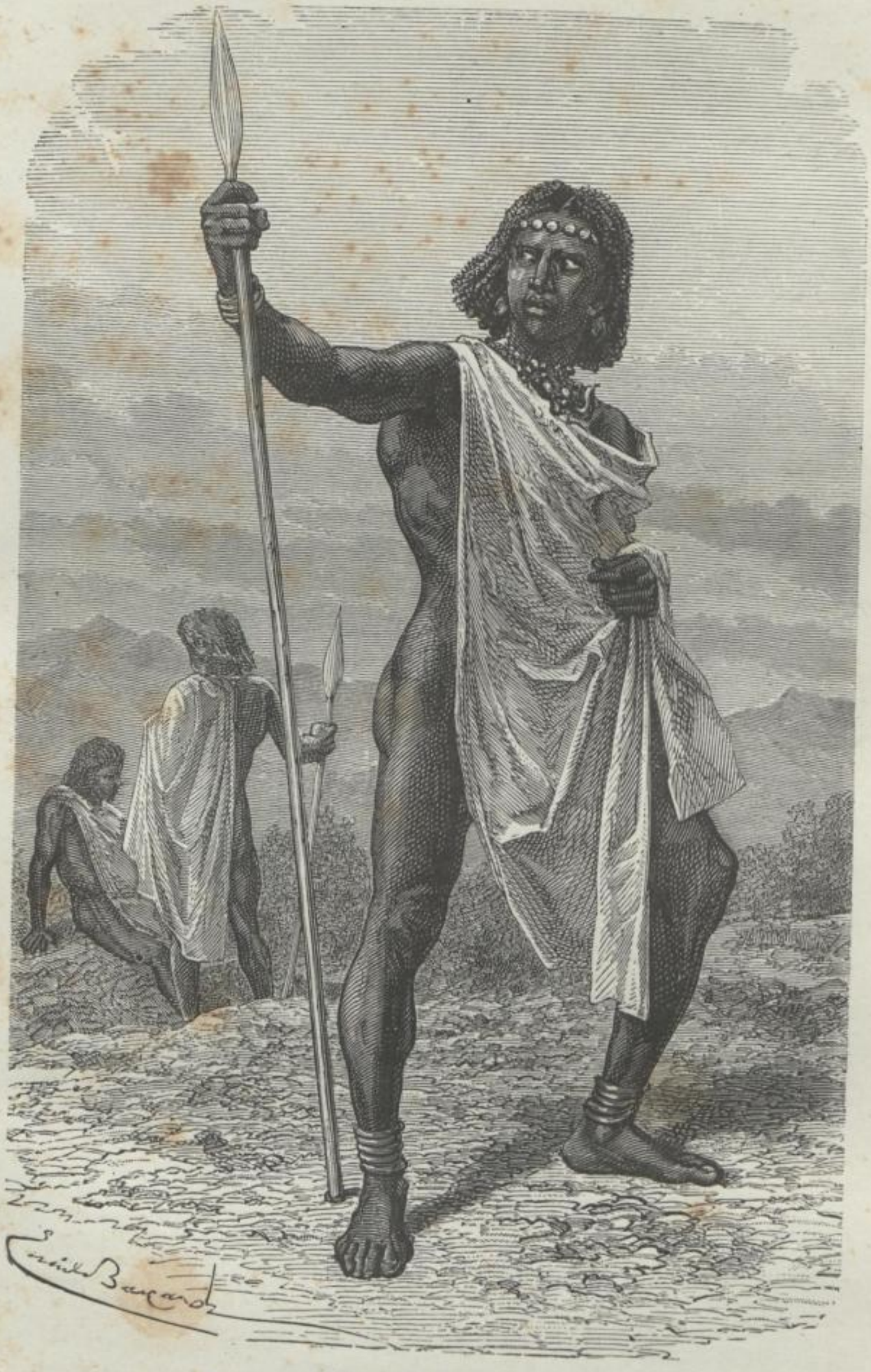
La nuit se termina sans nouvelle alerte, et à l'heure habituelle, les cornes sonnèrent le réveil.

Au moment où les caravanes allaient quitter le campement, un groupe de Ouahéhés fut aperçu rôdant avec une indifférence affectée. Ils étaient armés exactement comme celui dont Simba avait fait si prompte justice. Quand ils furent près de la porte centrale du camp, leurs yeux perçants découvrirent le cadavre de leur camarade ; ils coururent à l'endroit où il gisait et se mirent à le considérer avec tous les signes du plus vif étonnement. Il demandèrent pourquoi et comment il avait été traité ainsi.

« Ah ! mes frères, dit Motto, qui avait observé de près toutes leurs démarches, il y a des hommes qui sont mauvais, bien mauvais, et fous par-dessus le marché. Qui a pu pousser cet homme qui est là, à vouloir voler une caravane de six cents hommes armés? je n'en sais rien, à moins que ce ne soit le mauvais esprit. Voyez-vous ce géant, là-bas, avec cette grande hache à la ceinture, et cette longue corne d'ivoire suspendue à son épaule? Ce géant a surpris ce voleur dans la tente d'Amir ben Osman ; il l'a pris par les pieds et il lui a brisé la tête sur une pierre.

— Eyah ! eyah ! dirent les Ouahéhés avec étonnement. Evidemment c'est le mauvais esprit en personne ; mais tous les voleurs doivent périr ; et si, comme vous le dites, cet homme a été surpris la nuit, dans le camp, il n'a que ce qu'il mérite.

— Est-ce vraiment votre avis, mes frères? dit Motto ; alors, tant mieux. Mais écoutez un peu ceci. Si le vent entrait dans notre camp pour voler, ce géant le saurait. On dirait qu'il ne



Nègres de l'Ourori.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

dort jamais et ne se repose jamais. La nuit il pourrait sentir un de vous à je ne sais quelle distance.

— Eyah, Eyah, Ey-ah! C'est le diable en personne. » Là-dessus ils décampèrent, marmottant je ne sais quoi entre leurs dents, d'un air tout déconfit.

Les marches suivantes présentèrent peu d'intérêt. La partie ouest de l'Ouhéhé est triste et monotone. A perte de vue la plaine s'étendait, couverte d'une herbe courte, desséchée, mouchetée çà et là de misérables buissons d'épines; ou bien, à de rares intervalles, les yeux ennuyés des voyageurs rencontraient un baobab isolé. Les Ouahéhés, les Ouagogos du sud, mêlés à quelques familles errantes de Ouakimbous, laissèrent passer sans l'attaquer une aussi formidable caravane; aussi la marche devenait affreusement monotone. Mais, lorsque, au sortir d'une immense plaine encore plus aride que les autres, on aperçut une longue ligne de mornes rocheux et blanchâtres, les gens de la caravane commencèrent à se dire tout bas les uns aux autres : « Derrière ces mornes sont les terres de la race nombreuse des Ouaroris; ce sont en général des pasteurs : et s'ils sont en humeur de nous chercher querelle, ils ne regarderont ni au nombre ni à la force de leurs ennemis. »

Dix jours s'étaient écoulés depuis qu'on avait quitté Simbamouéni, lorsqu'on franchit les mornes, et que l'on pénétra dans le pays des Ouaroris, composé d'une succession de vallons boisés, de plateaux nus, et de plaines couvertes de fourrés.

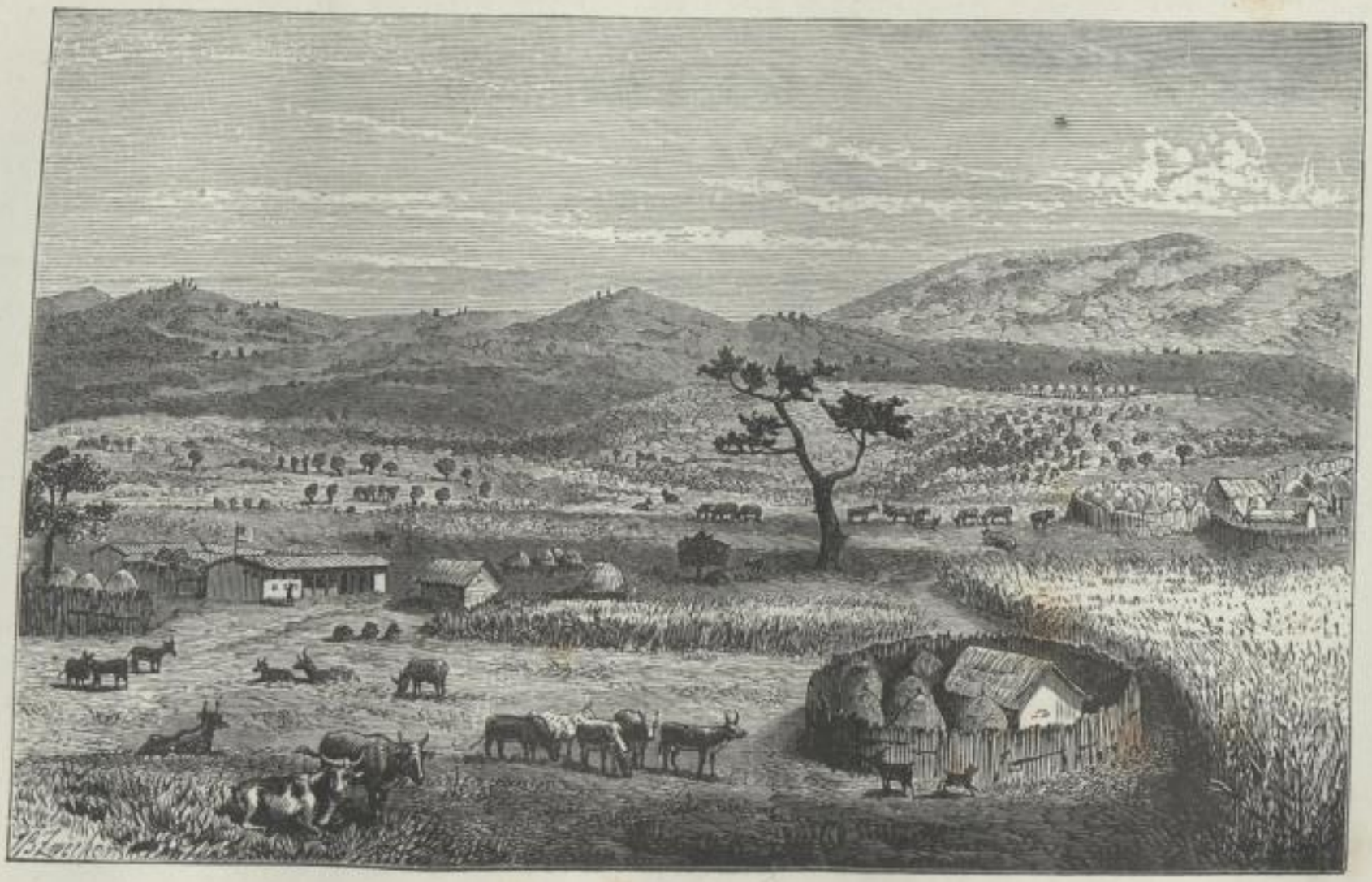
Ceux qui connaissaient Motto furent frappés de sa ressemblance avec les bergers et les villageois qui se groupaient le long de la route pour admirer la richesse des caravanes arabes et faire leurs naïfs commentaires sur ce qui était nouveau pour eux.

Les Ouaroris cependant ne semblaient pas disposés à disputer le passage; ils s'amusaient beaucoup de quelques figures

arabes, plus blanches que les autres. Sélim fut d'abord assez décontenancé de l'attention dont il était l'objet, et des remarques que l'on faisait sur son passage. Les villageois et les bergers échangeaient assez volontiers ce que les Arabes pouvaient désirer contre de la verroterie et des objets de fabrication américaine. On trouvait du lait, du beurre et des œufs en abondance ; c'était une véritable fête pour les jeunes Arabes, après la chaleur, la sécheresse et l'aspect désolé de l'Ouhéhé occidental. On n'avait pas encore vu d'armes aussi formidables que celles que portaient ces sauvages. Leurs arcs étaient plus grands et plus lourds, et leurs flèches plus longues et plus cruellement barbelées ; outre une énorme lance à large fer, qui avait l'air d'un glaive romain emmanché au bout d'un bâton, ils portaient une demi-douzaine de javelines ou zagaies, une hache de combat, et un couteau aussi large et aussi long qu'un sabre.

Le sixième jour après leur entrée dans l'Ourori, les caravanes arrivèrent en vue d'un gros village palissadé appelé Kouinkourou ; ce qui veut dire : la capitale. Il était composé d'environ huit cents huttes protégées par une haute barrière, faite d'un bois rouge très-dur. L'un des côtés du village était défendu par un cours d'eau assez considérable. De l'autre côté se trouvait un bois de beaux arbres, situé à une distance d'un peu plus de mille mètres. C'est là que les Arabes campèrent.

Le nom de Kouikourou, ou capitale, convenait bien à ce village ou plutôt à cette ville, en raison de sa dimension et de son importance. A part Simbamouéni, c'était la ville la plus peuplée que les voyageurs eussent encore trouvée en Afrique. Des bestiaux paissaient par milliers à quelque distance du bois, surveillés par des pasteurs vigilants et bien armés. C'était pour les voyageurs une véritable jouissance d'entendre meugler les vaches, bêler les moutons et les chèvres, et braire les grands ânes du pays : depuis longtemps, ils n'avaient été à pareille



Kouikourou.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

fête, tant le bétail est rare en Afrique. Leurs yeux aussi se reposaient avec plaisir sur des champs bien cultivés qui s'étendaient à perte de vue et où croissaient le maïs, le manioc, le sorgho, la canne à sucre et le bananier, avec une quantité de légumes et de melons.

On commença par construire avec un redoublement de soin une haie épaisse de broussailles et de branchages autour du campement. Ensuite, assez tard dans l'après-midi, les chefs arabes se réunirent pour délibérer sur la meilleure manière d'entamer des relations amicales avec les redoutables habitants de Kouikourou.

Quand ils furent tous réunis, Khamis, le chef de la caravane, leur parla ainsi :

« Mes amis, nous voici enfin dans l'Ourori. Je crois que nous aurons à tenir ici une conduite différente de celle que nous avons tenue jusqu'ici. Le roi, j'en ai peur, exigera un tribut ; je vous ai appelés pour vous recommander la prudence, et vous demander d'être très-circonspects dans vos relations avec les gens du pays. Nous aurons à payer un tribut considérable, car ce roi est riche et puissant; si nous ne lui faisons qu'un mince présent d'étoffes, il le refusera.

— Khamis, dit Sultan ben Ali, tu as bien fait de nous parler de cela d'avance. Combien crois-tu qu'il faudra d'étoffe pour contenter cet homme? Nous pouvons être généreux, car nous avons le moyen de l'être, mais pas en dons d'étoffe, car nous n'en avons pas un *doti*[1] de trop.

— Je ne sais pas ce qu'il exigera, mais commençons avec prudence, ce sera le plus sage. Je suppose que l'on peut se contenter de six *dotis;* deux *dotis* d'étoffe de Joho pour le roi; deux *dotis* de cotonnade rayée pour sa femme; un *doti* de co-

1. Un peu plus de 4 mètres.

tonnade de Mascate, avec bordure rouge et jaune, pour le fils aîné; un *doti* de bonne cotonnade bleue (kaniki) pour celui des cadets qui vient immédiatement après l'aîné!

— Cette idée me semble excellente, dit Sultan ben Ali; Amir, vous avez un esclave intelligent, Motto, qui est Mrori[1], je crois. Qu'il aille, accompagné d'un autre homme de confiance, porter les étoffes au roi, avec des paroles d'amitié, afin d'obtenir que nous traversions le pays paisiblement, en paix avec tout le monde.

D'après la décision du conseil, Motto partit avec le kirangozi[2] de Khamis, qui connaissait tous les dialectes du sud de l'Afrique centrale. En attendant leur retour, Khamis fêta ses hôtes du mieux qu'il put.

Au bout d'une heure à peine, Motto et le kirangozi revinrent; ils allèrent tout droit à la principale tente, s'agenouillèrent devant la porte et dirent aux Arabes : « Que la paix soit avec vous. » A quoi les Arabes répondirent tout d'une voix : « Avec vous soit la paix. »

« Eh bien, Motto, dit Khamis. Quoi? vous rapportez le présent! Vous avez échoué?

— Voici les paroles du roi, telles qu'il m'a commandé de vous les rapporter : « Pourquoi êtes-vous venus dans mon pays? Ne savez-vous pas qu'il y a du sang entre les Ouaroris et les enfants des Arabes? Mostana, le grand chef que les marchands cruels ont tué, était mon ami. Est-ce assez, pour me

1. *Ourori* est le nom du pays; *Mrori* est la forme du singulier, et signifie un habitant de l'Ourori; *Ouarori* est la forme du pluriel, et signifie les habitants de l'Ourori.

Autre exemple : *Ouhéhé* est le nom d'un pays; un habitant de ce pays est un *Mhéhé*, et les habitants s'appellent *Ouahéhés*.

2. Guide.

faire oublier sa mort, de ce chétif présent que vous m'avez apporté? Allez, esclaves, et dites à vos maîtres que s'ils ne m'apportent pas cinquante ballots d'étoffe, cinquante fusils et vingt barils de poudre, ils peuvent retourner sur leurs pas. » Voilà, maîtres, les paroles que le roi Olimali m'a ordonné de vous rapporter. »

Un profond silence suivit cette déclaration du roi de Kouikourou; instinctivement les Arabes jetèrent les uns sur les autres des regards de surprise et d'effroi.

Sheikh Mohammed, le plus résolu de tous, rompit le premier le silence.

« Avez-vous bien regardé le village d'Olimali? demanda-t-il à Motto.

— Oui, maître.

— Est-il fort? Parlez, Motto; car je fais grand cas de votre opinion.

— Il est fort, maître, beaucoup trop fort pour que nous songions à l'attaquer avec une troupe comme la nôtre. Si ce sont les Ouaroris qui sortent de leur village pour venir nous attaquer, ils ne pourront pas prendre ce camp tant que nos hommes y resteront.

— C'est bien parlé, Motto. »

Alors Mohammed se tourna vers Khamis et lui dit :

— Avez-vous décidé ce qu'il y a à faire?

— Hé, mon ami! puis-je décider seul, quand il s'agit d'une question aussi importante que celle d'abandonner notre bien à ce païen vorace! S'imagine-t-il, ce maudit, que l'étoffe, les fusils et la poudre poussent dans les jungles de l'Afrique? C'est vraiment sérieux, et il nous faut faire appel à toute notre sagesse et à toute notre intelligence pour prendre un parti sur les conditions d'Olimali. Parlez, mes amis, mes oreilles sont ouvertes. »

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Amir s'adressa à Motto : « Pensez-vous, Motto, qu'on pourrait lui faire accepter la moitié de ce qu'il demande?

— Non, maître, je ne le pense pas. Je pense qu'Olimali désire la guerre et non pas la paix; s'il pensait que vous consentiez à lui envoyer cinquante ballots d'étoffe, il en demanderait tout de suite cinquante autres. Quand j'ai quitté le roi, j'ai écouté tout se qui se disait autour de moi : on ne parlait que de guerre. J'ai de bonnes oreilles.

— La guerre! cria Mohammed; eh bien! nous aurons la guerre, et j'aurai le plaisir de lui passer mon épée de Schiraz au travers du corps.

— Du calme, Mohammed, mon ami, dit Sultan ben Ali. Ceux qui se fient à leur épée ne sont pas ceux qui prospèrent le plus. Je crois que, pour sortir de ce mauvais pas, il y a d'autres voies que la guerre, quand même nous aurions encore plus d'hommes et de fusils. Agissons prudemment à l'heure du danger.

— Sultan ben Ali a raison, dit Sheikh Thani. Commençons par essayer des moyens pacifiques, et que la guerre soit notre dernière ressource. Nous avons des esclaves, des femmes et des enfants dans notre camp, sans compter les marchandises de prix. Songeons bien à cela, et agissons sans précipitation.

— Thani a bien parlé, dit Khamis, il a parlé avec intelligence. Voici ce que je propose : Envoyons de l'étoffe de prix pour quarante vêtements, de l'étoffe ordinaire pour quarante autres, plus un ou deux mauvais fusils, avec la moitié d'un petit baril de poudre par Motto et le kirangozi, qui parleront au roi avec toute la déférence et le respect convenables.

— Je n'y retourne pas, dit Motto. Ce que j'ai vu dans le vil-

lage est sérieux, et ce que mes oreilles ont entendu est sérieux aussi; je demanderai à mon maître la permission de rester.

— Eh bien, cela ne fait rien, dit Khamis. Le premier venu suffira, pourvu qu'il ait la langue flatteuse et qu'il sache s'expliquer. Que le kirangozi choisisse qui il voudra et qu'il parte avec l'étoffe. »

On trouva facilement un homme qui, ne sachant pas à quel danger il s'exposait, consentit à faire la commission. Et cependant Motto, si audacieux en toute autre circonstance, avait refusé de s'en charger.

Au moment même où le kirangozi et l'homme quittèrent le camp, Motto put voir qu'il avait agi avec prudence. Les gens du village faisaient rentrer le bétail à la hâte, quoique l'heure habituelle fût encore bien éloignée. Cependant il ne dit rien de ce qu'il avait remarqué, de peur de jeter sans nécessité l'alarme dans le camp.

Il suivit, avec le plus vif intérêt, les mouvements du kirangozi et de son compagnon. Arrivés à la porte, on les empêcha de passer. Au bout d'un instant, il les vit revenir tous les deux vers le camp.

Quand le kirangozi passa près de lui, Motto lui demanda : « Est-ce la paix ou la guerre?

— La guerre ! »

Il alla communiquer cette nouvelle, qui ne le surprenait pas du tout, à son ami Simba, qu'elle surprit beaucoup.

« La guerre, Motto! Alors, mon ami, vos craintes étaient fondées; et tout cela vient de cette guerre de Kisesa contre Mostana, hein?

— Oui, Simba, et, le croiriez-vous? il y avait là deux ou trois drôles, qui me faisaient des yeux! C'est pour cela que j'ai refusé de retourner là-bas; s'ils avaient été bien sûrs

de me reconnaître, vous n'auriez plus jamais revu l'ami Motto. »

Une partie de la nuit, les Arabes délibérèrent sans parvenir à s'entendre. On posta des sentinelles autour du camp. Sheikh Thani fut chargé de ce soin.

CHAPITRE IV

Attaque de Kouikourou. — Exploits de Simba. — Mort de Khamis. — Amir percé d'une flèche. — Sélim prisonnier. — Tifoûm Byah. — Courage héroïque de Sélim. — Abdallah déclare que jamais il ne sera esclave. — Partage des dépouilles. — Départ de Férodia.

Il faut bien l'avouer, lorsque la nouvelle se fut répandue dans le campement, le sentiment dominant fut celui de l'appréhension et de la crainte. Si ces pauvres gens avaient eu un chef bien résolu, avec un pouvoir sans limites, quelques mots d'encouragement de sa bouche auraient suffi pour relever leur courage.

Khamis-ben-Abdallah était brave, personne ne pourrait le nier ; mais il était d'une bravoure emportée, déréglée : c'était la bravoure d'un cœur noble, mais sauvage. Il n'avait pas vu assez de batailles pour sourire à la déclaration d'Olimali. Il n'avait pas l'expérience de la guerre ; il ne pouvait donc pas savoir que, quelles que fussent les forces d'Olimali, il avait, lui, sous la main, de quoi les anéantir. Capable de bien mourir pour son propre compte, il n'avait pas l'éloquence nécessaire pour élever toutes les autres âmes à la hauteur de la sienne. Il avait, certes, la valeur brillante de sa race, mais, il faut bien le

dire, pour rendre hommage à la vérité, il éprouvait une sorte d'abattement et de crainte vague, tout en montrant un visage assuré et une contenance ferme.

Tous les autres chefs arabes étaient dans les mêmes dispositions d'esprit. Amir était brave comme un lion, mais il ne pouvait pas compter sur ses gens comme sur lui-même. S'il y avait eu seulement cent Arabes en ligne, l'issue de la bataille n'eût pas été douteuse. Mais il y avait douze Arabes en tout et six cents nègres. Combien de temps ces nègres résisteraient-ils sans se débander ?

Au lever du soleil, il y eut un second conseil, où les chefs arabes amenèrent leurs fils.

Après une longue discussion, il fut convenu que onze Arabes sur douze iraient attaquer le village. Un Arabe resterait avec cent nègres pour fortifier le camp et assurer une retraite aux combattants, en cas d'insuccès. Les cinq cents assaillants se diviseraient en deux bandes et attaqueraient deux portes à la fois. Ceux qui auraient réussi les premiers préviendraient les autres en sonnant de la corne. En restant dans le campement, on aurait pu tenir contre des forces quatre fois supérieures à celles dont Olimali pouvait disposer. Ce plan eût été le plus sûr, mais il était impraticable, parce que les vivres manquaient.

« Les plus anciens ont parlé, dit Khamis, et ils ont bien parlé. Mais moi, je suis déjà venu dans l'Ourori et je connais les habitudes des Ouaroris. Si nous réussissons à prendre le village de Kouikourou, nous ne pourrons pénétrer plus avant dans le pays. Aussitôt que nous serons vainqueurs, il nous faudra prendre la route de l'Ounyanyembé. Je ne veux pas vous rappeler que je vous ai avertis de ne pas prendre la route de l'Ourori. Comme il serait inutile maintenant de vous adresser des récriminations, je ferai de mon mieux pour assurer le

salut commun. Donc, il nous faudra changer de route dès ce soir; car avant deux jours les fugitifs auront soulevé tout le pays. »

Après le déjeuner, qui fut expédié en une demi-heure, les combattants sortirent du camp. Sultan ben Ali y fut laissé pour faire creuser un fossé et renforcer les défenses.

Simba et Motto, eux aussi, avaient tenu conseil ; tout en marchant à côté d'Amir, ils échangeaient des signes d'intelligence et des hochements de tête qui n'annonçaient rien de bon.

Le plus profond silence régnait dans les alentours du village. On ne voyait personne, pas un chien n'aboyait ; le soleil brillait et répandait une chaleur brûlante, dans un ciel sans nuages et du bleu le plus pur. Mais les deux troupes qui s'avançaient ne songeaient guère à la beauté du ciel, à l'éclat du jour, ou à la chaleur du soleil.

Arrivée à environ trois cents mètres du village, la troupe d'Amir se sépara de celle de Khamis, et marcha, en se tenant à distance du village, vers la porte du sud. Quand elle eut gagné cette position, il y eut un signal, et les deux troupes ouvrirent le feu ; tout en tirant, les hommes s'avançaient rapidement.

Rien ne bougeait dans le village ; il y régnait un silence de mort. Quand les Arabes n'en furent plus qu'à une cinquantaine de mètres, il s'en échappa des nuées de flèches, et l'on entendit des hurlements épouvantables. Un grand nombre d'assaillants tombèrent transpercés par les flèches ; mais les cris d'encouragement de leurs chefs les précipitèrent en avant.

Après plusieurs décharges, les Arabes atteignirent la palissade extérieure ; alors, introduisant leurs fusils entre les pieux, ils fusillèrent à bout portant les hommes d'Olimali, qui, il faut le dire, montrèrent plus de surprise que de terreur. Au même moment, on entendit sonner de la corne à deux endroits diffé-

rents; le son le plus grave et le plus prolongé venait de l'intérieur même du village; l'autre, plus aigu et plus bref, partait de la porte du sud. Celui-là, c'était le signal donné par Motto. Mais l'autre, quel était-il? On n'avait pas de temps à perdre en conjectures.

Amir s'était avancé avec une impétuosité irrésistible vers la porte du sud. Le gigantesque Simba, d'un seul coup de hache, l'avait fendue de haut en bas; d'une vigoureuse poussée, il l'avait enfoncée. Il l'avait franchie en même temps que son maître et Sélim, qui chargeait et déchargeait son fusil avec une rapidité extraordinaire.

Les compagnons d'Amir, encouragés par la valeur de leur maître et par la force prodigieuse de Simba, devinrent braves comme des lions, et rivalisèrent de bruit et de fanfaronnades. Ne pouvant franchir assez rapidement la porte, qui était encombrée par les assiégeants eux-mêmes, ils grimpèrent par-dessus les palissades, comme des singes; Niani dans cette circonstance fit assez de prouesses pour mériter son sobriquet.

Abdallah, Moussoud et Isa étaient là avec leurs parents; ils se glissèrent par la porte, bien après Sélim, embarrassés dans la presse des assaillants.

Simba avait enfoncé la porte si rapidement, que tous les fugitifs n'avaient pas pu franchir à temps la seconde enceinte qui entourait le quartier du roi; ils étaient là une cinquantaine, commandés par le fils aîné du roi, le dos à la palissade, faisant tête bravement au danger, et menaçant les ennemis de leurs lourdes lances.

Quant à Simba, il était transfiguré; ce n'était plus un esclave, ce n'était plus l'humble serviteur d'Amir et de Sélim; il les entraînait d'un élan irrésistible. Le sang sauvage des Ouaroundis parlait en lui; il poussait de véritables rugissements; et à chaque rugissement la crosse de son fusil, transformée en

Le gigantesque Simba avait enfoncé la porte.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

massue, abattait un ennemi. Amir s'en émerveillait, mais il ne demeurait pas inactif pour cela ; appelant à lui ses soldats, il manœuvra le sabre à deux tranchants avec une telle dextérité, qu'il excitait l'admiration de Simba, tout autant que Simba excitait la sienne.

Le reste des Ouaroris se voyant perdus, se ruèrent en désespérés sur leurs ennemis, et se servirent de leurs lourdes lances avec une frénétique énergie. Le chef des Ouaroris se trouva en présence de Sélim, qui chargeait et déchargeait son fusil avec un sang-froid et une précision qui auraient émerveillé les gens de son père, s'ils n'avaient été trop occupés pour le voir. Il était en train de recharger, lorsque eut lieu cette tentative désespérée des Ouaroris ; leur chef était déjà sur lui, la lance levée pour le frapper ; heureusement que Motto était là. Au moment où Sélim attendait le coup qu'il ne pouvait éviter, il vit le chef tomber en avant les deux mains étendues : Motto lui avait traversé la tête d'une balle.

Les Ouaroris, découragés par la mort de leur chef, cherchèrent à fuir ; mais ils furent tués jusqu'au dernier.

Khamis, encouragé par le succès d'Amir, avait pénétré aussi dans la première enceinte. Ils avaient encore devant eux une rude tâche, celle de forcer cette palissade ; ils en seraient certainement venus à bout, si un nouvel ennemi n'avait fait son apparition sur le champ de bataille.

Les Arabes ne savaient pas qu'à quelques milles à l'ouest du village il y avait un campement nombreux de Ouatoutas. Le chef de cette bande avait été envoyé par Katalamboula, frère de Mostana, pour présenter ses respects aux amis de son frère mort.

Ce corps de Ouatoutas comprenait un millier d'hommes. Aussitôt que les caravanes arabes avaient été signalées, Olimali avait dépêché des messagers à Férodia, le chef de la bande,

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

pour lui faire connaître ses intentions, et le prier de se tenir sur le qui-vive et d'être attentif au signal qu'il lui donnerait quand il attaquerait le camp des Arabes. Mais comme l'attaque des Arabes le surprit, il donna le signal plus tôt qu'il n'avait compté le faire. Si les Arabes avaient si facilement forcé la première enceinte, c'est que cela entrait dans le plan d'Olimali. Sa ruse lui avait d'ailleurs coûté la vie de son fils et d'un grand nombre de guerriers.

Pendant que les Arabes étaient tout occupés à forcer la seconde palissade, vigoureusement défendue, la plupart des Ouatoutas, en réponse au signal des Ouaroris, se levèrent et sortirent des champs de blé où ils se tenaient cachés, à l'ouest du village et du campement.

Ils arrivèrent à la clôture extérieure juste au moment où les Arabes attaquaient l'autre ; et ces derniers ne s'aperçurent de leur approche que quand ils se trouvèrent pris entre deux feux.

Les nègres de la caravane, d'abord si vaillants, furent saisis d'une terreur panique, et coururent tous vers les portes, pendant que les cris de défi des sauvages couvraient leurs cris d'effroi. Mais les Ouatoutas avaient eu soin de fermer les portes, ou du moins de les barricader ; il était impossible de sortir. Des deux côtés la mort menaçait les étrangers ; l'un après l'autre leurs braves chefs tombèrent et moururent. Khamis-ben-Abdallah fut percé de douze flèches ; le jeune Khamis, celui qu'animait un si noble orgueil, tomba sur le cadavre de son père, sous les coups de ces sauvages, pour lesquels il avait témoigné tant de mépris.

Moussoud, Thani, Amram, moururent avec la même bravoure ; l'un après l'autre périrent avec la plupart de ceux qui les accompagnaient ; les autres jetèrent leurs fusils et crièrent : Aman ! Aman ! [1] Alors les Ouatoutas cessèrent de tuer, pour

1. Quartier ! quartier !

faire leurs esclaves de ceux qui avaient demandé quartier !

Ceux que commandaient Amir, Scheik Mohammed et Amdan eurent une fin aussi triste. Mohammed eut la nuque percée d'une flèche tirée par derrière et poussa un grand cri. Ses compagnons, en se retournant pour voir d'où venait le coup, aperçurent avec effroi un nouvel ennemi. Motto se mit à crier : « Les Ouatoutas ! les Ouatoutas ! Olimali nous a livrés à eux ! » En entendant ces mots, Simba se rapprocha vivement d'Amir et lui proposa de prendre la fuite avec lui ; il lui offrait un bouclier pour dissimuler son costume qui le désignait aux coups. Motto aussi cacha Sélim derrière deux boucliers, et conseilla à Abdallah et à Moussoud de prendre la même précaution.

« Fuir, dit Amir surpris, fuir ! Ah ! Simba, mon ami, il nous faudrait des ailes pour fuir. Ne voyez-vous pas que la porte est fermée ?

— La porte est fermée, maître, je le vois bien ; mais le bras de Simba est fort ; et je saurai bien la briser.

— Non, Simba, je ne puis pas fuir, pour me faire égorger comme un bœuf, dès les premiers pas. C'est ici que je dois subir ma destinée. Ah ! entendez-vous ? Voyez ; les sauvages sont entrés. Khamis est mort ! Sauvez mon fils Sélim, pour l'amour de sa mère ! Allons, mon enfant, embrasse-moi, avant que nous soyons séparés pour toujours. Souviens-toi seulement, mon fils, que je te reverrai en paradis. »

Il serrait encore son fils dans ses bras, quand une flèche partie de la palissade intérieure lui coupa la parole. Il tomba, et Sélim avec lui.

« Simba, Motto, mes fidèles ! où êtes-vous ? Sauvez Sélim, mon Sélim chéri ! » Ce furent ses dernières paroles.

Quand Simba et Motto virent que leur maître avait rendu le

dernier soupir, ils lui voilèrent respectueusement la face et le portèrent à l'écart. Ils forcèrent Sélim à se coucher près du corps de son père. Comme il voulait se relever, Motto lui dit : « Restez couché, mon jeune maître. Allons, il le faut. Votre père nous a commandé de vous sauver, et nous vous sauverons ; mais il faut faire ce que nous vous recommanderons. Pensez à votre mère, pensez aux jours heureux que vous avez encore à vivre. Restez couché ; on vous emmènera au village de Kata-lamboula, nous vous y retrouverons. Abdallah, Moussoud, Isa, venez vite, et couchez-vous ici, à côté de Sélim. Quoi ! tous les chefs sont morts ! Quelle triste journée pour les Arabes de Zanzibar ! »

Simba et Motto se couchèrent à leur tour, mais en ayant bien soin de garder leurs lances et leurs boucliers.

Cependant les Ouatoutas étaient dans le village, célébrant leur triomphe par des hurlements. Férodia, après avoir ordonné d'attacher les prisonniers, courut avec presque tous ses hommes à l'attaque du camp, où Sultan ben Ali tenait bon contre les forces qui l'avaient attaqué.

Pendant que quelques Ouatoutas attachaient les prisonniers, Simba et Motto se dressèrent sur leurs pieds, et frappant de leurs lances à droite et à gauche, s'ouvrirent un passage jusqu'à la porte avant que les sauvages fussent revenus de leur surprise. Une fois dehors, ils disparurent dans les bois, laissant bien loin derrière eux ceux qui s'étaient mis à leur poursuite.

Les Ouatoutas se mirent à examiner les blessés, surtout les Arabes, dont la vue excitait leur surprise. Le groupe formé par Amir, Sélim et les jeunes amis de Sélim attira surtout leur attention à cause de la richesse des costumes. Ils se mirent à dépouiller les morts ; mais quel ne fut pas leur étonnement, quand ils virent Isa se relever et joindre les mains pour demander grâce !

Soupçonnant les autres de faire aussi semblant d'être morts, ils se saisirent de Sélim, qui se leva aussi ; Abdallah et Moussoud en firent autant. Les pauvres enfants baissaient les yeux, comme des gens que l'on surprend à faire une bassesse. Furieux d'avoir été attrapés, les sauvages enlevèrent le manteau qui couvrait Amir. Malheureusement, celui-là était bien mort.

Quelques-uns voulaient tuer les jeunes garçons tout de suite; les autres, plus nombreux, disaient : « Pourquoi les tuer, quand on en peut faire des esclaves? »

Quand Sélim eut été, comme les autres, dépouillé de ses riches vêtements, et qu'on l'eut forcé, comme esclave, à montrer sa langue, ses dents, les muscles de ses bras et de ses jambes, il ne put supporter plus longtemps de pareilles indignités ; il se jeta alors sur le corps de son père, en pleurant, et pria Dieu de le faire mourir aussi. Abdallah et Moussoud épouvantés pleuraient silencieusement ; ils se laissèrent emmener et garrotter sans résistance. Alors il se passa une chose indigne. Comme Sélim ne se levait pas assez vite au gré de ses bourreaux, deux guerriers le frappèrent du bois de leurs lances. De douleur et de honte il s'évanouit.

Pour le faire revenir à lui, Tifoum Byah [1], le chef de la troupe qui avait la garde des prisonniers, fit siffler son fouet à ses oreilles.

« Arabe orgueilleux, lève-toi ! Tifoum Byah n'a pas l'habitude de répéter deux fois la même chose ; lève-toi, ou tu feras connaissance avec ce fouet dont ta race maudite se sert pour torturer ses esclaves. Il y a loin d'ici l'Outouta, et tu en verras bien d'autres d'ici que tu y arrives. Lève-toi ! Non? » Alors l'enfant chéri d'Amina, le fils du noble Amir poussa un

1. Le méchant Tifoûm.

cri perçant. Le fouet l'avait frappé avec violence et avait laissé son empreinte livide sur ses membres délicats.

Quand Tifoum trouva la punition suffisante à son gré, il donna ordre de le relever et de le soutenir, pendant qu'on le garrotterait. Ensuite, se baissant pour le regarder en face, il lui dit : « Retiens bien mes paroles, enfant de la race pâle. Tu seras l'esclave de Tifoum ; tu cultiveras son champ ; tu lui apporteras du bois et de l'eau. Tu élèveras ses enfants, tu mèneras paître ses troupeaux. Je briserai ton cœur. M'entends-tu, face pâle ? »

Le corps de Sélim était brisé et défaillant, mais son âme était demeurée forte et fière. Le regard qu'il lança à Tifoum exprimait un tel mépris, que Tifoum lui-même en fut troublé. Il se vengea comme un lâche et un misérable, en renversant d'un coup de poing le pauvre enfant sur le cadavre de son père. On l'emporta sans connaissance à l'endroit où les autres prisonniers se tenaient serrés les uns contre les autres, comme des moutons effrayés.

Cependant la nuit approchait, et Férodia n'était pas encore de retour. On avait entendu la fusillade pendant toute l'après-midi ; elle avait cessé au coucher du soleil. Férodia revint avec la plus grande partie de ses hommes ; le camp tenait encore, mais dès le lendemain matin les guerriers réunis de Férodia et d'Olimali le prendraient d'assaut. En attendant, il avait laissé des hommes en observation autour du camp, pour empêcher les assiégés de se dérober à la faveur de la nuit, et d'emporter la plus grande partie des objets précieux. Les pertes des Ouatoutas avaient été considérables ; Sultan ben Ali s'était héroïquement défendu.

Les Ouaroris du village de Kouikourou avaient préparé un grand festin pour les guerriers de Férodia. Ils étaient trop pressés de satisfaire leur gloutonnerie pour songer aux prison-

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

niers. Le festin achevé, ils étaient trop alourdis par la nourriture et le *pombé* [1] pour songer à bouger de place. Mais quand Tifoum, aussi obséquieux envers Férodia qu'il était dur avec ses inférieurs, lui eut parlé des étranges prisonniers « qui étaient tout blancs », et qui avaient fait semblant d'être morts, Férodia lui dit de les amener devant lui et devant Olimali, pour s'en amuser.

Les pauvres enfants avaient fini par oublier leurs maux dans le sommeil. Il les réveilla brusquement en les aspergeant d'eau froide et les amena en présence de son chef.

Férodia était en train d'expliquer à Olimali quelle quantité de trésors ils auraient à se partager le lendemain matin, quand les jeunes prisonniers furent introduits. Isa, qui était presque aussi noir qu'un nègre, n'avait pas été jugé digne d'attirer l'attention du chef. A la lueur fumeuse des torches, les trois petits Arabes paraissaient encore plus pâles que d'habitude. Férodia tressaillit en les voyant; il avait la tête troublée pour avoir bu trop de *pombé*.

Il reprit bientôt son sang-froid, et dit en éclatant de rire : « Ah! je me souviens, ce sont ces petits Arabes dont vous me parliez, Tifoum. Hé, Omali, ce *pombé* est très-fort, dit-il tout bas au chef Ourori, la tête me tourne un peu. »

Ayant regardé attentivement les prisonniers, il se dit à lui-même : « Quel peuple étrange que ces Arabes : ils sont tous blancs! Leur peau est aussi blanche qu'une coquille d'œuf; mais je me demande pourquoi le plus grand est couvert de blessures?

— Tifoum, dit Férodia tout haut, qu'a donc ce grand garçon? ces blessures n'ont pas été faites par des flèches.

— Mon chef, répondit Tifoum en se courbant jusqu'à terre,

1. Bière de sorgho. Un voyageur la compare, pour le goût, à de l'ale éventée.

ce garçon est entêté comme un âne. En me rappelant les cruautés de ceux de sa race contre nos frères noirs, je sentais déjà bouillir mon sang dans mes veines; mais quand j'ai voulu le garrotter comme les autres prisonniers, il a été insolent, et je lui ai donné des coups de fouet.

—Allons, allons, Tifoum! il n'a fait après tout que ce qu'auraient fait à sa place nos jeunes Ouatoutas. Ne lève plus la main sur lui, je le prends pour mon esclave. Il est déjà à moitié mort. — Ici! dit-il en s'adressant à Sélim : bois-moi cela, cela remettra un peu de vie dans ton pauvre corps. »

Sélim secoua la tête, sourit dédaigneusement et regarda l'ivrogne avec une indifférence méprisante.

Le chef le contempla un moment sans rien dire, tendant toujours le vase de *pombé*; alors il dit : « Tu as raison, Tifoum, pas un enfant Mtuta n'aurait eu le courage de refuser une tasse de *pombé*, offerte par un chef, ni de regarder avec de pareils yeux son futur maître. Mais je le dompterai ou je le tuerai. Comme Kaloulou, le neveu de Katalamboula, va ouvrir de grands yeux en le voyant! Il doit être du même âge que Kaloulou, mais Kaloulou est plus grand et plus fort; cependant je doute qu'il ait le courage de cet enfant, quoiqu'il soit aussi fier que s'il était déjà roi des Ouatoutas. Kaloulou n'aurait pas fait comme celui-ci, s'il eût été à sa place. Il aurait commencé par accepter le *pombé*, ensuite il m'aurait tué à la première occasion. Ah! Kaloulou est un vrai Mtuta. Tiens! j'ai encore la tasse à la main. Si celui-là ne veut pas boire, les autres voudront peut-être. Hé, vous! » il s'adressait à Abdallah. « Non? vous refusez aussi. Hé bien, vous, petit, » dit-il à Moussoud. « Et vous aussi? Quels enfants étranges! Parles-tu leur langue, Tifoum!

— Oui, mon chef, un peu.

— Demande au plus grand pourquoi il ne veut pas prendre

cette tasse de *pombé* de la main de Férodia, chef des guerriers Ouatoutas. »

Tifoum transmit la question à Sélim.

« Dis à ton maître, répondit Sélim, que je ne puis rien accepter de sa main, parce qu'il me considère comme un esclave. » En prononçant ces paroles, il affectait de ne pas même lever les yeux sur celui auquel il les adressait. Il ajouta : « Dis-lui que je ne suis pas son esclave, que je ne lui obéirai jamais, sans y être contraint par la force. »

Quand Tifoum eut traduit cette réponse, Férodia, de nouveau, se mit à rire bruyamment.

« Voilà, dit-il, un drôle bien orgueilleux; dis-lui donc de danser.

— Danser! s'écria Sélim; danser! quand mon cœur se brise, quand le corps de mon père est étendu, exposé à toutes les insultes, devant vos portes! Plutôt mourir!

— Alors, dis-lui de chanter! » et Férodia se tordait de rire.

« Chanter! dit Sélim! O Allah! combien de temps durera ce supplice? Je ne chanterai pas.

— Bon! alors il ne veut rien faire? J'attendrai que les marques de tes coups soient guéries, pour lui en laisser d'autres de ma façon. » Cette fois, l'œil de Férodia étincelait de colère, il ajouta : « Où est ton fouet, Tifoum?

— Le voici, mon chef.

— Passe-le-moi! » Il leva la main, et donna un coup violent sur les épaules de Sélim. « Arrière! » lui dit-il; et il ordonna à Tifoum de couper les liens d'Abdallah et de Moussoud.

Puis il fit placer les deux enfants devant lui, et ordonna à Abdallah de danser, et à Moussoud de chanter. Ils refusèrent.

Abdallah resta pendant quelques instants la tête baissée, tout étourdi de ce qu'il entendait, et ne comprenant pas qu'on pût

lui demander à lui, au fils de Mohammed, de danser devant le meurtrier de son père. Quant à Moussoud, il jetait des regards affolés tantôt sur Abdallah, tantôt sur la figure de Férodia.

« Demandez-lui, dit Abdallah, d'une voix tremblante, demandez à Férodia s'il comprend bien ce qu'il me demande.

— Pourquoi le lui demander? Ne vous l'ai-je pas dit? il veut que vous dansiez, et que l'autre esclave chante.

— L'autre esclave! s'écria Abdallah, dont la voix s'était raffermie tout d'un coup. Esclave! menteur! Appelez-vous mon frère un esclave? Et moi, suis-je un esclave?

— Que dit-il? s'écria Férodia d'une voix tonnante.

— Il dit qu'il n'est pas un esclave, et m'appelle menteur. Ils sont tous entêtés comme des ânes; c'est une race d'ânes, répondit Tifoum. Ils ont, eux, des milliers d'esclaves à Zanzibar; malgré cela, ils n'ont pas l'air de se douter que la chance de la guerre a fait d'eux des esclaves.

— Dis-leur, Tifoum, qu'ils sont esclaves, que son frère est esclave, que je suis leur maître, qu'ils doivent respecter mes ordres, ou qu'ils seront châtiés! C'est Férodia qui parle! »

Quand Tifoum eut traduit cette menace :

« Nous sommes des Arabes, dit Abdallah en relevant fièrement la tête. Nous sommes Arabes, fils des Arabes de Mascate. Mon père Mohammed était un Bédouin libre, et moi je suis son fils Abdallah. Chaque enfant de notre race est plus libre que le vent du désert. Nous ne pouvons donc pas être esclaves. Férodia a menti!

— Je le fouetterai jusqu'au sang, jusqu'à ce qu'il avoue qu'il est esclave, cria Férodia.

— Il peut me battre jusqu'à la mort; mais il ne peut pas faire de moi un esclave. N'a-t-il pas tué mon père? Ne m'a-t-il pas déshonoré en me faisant paraître nu devant lui? Que peut-il me faire de plus? C'est un homme fort, vous l'appelez votre

chef, il a un fouet à la main, il dit qu'il s'en servira. Je ne suis qu'un enfant, mais il ne peut pas faire de moi un esclave. Regardez, je m'approche à sa portée, je lui tourne le dos ! Je ne pleurerai pas, quand bien même il déchirerait ma chair. » Le généreux enfant s'approcha de Férodia, le regarda dans les yeux pendant un instant; puis, doucement, il tourna son dos un peu de son côté et attendit le coup, la tête baissée, les bras croisés.

Férodia se vantait d'être un chef et un guerrier Mtuta, au fond ce n'était qu'un sauvage. Il n'avait aucune idée de ce qu'on appelle la générosité envers les vaincus. Il avait là à la portée de son fouet un être faible et sans défense, c'était déjà une tentation : abuser de la force, faire souffrir, c'est un instinct de l'homme sauvage, aussi bien que de l'animal sauvage. Dès que Tifoum lui eut expliqué les paroles d'Abdallah, et lui eut dit pourquoi l'enfant lui présentait le dos, il leva le bras et frappa avec violence.

La vue des tortures qu'il infligeait ne faisait que l'exciter davantage; son bras se ralentit cependant; sa rage s'arrêta avant de s'être assouvie; quelque chose de nouveau le troublait et le déconcertait: c'était la fermeté stoïque, et le silence de sa victime. Quand il eut cessé de frapper, le jeune Arabe se tourna vers lui et le regarda en face; son regard était aussi ferme qu'avant, sa contenance aussi héroïque; avec un sourire de dédain, il demanda au sauvage étonné : « Eh bien, as-tu fait de moi un esclave? suis-je plus ton esclave qu'auparavant?

— Retire-toi, insensé, ou je te ferai encore plus de mal! Toi, Tifoum, emmène-les et traite-les comme des esclaves; quand nous serons en route, fais-leur porter des fardeaux. Fais-les souffrir de toutes les façons. Les esclaves sont faits pour souffrir. Ce n'est donc rien que mes paroles? Est-ce que des enfants à la mamelle se moqueront de moi à la face de mon peuple? »

A ces mots, Férodia jeta loin de lui le fouet, et noya sa déconvenue dans une énorme tasse de *pombé* capiteux. Quand il en eut avalé d'un trait le contenu, toute trace de colère avait disparu de son visage.

Les premières nouvelles que reçurent Férodia et Olimali, quand ils furent un peu remis de leur orgie, n'étaient pas de nature à les satisfaire. Sultan et ses hommes s'étaient échappés à la faveur de la nuit, avec quelques paquets d'étoffe seulement. Il ne fallait guère songer à rattraper des fugitifs si légèrement chargés, et qui avaient dû courir comme on court quand on cherche à sauver sa vie. Avant qu'on eût pu les rejoindre, ils auraient gagné quelque partie du pays où les Arabes avaient des amis. Quand les deux chefs eurent calmé leur première colère par une foule de malédictions, ils en vinrent à examiner l'affaire avec plus de calme et de sang-froid, et s'accordèrent à trouver qu'il n'y avait pas lieu de se plaindre, qu'il y avait même lieu de s'applaudir grandement du tour qu'avaient pris les choses, qu'en somme tout était pour le mieux, et ils sortirent de là très-contents. Les deux chefs d'ailleurs avaient de quoi se consoler. En marchandises et en ustensiles de toute espèce, ils gagnaient à leur victoire une valeur de plus de cinquante mille dollars d'argent.

Férodia et Olimali furent tellement contents de se voir si subitement enrichis, qu'ils témoignèrent une joie aussi naïve que deux enfants à qui l'on a fait un beau cadeau de Noël. Ces chefs de tribu, ces hommes farouches, se mirent à rire aux éclats et à se donner mille petits noms d'amitié, plus ridicules les uns que les autres. Quand des hommes de confiance eurent fait transporter au village les richesses du camp, les deux chefs eurent de la peine à croire qu'ils fussent réellement devenus les maîtres de tant de belles et bonnes choses; ils n'en furent bien sûrs que quand ils eurent mis le nez dans toutes les boîtes,

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

et tâté à loisir tant de riches tissus. La palissade pouvait à peine maintenir les hommes, les femmes et les enfants, qui assistaient à ce spectacle en curieux. Ils faisaient tous leurs efforts pour introduire leurs larges faces à travers les pieux, afin de voir de plus près. Leur satisfaction était si grande, qu'elle se manifestait par des *ha!* des *hé!* et des séries d'exclamations qui ressemblaient à de violentes quintes de toux.

Le partage du butin fut fait avec la plus stricte équité. Férodia prit une moitié de chaque espèce de marchandises, Olimali l'autre moitié. Lorsque Férodia, assisté de dix chefs favoris, eut fait de tête tous ses calculs, pour se rendre compte de ce qu'il possédait, il ne put l'exprimer qu'en disant : j'ai cent fois cent *dotis*, plus soixante fois cent *dotis* d'étoffe de toute espèce. Ce que nous traduirons ainsi : seize mille *dotis*, en comptant un peu plus de quatre mètres par *doti;* cela donne plus de soixante-quatre mille mètres.

Il fit mettre ses hommes en ligne. Il ne lui restait que neuf cents guerriers, des mille qu'il avait amenés. A chacun de ces hommes, les chefs donnèrent six dotis (plus de 24 mètres) d'étoffes variées. Il en restait seize mille six cents à Férodia. Pour faire un compte rond, il prit pour lui, ses chefs et ses magiciens les six cents dotis. Il en mit dix mille en réserve, avec des perles et d'autres objets, pour le roi Katalamboula, et pour son héritier présomptif, le prince Kaloulou.

Lorsque, pour célébrer la victoire, les magiciens eurent accompli leurs cérémonies barbares et sauvages, Olimali et Férodia se séparèrent, après s'être embrassés tendrement. Il y eut au départ un grand bruit de cornes et de tambours, et les voyageurs allèrent camper dans une forêt que traverse la route du sud-ouest.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

CHAPITRE V

Simba et Motto font halte, la nuit, dans la forêt. — Le plan de Motto pour sauver Sélim. — Simba et Motto emmenés prisonniers devant Katalamboula. — Kaloulou reconnaît Motto. — Le roi marie Motto et Simba. — La fête du mariage.

Simba et Motto étaient hommes à supporter la fatigue aussi bien que les Ouatoutas, et à les mener loin, si ces derniers se fussent sérieusement acharnés à les poursuivre. D'ailleurs la nuit allait bientôt protéger leur fuite.

Pendant longtemps cependant, ils continuèrent de marcher, levant parfois les yeux vers la constellation de la Croix du Sud, qui brillait du plus vif éclat, et leur indiquait clairement quelle route ils devaient suivre désormais; c'était la direction du sud-ouest.

A minuit, ils firent halte dans la partie la plus épaisse de la forêt, allumèrent deux feux et se préparèrent des lits d'herbes, de feuilles et de brindilles. Alors ils poussèrent un soupir de soulagement, leurs traits se détendirent, leurs yeux n'eurent plus l'éclat de la fièvre.

De sa voix grave et profonde, Simba dit, en s'adressant moitié à Motto, moitié à lui-même : « Quelle triste journée

pour nous! Il ne reste plus rien de cette riche caravane; les hommes, les chefs, tout est perdu. O mon Dieu! Pas plus tard que la nuit dernière, j'étais là à la porte de leur tente; je regardais mon maître et son ami Khamis, et je me disais que jamais je n'avais vu deux hommes plus beaux et plus nobles. Ah! scheicks Arabes, chefs de Zanzibar, où êtes-vous! Hélas, reverrai-je jamais mon maître? Motto, où penses-tu que soit Amir maintenant?

— Il dort.

— Plût à Dieu. Que veux-tu dire par là, Motto?

— As-tu déjà oublié les paroles de ton noble maître? Ne nous a-t-il pas répété souvent que l'homme ne saurait mourir? Son corps peut pourrir sur le sol et tomber en poussière; mais la vie qui est en lui ne peut pas s'éteindre. J'ai ri en secret, je m'en souviens bien, les premières fois que le maître nous a parlé de l'âme, cette chose que l'on ne peut ni voir ni toucher, plus légère que l'air, enfin selon lui la partie la plus importante de l'homme. Comme j'entendais tous les Arabes et les Nazaréens de Zanzibar répéter la même chose, j'ai bien été obligé d'y croire. Oh! comme j'y crois maintenant que le corps de mon maître est étendu sur la terre, et qu'une cruelle blessure a trouvé le chemin de son cœur! oh! comme je conserverai pieusement le souvenir de ses paroles. Oui, je crois fermement que l'âme d'Amir plane au-dessus de nous et nous voit.

— Le chagrin m'aveuglait, dit Simba, je me souviens de tout cela maintenant. N'est-ce pas une grande consolation, Motto, de penser que le maître n'est pas mort, et que nous le reverrons?

— Une grande consolation. Avec nous d'ailleurs il ne peut mourir, car nous le porterons dans notre cœur tant que nous vivrons, et nous parlerons de lui ensemble.

— Tu as une fidèle mémoire, Motto. Mais lequel crois-tu le plus heureux, d'Amir mort ou de Sélim prisonnier?

— Tu renouvelles tout mon chagrin, Simba, en me rappelant tout ce que le pauvre enfant doit souffrir. Si je n'avais pa l'espoir de lui être utile plus tard, je ne l'aurais pas quitté. Amir est heureux dans le paradis, mais Sélim, son fils, sera bien malheureux sur terre.

— C'est justement ce que je pensais, dit Simba. Brave enfant! Était-il beau le jour où il a demandé à son père si Simba avait bien gagné sa liberté! Quelle douceur dans ses beaux yeux, quelle tendresse pour moi et quelle reconnaissance! Ah! Sélim, maître absolu du corps et de l'âme de Simba, malheur à ceux de ces sauvages Ouatoutas qui t'auront fait souffrir!

— Ils ne feront pas de mal à Sélim, dit Motto, ni aux autres jeunes Arabes; ils les garderont comme des objets de curiosité. A moins que quelqu'un de ces sauvages n'ait vu les Arabes faire la traite des esclaves; dans ce cas-là, que Dieu ait pitié des pauvres enfants!

— Motto, s'écria Simba en se levant, veux-tu me rendre fou? parle donc! Notre Sélim, cet enfant si cher et si tendrement aimé, deviendrait esclave? Réponds-moi donc!

— Oui, esclave; tous seront esclaves, et traités comme des chiens.

— Nous n'avons pas obéi aux dernières volontés d'Amir, en nous échappant du camp des Ouatoutas. Il nous avait dit de veiller sur Sélim. J'y retourne! » Et Simba ramassa, pour partir, son fusil et ses zagaies.

« Tu es fou, nous ne pouvons rien pour Sélim en retournant chez les Ouatoutas. Achevons ce que nous avons commencé. Il faut aller au village de Katalamboula et voir Kaloulou. Il n'y a que lui qui puisse nous sauver, et Sélim avec nous.

— C'est vrai, tu as raison, dit Simba. Dormons, et au point

du jour partons pour aller trouver Kaloulou. » Il se coucha alors entre les deux feux, mais il resta de longues heures sans pouvoir s'endormir.

Pendant quinze jours ils marchèrent, tantôt en pleine forêt, tantôt à découvert, quand ils croyaient pouvoir se risquer, sans trop de danger, à pénétrer dans quelque village, pour avoir des renseignements sur le village de Katalamboula.

Le seizième jour, ils arrivèrent dans une vaste plaine, bien peuplée et fertile. Au milieu des grands blés et des champs de millet pointaient des huttes d'un brun foncé. Vers le milieu du jour, ils se trouvèrent au bord d'une grande rivière que les gens du pays appelaient la Liemba. Elle coulait dans la direction du nord-ouest. On leur dit que le village de Katalamboula était sur l'autre rive.

Un homme les passa dans sa pirogue. Simba, n'ayant pas autre chose à lui donner, lui offrit deux de ses flèches en payement. Après avoir suivi la rive droite de la rivière pendant quelques minutes, à travers de magnifiques champs de blé, ils aperçurent le village.

Ce village était solidement construit, pareil à celui d'Olimali ; seulement les cases du roi étaient des *tembés* à toit plat, entourant une grande place, où l'on gardait le bétail du roi, ses chèvres, et deux ou trois ânes. A vrai dire, on conservait ces animaux plutôt comme des objets de curiosité que pour les services qu'on en tirait. C'est là que vivait Katalamboula. Il n'avait pas de fils.

Quand Simba et Motto arrivèrent près de la porte, ils furent bientôt environnés d'une foule curieuse. Ce qui attirait surtout l'attention, c'était la taille gigantesque de Simba, et la largeur de ses épaules.

« Bonne santé à vous ! dit Simba aux curieux.

— Et à vous aussi, étrangers. D'où venez-vous ?

— Nous sommes des voyageurs, dit Motto, nous avons entendu parler du roi Katalamboula, et nous avons vivement désiré voir le roi de l'Outouta!

— Vos paroles sont bonnes, étrangers. Êtes-vous Ouaroris? »

Cette question leur fut posée par un chef qui venait d'arriver. « Vous n'êtes pas habillés comme les Ouaroris, et vous n'avez de tatouages ni sur le front ni sur les joues.

— Moi, je suis un Mrori, répondit Motto, mais mon compagnon est étranger, il vient d'une terre éloignée. »

Le chef les regarda d'un air soupçonneux et dit : « Alors les Ouaroris ont des fusils maintenant? Comment se fait-il que vous portiez de si beaux costumes?

— Nous avons été heureux à la chasse : nous avons tué un éléphant; nous en avons vendu les défenses, et nous avons acheté de l'étoffe et deux fusils.

— Et où avez-vous rencontré des éléphants?

— Sur la frontière, près de l'Ourori.

— Et les Arabes, où les avez-vous rencontrés?

— Dans l'Outouta, à deux jours de l'Ourori.

— Leur avez-vous demandé où ils allaient?

— Ils allaient dans l'Ouwemba.

— Peut-être pouvez-vous nous dire d'où ils venaient.

— De l'Oubéna.

— Étrangers, dit le chef, vous êtes des menteurs. Il n'y a pas eu d'Arabes dans ce pays depuis très-longtemps. Vous êtes nos prisonniers, et vous allez venir avec nous devant le roi. » Sur un signe de lui, on les désarma.

Au bout de quelques instants, ils se trouvèrent dans la place intérieure. Il y avait là un vieux sycomore, entouré d'une plate-forme de boue sèche, comme d'un sopha circulaire; cette plate-forme était recouverte de peaux de chevreaux et de chèvres, sur lesquelles était assis un vieillard à cheveux blancs. Au res-

pect que tout le monde lui témoignait, les prisonniers reconnurent que c'était le roi.

Le roi était coiffé d'une étoffe blanche comme la neige, et vêtu d'une ample robe de couleur cramoisie, taillée dans une couverture. Il avait l'air d'un beau vieillard, et paraissait s'amuser beaucoup de ce que lui disait un grand garçon de seize ans à peu près. Quand le cortége de Simba et de Motto entra dans la cour, le vieillard leva les yeux avec curiosité, et demanda ce qu'il y avait de nouveau.

« Mon sultan, mon seigneur, dit le chef qui avait fait arrêter les deux prisonniers, voici des hommes qui m'inspirent de la défiance. A chacune de mes questions, ils ont répondu par un mensonge. Voilà pourquoi nous les avons amenés devant vous.

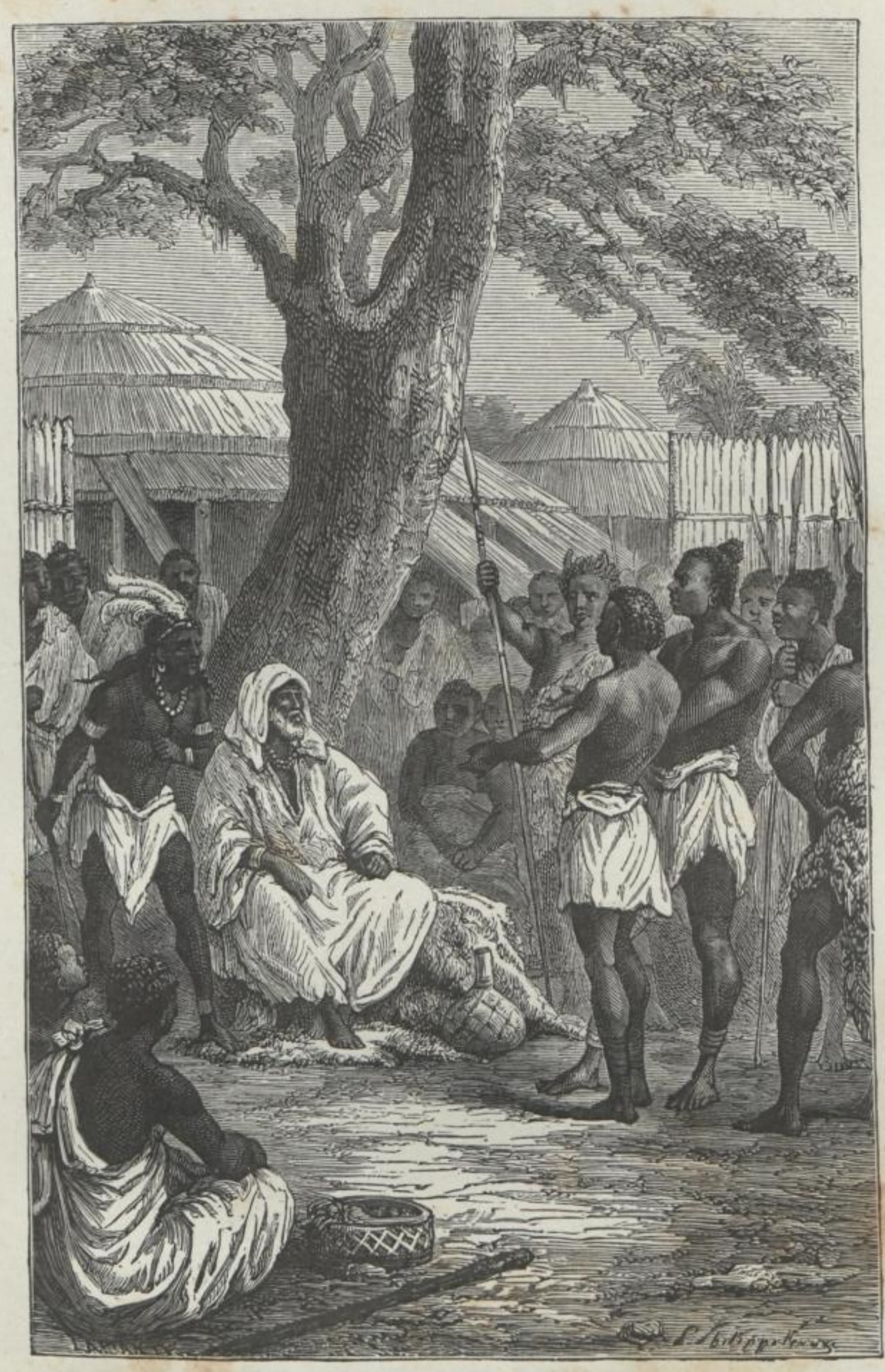
— Étrangers, dites la vérité. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? »

Dès le premier moment, le regard perçant de Motto s'était porté sur le jeune garçon; il avait cru reconnaître en lui celui qu'il cherchait, celui qui lui avait autrefois juré amitié.

« Grand roi, dit-il, j'avoue que j'ai menti ; mais à vous, je vous dirai la vérité. Je suis un Mrori, j'ai été pris tout jeune par les Arabes de Zanzibar. Bien des années après, quand j'étais déjà un homme, j'ai accompagné dans l'Ounyanyembé un chef arabe nommé Kisesa. A peine arrivés, nous avons déclaré la guerre aux Ouaroris, et...

— Kisesa » ! s'écria le jeune garçon, et avec l'impétuosité d'un lionceau il s'élança vers Motto. « La guerre contre les Ouaroris, ajouta-t-il avec un éclair de colère dans le regard.

— Oui, jeune chef, dit Motto humblement, et j'ai accompagné Kisesa dans cette guerre. Après une longue marche, nous arrivâmes à un village, voisin de l'Outouta, gouverné par...



Motto et Simba devant le roi Katalamboula.

— Par qui ? Dis-moi le nom. Allons, vite.

— Mostana, répondit Motto.

— Mostana ! s'écria le jeune garçon, et ce mot fut répété par tous les assistants.

— Oui, Mostana ; c'était son nom, reprit Motto, sans s'inquiéter des regards de menace et des murmures de colère. Le village fut pris en un tour de main, malgré la bravoure des hommes de Mostana, mais nous y avons perdu beaucoup de monde. Presque tous les guerriers de Mostana furent tués ; quant aux autres, les Arabes, selon leur coutume, en firent des esclaves.

— Oui, c'est vrai, dit le roi. C'est l'usage de ces hommes cruels quand ils livrent bataille, mais je...

— Furent-ils tous pris ? demanda le jeune garçon avec curiosité.

— Tous, un seul excepté.

— Son nom ?

— Kaloulou, » répondit Motto en élevant un peu la voix.

Un nouveau murmure s'éleva dans l'assistance ; cette fois, c'était un murmure d'étonnement. Motto fit semblant de ne pas s'en apercevoir et continua :

« Oui, Kaloulou, fils de Mostana, se tenait auprès de son père. Aussitôt que Kisesa l'aperçut, il promit cinquante pièces d'étoffe à celui qui le prendrait vivant. En entendant cela, mon cœur fut saisi de pitié pour lui. N'oubliez pas que je suis un Mrori ; j'aimais bien les Arabes, mais je ne pouvais pas tuer les gens de mon sang, sur un signe d'eux. Je n'aimais pas à voir un enfant aussi brave que le fils de Mostana en danger d'être fait esclave par Kisesa. Aussi dès les premiers mots de Kisesa, je saisis un bouclier, et je me précipitai vers l'enfant pour lui dire tout bas de me suivre. Il crut sans doute que je m'avançais pour le tuer ; aussi il me lança une zagaie qui traversa mon bouclier et me perça le bras. »

Le récit de cet exploit fut accueilli par des cris d'admiration. Le jeune garçon se rapprocha de Motto, ses regards exprimaient la tendresse, mais Motto fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

Il expliqua en détail comment Kaloulou s'était enfui, comment il l'avait rejoint dans la forêt, comment il lui avait rendu la liberté. « Là-dessus, ajouta-t-il pour terminer, le jeune prince me dit qu'il se rendait chez son oncle, un grand roi de l'Outouta, et que si nous nous rencontrions jamais, il serait mon ami.

— Kaloulou, c'est moi ! cria le jeune prince en se jetant au cou de Motto : ne me reconnais-tu pas ? Je suis Kaloulou, et toi tu es mon ami Motto ! Je tiendrai ma promesse, et le roi va te remercier. » Et il entraînait Motto vers le roi.

A ces mots, les chefs et les anciens frappèrent dans leurs mains, et saluèrent Motto. Le roi lui prit la main droite et dit :

« Kaloulou m'a tout dit. Je ne m'attendais guère à voir un jour l'homme qui avait été bon pour lui ; mais je m'étais promis d'être son ami, si quelqu'un des miens le rencontrait jamais, et me l'amenait; je m'étais promis de lui donner une de mes filles en mariage, de lui accorder tout ce qu'il me demanderait, car Kaloulou m'est aussi cher que s'il était mon propre fils. Parle, Motto, et dis-moi ce que je puis faire pour toi. »

Motto, à qui l'on avait donné un siége, comme marque d'honneur, raconta l'attaque de Kouikourou par les Arabes, l'intervention de Férodia et la défaite des assaillants. En entendant raconter le succès de Férodia, les assistants poussèrent des cris de joie. Motto, quand il put enfin se faire entendre, continua ainsi.

« Oh ! Kaloulou, si ce que j'ai fait pour toi mérite récompense, si tu étais sincère en me promettant d'être mon ami, parle pour moi au grand roi des Ouatoutas; qu'il rende la

liberté à mon jeune maître Sélim, ainsi qu'aux trois autres enfants; qu'il leur permette de retourner dans leur pays, vers ceux qui les pleurent.

— Kaloulou t'a déjà donné sa parole, Motto. Il est l'ami de tes amis, et l'ennemi de tes ennemis. Le roi entend mes paroles, il t'accordera cette faveur en mémoire de ce que tu as fait pour moi. Parle, grand roi, dit Kaloulou en faisant un pas vers lui.

— Ah ! Kaloulou, répondit le roi, tu ne sais pas ce que tu me demandes ; pourtant je ferai tout ce qu'il sera possible de faire. Je puis intercéder auprès de Férodia en leur faveur, mais il n'a pas d'ordres à recevoir de moi. Ces jeunes Arabes sont les esclaves de Férodia, et non les miens; mais s'il veut les échanger, je lui donnerai deux femmes esclaves pour chacun de ces enfants. Seras-tu content de moi, Kaloulou?

— J'attendrai qu'il revienne pour te répondre. En tous cas, il me semble que tu laisses à Férodia trop d'influence en toutes choses. Il ne m'aime guère, parce qu'il me trouve entre ta faveur et lui. Si j'étais roi des Ouatoutas, je lui donnerais une bonne leçon.

— Chut ! enfant; n'aie pas la langue si prompte. Férodia est chef légitime d'une grande étendue de pays. Veux-tu donc que je lui ôte ce qu'il a gagné par la lance et par l'arc?

— Ce n'est pas lui seul, avec sa lance et son épée, qui a battu les Arabes. Sur mille guerriers qu'il a avec lui, huit cents t'appartiennent, ils ont été levés dans ton pays. Est-ce que tu es disposé à lui laisser choisir la part du butin qui lui conviendra? n'est-ce pas à toi de décider ce qu'il doit avoir, et ce qu'il te plaît de garder?

— Enfant, enfant, Férodia est le chef de guerre des Ouatoutas. Il n'a jamais été vaincu dans n'importe quelle bataille. Je lui ai fourni les hommes, c'est vrai; mais il m'a toujours donné la part la plus considérable et la plus riche. Comment,

toi qui n'es qu'un enfant, oses-tu me parler ainsi de Férodia? Sois patient, je lui demanderai à son retour ces deux esclaves pour toi. Mais, sans l'obligation que j'ai à cet homme, je lui aurais plutôt conseillé de les brûler vifs. Allons, va, et fais ton devoir avec les voyageurs. Donne-leur à boire et à manger ; ensuite, quand ils se seront reposés, donne-leur à chacun une maison. Ma fille Lamoli épousera Motto, et le grand aura pour femme une de mes esclaves. »

A mesure que le roi parlait, son ton devenait plus maussade, car il était vieux et se fatiguait facilement. Kaloulou ne voulut pas lasser sa patience, et, faisant signe à Motto et à Simba, il s'en alla avec ses hôtes, laissant aux chefs le soin de reconduire le roi dans son tembé.

Quand Kaloulou fut arrivé avec ses hôtes à sa propre demeure, il embrassa de nouveau Motto, et promit de faire tous ses efforts pour obtenir la liberté des jeunes Arabes : « C'est heureux pour eux, dit-il, que tu sois mon ami ; sans cela, je crois que je n'aurais jamais pardonné aux Arabes la mort de mon père ; le roi non plus, car il considérait Mostana comme son frère. Ceux de notre tribu qui ont voyagé au loin pour chasser et tuer des éléphants sont toujours revenus avec de nouveaux récits de la cruauté des Arabes. Si Férodia insiste pour en faire des esclaves, j'ai peur que mon oncle ne cède. Sans vous, il aurait aimé à les faire souffrir, et moi aussi.

— Oh ! Kaloulou, reprit Motto, tu ne connais pas Sélim. Jamais il n'a maltraité un homme ; ni son père non plus. Simba et moi nous étions fiers d'être les esclaves d'un tel homme ; nous étions fiers d'appeler Sélim notre jeune maître. Sélim est juste de ton âge ; tu es plus grand que lui, et plus maigre qu'il n'était ; pauvre enfant ! il sera bien assez maigre quand il arrivera ici. Mais comme tu as grandi, Kaloulou ! tu n'as portant pas plus de seize ans.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

— Je ne sais pas mon âge, dit Kaloulou en riant. J'était petit quand je t'ai vu ; sans cela tu ne m'aurais pas attrapé. Mais il faut que je fasse ce que le roi m'a commandé. » Et il s'élança dehors.

Kaloulou avait toute la grâce, la force et la beauté de formes que les sculpteurs antiques prêtent à Apollon. Dans ces tribus de l'Afrique centrale, on rencontre les types les plus purs et les plus beaux de la forme humaine. Kaloulou surpassait tous les autres en beauté ; de même, il n'avait pas son pareil pour darder une zagaie, bander un arc, viser juste, et frapper loin.

La figure seule laissait à désirer : c'était un nègre ; encore n'avait-il pas la peau si foncée que les autres ; elle était de la couleur du bronze. Ses lèvres étaient épaisses, mais non pas jusqu'à être difformes ; son nez n'était pas aplati, mais on n'aurait pu le comparer à un nez grec ou même à un nez romain : il manquait de correction. A l'exception de ces deux traits, la beauté de Kaloulou était parfaite. On ne lui avait point déformé les oreilles ; il y portait seulement comme ornements deux perles Sungomazzi[1]. Sa chevelure, quoique laineuse, lui tombait jusqu'aux épaules, et se divisait en jolies tresses, ornées de perles rouges, jaunes et blanches. Il portait sur le front trois plumes d'autruche blanches, plantées dans un diadème qui tout à la fois portait les plumes et maintenait sa chevelure. Il avait un collier tressé, des anneaux d'ivoire à la partie supérieure des bras, des bracelets d'ivoire, et aux chevilles de larges anneaux de perles.

Quand Kaloulou revint, il tenait par la main sa cousine Lamoli, destinée à devenir l'épouse de Motto. La présentation eut lieu sans plus de délai ni de cérémonie. La cousine Lamoli

1. Ces perles, de la grosseur d'un œuf de pigeon, sont de porcelaine peinte ou de verre coloré.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

plut à Motto, non pas qu'elle fût une beauté, mais elle n'était ni vieille ni laide, et elle avait toutes ses dents; d'ailleurs Motto n'était ni un raffiné ni un dédaigneux. Il pensait que c'était un grand honneur pour lui que d'épouser une fille de roi. Aussi se répandit-il en compliments que la cousine Lamoli accueillait avec de larges sourires.

Kaloulou demanda alors à Simba quel genre de femmes il aimait. « Choisissez pour moi, » dit le géant. Le petit prince partit en riant et revint au bout de quelques minutes avec une fiancée qui aurait causé bien des rassemblements à Paris, à Londres et à New-York, et que l'on aurait surnommée immédiatement : « la Géante africaine. »

Quand il les vit ensemble, le jeune garçon ne put contenir sa joie; il riait, il dansait, il frappait dans ses mains. Il composa séance tenante un épithalame de sa façon qui pouvait se résumer en deux mots par l'expression familière : *Les deux font la paire.* Les deux géants reçurent ses compliments grotesques avec toute la reconnaissance convenable. Kaloulou ne ménagea pas plus la cousine Lamoli qu'il n'avait ménagé la géante africaine. L'hymne qu'il chanta semblait insinuer que cette jeune personne avait bien cru mourir vieille fille, et que Motto était venu à propos pour lui offrir sa main. En reconnaissance de cet heureux hasard, il lui conseillait de sourire « d'une oreille à l'autre ». Décidément, l'héritier présomptif de Katalamboula avait un grand fonds de verve satirique, grave sujet de méditation pour ses futurs courtisans.

Pour compléter la fête, il arriva huit tambours, deux sauteurs, deux saltimbanques serait le mot propre, et cinquante jeunes couples qui formèrent un cercle. Quand Kaloulou eut fini son improvisation, le magicien (autre saltimbanque) entonna le chant du mariage. Tout en chantant, il dansait une danse furibonde. Les petits tambours accompagnaient les soli,

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Les musiciens du roi Katalamboula.

les gros se mettaient de la partie pour accompagner le chœur, avec un fracas de tonnerre. Le magicien aussi parlait des angoisses de Lamoli pendant qu'elle craignait de ne point trouver de mari ; de sa joie quand Motto était apparu ; du service rendu par le brave Mrori au neveu du roi ; de la magnifique récompense qu'il recevait en ce jour, et du bonheur sans mélange dont jouiraient deux époux si bien assortis. Simba, personnage inférieur pour le moment, dut se passer d'épithalame officiel. Mais il eut sa part de vacarme, et une bonne part, car il y en avait bien pour deux.

Les chants et les danses durèrent toute la journée, et toute la nuit jusqu'au lever du soleil. La seule différence, c'est qu'au lieu d'une centaine de chanteurs il y en eut à la fin un millier. Kaloulou s'était enroué à force de crier.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

CHAPITRE VI

Souffrances de Sélim, d'Abdallah et de Moussoud. — Mort d'Isa. — Évasion de Sélim. — Il tue un lion, puis une antilope. — Sélim en danger de mourir de faim et de soif.

La caravane de Férodia mit près d'un mois à regagner le pays des Ouatoutas. Elle ramenait, outre quatre esclaves arabes, dont trois étaient blancs, environ trois cents esclaves noirs, pris à la bataille de Kouikourou. Si le bruit se répandait qu'il avait une si grande quantité d'esclaves, il ne pouvait manquer de recevoir la visite des marchands d'esclaves de l'Ounyanyembé et de Kiloua ; qui sait même s'il n'en viendrait pas de Tetté, sur le Zambèse, en supposant qu'il eût la patience d'attendre encore ? Il était donc de son intérêt de voyager à petites journées pour laisser le temps à la nouvelle de se répandre. D'ailleurs, il donnerait ainsi le temps à son bétail humain de se guérir de ses blessures.

En conséquence la journée de marche commençait à six heures, et ne se prolongeait pas plus tard que midi. On traversait alors un pays populeux et riche, dont tous les chefs étaient les amis de Férodia et de ses hommes. Mais quand on

fut arrivé au territoire qui sépare l'Ourori et l'Outouta, pays de forêts et de bêtes féroces, il restait à faire trois longues marches, c'est-à-dire quatre-vingt-dix milles.

Sélim et ses compagnons, outre la chaleur accablante qu'ils avaient à endurer, souffraient excessivement des lourds fardeaux qu'on les forçait de porter, et qui leur meurtrissaient les épaules. Les trois premiers jours, on les laissa complétement nus, car ils avaient été tout d'abord dépouillés de leurs vêtements précieux. Ce n'était pas, Dieu merci, l'étoffe qui manquait aux vainqueurs; mais ils trouvaient qu'ils n'en avaient pas assez pour la gaspiller et la donner à des esclaves.

Qu'est-ce que c'est en effet que des esclaves? du bétail; on suppose trop souvent qu'ils peuvent vivre comme du bétail, et on les traite en conséquence. Ces trois cents esclaves étaient donc enchaînés; il est juste d'ajouter que les chaînes avaient été trouvées en quantité dans le camp des Arabes. Chaque esclave adulte avait le carcan de fer autour du cou. Quant aux enfants, Sélim, Abdallah, Moussoud, Isa, ce petit espiègle de Niani, et les autres négrillons, ils étaient attachés avec des cordes par le milieu du corps, à six pieds les uns des autres, les plus grands en tête. Les esclaves adultes étaient divisés en quinze bandes de vingt hommes chacune; chaque bande était surveillée par un sous-chef, ou par un homme de confiance. Les enfants formaient une bande que dirigeait Tifoum Byah.

Si un homme, je suppose, avait à se laver la figure, la bande tout entière, avec son surveillant, était forcée de se détourner de son chemin pour la convenance de ce seul homme. Si, pour une cause ou pour une autre, un des prisonniers était forcé de s'arrêter, tous les autres étaient forcés de s'arrêter aussi, et le malheureux était soumis à toutes sortes de mauvais traitements jusqu'à ce qu'on eût rejoint la caravane. Dans chaque bande d'enfants il y en a toujours un qui a besoin de quelque

chose à chaque instant. Celui-là est une cause de tourments pour ses compagnons. Le surveillant s'irrite bientôt, s'il faut à chaque instant recommencer ; et toute la bande se ressent bien vite de cette irritation.

Dans la bande des enfants, c'était Isa qui continuellement tendait à s'arrêter. Tous les autres enfants avaient à en souffrir, surtout Sélim, dont ce traînard était le chef de file.

Plusieurs fois Sélim avait été battu par Tifoum, qui ne se donnait pas la peine d'y regarder de si près, et qui lui attribuait toutes ces haltes, qui l'irritaient. Deux ou trois fois, Niani avait été sur le point de lui dire qu'il se trompait ; enfin, un jour que Sélim avait été traité plus durement que d'habitude, Niani dit à Tifoum qu'il venait de commettre une erreur, que toutes les haltes étaient occasionnées par Isa. Tifoum répara aussitôt sa méprise aux dépens des épaules d'Isa. Quand Sélim avait reçu des coups, Isa n'avait jamais montré grande sympathie pour lui ; mais quand il eut été châtié lui-même, ses cris et ses gémissements durèrent longtemps ; surtout il menaça Niani de sa vengeance pour l'avoir dénoncé.

Le cinquième jour au soir, après l'arrivée au campement, Niani, qui savait aimer aussi bien qu'il savait haïr, dit tout haut à Sélim, à la première occasion, qu'il serait heureux s'il voulait accepter ses vêtements. Sélim refusa, déclarant qu'il ne voulait pas l'en priver.

— Oh ! maître Sélim, dit Niani, je ne suis qu'un négrillon, moi, personne ne fera attention à moi. Il y a longtemps que cette idée m'est venue, mais je n'ai pas jusqu'ici osé vous offrir mes habits, parce qu'ils sont trop sales !

— Un vêtement tel quel vaut mieux que pas de vêtements du tout. Je l'accepte avec reconnaissance, puisque vous affirmez que vous n'en avez pas besoin. N'en voudriez-vous pas garder une petite partie pour vous ?

— Pas un pouce, dit Niani d'un ton ferme. Je n'ai pas besoin, je n'ai jamais eu besoin de vêtement. D'ailleurs, ce vêtement, c'est vous qui me l'avez donné, le soir où j'ai fait trébucher Isa, et où il voulait me mettre sur le feu. »

Au moment de se rouler autour du corps cette cotonnade tout usée, Sélim vit ses amis Abdallah et Moussoud qui le regardaient d'un œil d'envie. Comme ils avaient la peau aussi blanche que lui, leur nudité choquait davantage dans un pays où tout le monde a la peau noire. Sans prononcer un seul mot, il mesura l'étoffe du regard, la divisa, à vue d'œil, en trois parties égales, et l'ayant déchirée sans la moindre hésitation, il donna un des lambeaux à Abdallah, le second à Moussoud, et garda l'autre pour lui-même. Les deux enfants se levèrent, en rougissant de plaisir, et Abdallah dit à Sélim :

« Ton cœur est doux et généreux. Ce lambeau d'étoffe qui n'a pas six pouces de large, je le reçois avec plus de reconnaissance qu'aucun des costumes brodés d'or que m'ait jamais donnés mon père Mohammed, Dieu le garde! Un cœur aussi pur que le tien peut être assuré qu'Allah ne le laissera pas sans récompense.

— Tu aurais bien pu m'en donner un morceau, dit Isa à Sélim d'un ton plaintif.

— Pouvez-vous parler ainsi, maître Isa? demanda Niani. Votre peau est aussi noire que la mienne; je vous assure qu'on vous croirait habillé.

— Trêve d'insolence, Niani, ou je vous brise les os! reprit Isa avec colère.

— Vous ferez mieux de ne rien briser du tout, Isa; je suis esclave de Férodia, et si vous me tuez, Férodia vous tuera à votre tour.

— C'est bon, taisez-vous, et cessez de me tourmenter. Je suis las de la vie, je suis malade d'esprit et de corps.

— Est-ce que tu souffres beaucoup, Isa? demanda Sélim.

— Oh oui! beaucoup. Ma tête me fait mal comme si elle allait éclater, et mes reins me font horriblement souffrir. Ce ne sont pas les coups de ce chien sauvage de Tifoum, c'est autre chose. Je pense que c'est quelque chose de grave; » et le pauvre Isa, qui souffrait réellement, se mit à gémir. « Je n'arriverai jamais au pays de ces maudits Ouatoutas, mon mal est trop sérieux. »

En effet, Isa avait la petite vérole. Le lendemain matin, il lui fut impossible de continuer à marcher. Quand il se coucha pour ne plus se relever, Tifoum eut la barbarie de le frapper à coups de fouet, pour le contraindre à reprendre sa marche. Sélim ne put supporter une pareille cruauté; oubliant, dans sa généreuse indignation, à qui il avait affaire, il lança son fardeau à la tête de Tifoum. Ensuite, profitant de la stupeur où l'avait plongé cette attaque imprévue, il lui arracha son fouet et se mit à l'en frapper de toutes ses forces. Tifoum, revenu de son étonnement, se jeta sur lui, le renversa, et ne cessa de le battre que quand il eut peur de l'avoir tué.

Coupant la corde qui liait Sélim à ses compagnons, il se fit apporter de l'eau et lui en versa sur la tête, pour le faire revenir de son évanouissement. Alors Tifoum montra qu'il avait su profiter des leçons de cruauté que donnaient tous les jours les marchands d'esclaves. Tremblant de colère, il fit apporter cette espèce de carcan de bois, armé de deux fourchons, un peu écartés l'un de l'autre, dont les marchands font usage quand un esclave se montre trop récalcitrant. Quand le bois est encore vert, ce carcan peut bien peser trente livres; vingt, quand le bois est sec. Le bois de celui que Tifoum fit apporter était encore vert.

Le cou du pauvre Sélim, qui sortait à peine de son évanouissement, fut emprisonné entre les deux fourchons, dont les

extrémités furent solidement assujetties à l'aide d'une corde. Le manche de la fourche, long de dix pieds, gros et lourd, pendait par derrière. Pour n'avoir pas à faire porter ce manche par un gardien, Tifoum en posa l'extrémité sur l'épaule d'Abdallah, et l'assujettit à son bras avec une corde.

Après avoir jeté un regard de mépris sur le corps d'Isa, Tifoum fit signe à Sélim de marcher. Il était désormais chef de file. En quelques instants la caravane fut hors de vue; et Isa rendit le dernier soupir, sans qu'il y eût à ses côtés personne pour lui dire une bonne parole, pour le pleurer, pour lui rendre les derniers honneurs.

Que d'autres esclaves, dans la suite du trajet, malades comme lui, abandonnés comme lui, moururent sur la route, sans secours et sans consolations!...

Le vingtième jour, le petit Moussoud tomba malade à son tour. Son frère Abdallah et son ami Sélim prirent l'alarme. Ils demandèrent à porter son fardeau, en l'attachant sur le manche du carcan. Tifoum refusa durement, et voyant dans les yeux de Sélim un éclair d'indignation, il l'accabla de coups de fouet.

Sélim ne dit pas un mot, ne proféra pas une plainte; il était devenu presque insensible aux tortures corporelles; mais son cœur saignait et s'indignait.

Un jour, par un soleil brûlant, au milieu du silence que troublait seul le bruit sourd de la marche, ou de temps à autre quelque gémissement du pauvre Moussoud (Tifoum était allé passer sa mauvaise humeur sur les traînards), Sélim fut subitement frappé d'une idée dont son esprit fut comme illuminé. S'il était châtié plus durement que les autres, c'est qu'il avait oublié les enseignements religieux qu'il avait reçus; depuis qu'il était en esclavage, il avait oublié le Dieu de ses pères, dont Amir lui avait si solennellement recommandé de

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

garder la mémoire. Sa conscience cependant le rassurait ; son cœur ne s'était pas endurci contre son Dieu ; mais il n'avait pas osé s'approcher de lui par la prière, sans avoir fait ses ablutions. Il prit soudain la ferme résolution de saisir la première occasion qui se présenterait pour se préparer à la prière.

Moussoud avait à plusieurs reprises supplié Tifoum de permettre une halte ; l'autre avait fait la sourde oreille. Il consentit enfin, plutôt pour avoir le temps d'allumer sa pipe, que par pitié pour le petit malade.

Tifoum n'eut pas plus tôt tourné le dos que Sélim se baissa, prit dans ses mains de la poussière de la route, s'en frotta les pieds, les mains, le visage et le corps, comme s'il se fût lavé avec de l'eau. Ensuite, la figure tournée dans la direction de la Mecque, il pria.

Quand il eut adressé à Dieu son ardente prière, et qu'il eut fait appel à sa bonté et à sa miséricorde, il se prosterna. Lorsqu'il se releva, il ne sentait plus sa fatigue, et son âme s'était fortifiée en lui.

Alors il dit à Abdallah : « Mon ami, je me sens rafraîchi et fortifié ; j'ai une bonne idée en tête.

— Je vous ai vu prier, répondit Abddallah, et j'aurais voulu, moi aussi, prier comme vous ; mais mon cœur est trop plein d'amertume. Je suis plutôt disposé à maudire tout le monde, et moi-même, et à mourir. Le pauvre Moussoud ! ses jours sont comptés ; je le crains bien ; s'il meurt, peu m'importe ce qui adviendra de moi.

— Mais, mon cher ami, le Koran dit : Quand tu es dans l'angoisse, prie ton Dieu, et il t'écoutera. Son oreille est ouverte aux prières des opprimés.

— Je le sais ; mais je ne suis pas en état de prier maintenant ; je sens avec effroi que je suis prêt à maudire Dieu, qui laisse

traiter ses fidèles comme on nous traite. Je ne puis supporter l'idée que mon frère sera abandonné sur la route, pour y mourir seul. Car, s'il ne peut suivre, on ne me laissera pas avec lui ; mais quelle est cette bonne idée que vous avez en tête ?

— J'ai décidé de m'enfuir cette nuit, et de m'enfoncer dans la forêt, j'aime mieux mourir dans les bois que de mener une vie si misérable. Viendrez-vous avec moi ?

— Et mon frère ?

— Nous l'emmènerons. Quand nous serons seuls, loin de nos ennemis, nous le soignerons. Nous nous bâtirons une belle petite hutte, près de quelque joli ruisseau : nous y serons tranquilles et hors de danger. Pendant que vous garderez votre frère, je prendrai ma lance, j'irai dans les bois chercher des fruits sauvages et du miel. Chut ! voici Tifoum. Aidez votre frère à se relever, et faites en sorte qu'il se soutienne jusqu'à ce soir. »

Le signal, l'odieux signal du départ fut donné. Chaçun des enfants remit de son mieux son fardeau sur ses épaules. Ce repos avait fait du bien à Moussoud ; la caravane se remit en marche.

On arriva sur le midi à l'endroit où l'on devait faire halte. Les Ouatoutas, sachant qu'ils n'avaient à craindre aucun ennemi en cet endroit, n'entourèrent pas le campement d'une palissade.

Comme les enfants étaient liés ensemble, ils étaient forcément inséparables ; Abdallah se trouvait donc à côté de Sélim, pendant qu'ils mangeaient leur maïs grillé ou leur orge sauvage à moitié bouillie. D'habitude, Moussoud était aussi à côté de Sélim ; mais les Ouatoutas, qui avaient peur de la petite vérole, l'avaient relégué hors des limites du campement.

La nuit venue, Sélim et Abdallah étaient encore voisins. Dans le camp, les guerriers, assis autour des feux, discutaient

sur différents sujets. En dehors du camp régnait la nuit, la nuit profonde, dont rien ne venait troubler le silence que les hurlements inquiets de la hyène.

« Eh bien, Abdallah, dit Sélim, la nuit est venue; c'est le moment de vous décider.

— Cher Sélim, je ne puis me décider à abandonner mon frère. Le pauvre Moussoud ne vivra pas jusqu'à demain matin. Il était si malade ce soir, que j'en suis effrayé; sa tête était brûlante, et il semblait ne pas me reconnaître. Si vous vous en allez, je resterai seul. Isa est mort, Moussoud est mourant; vous partez; oui je serai seul.

— Eh bien, Abdallah, si vous ne venez pas, moi, je m'en vais; je suis fatigué de cette vie, je désire mourir. Non, la mort ne me fait pas peur; on ne dira jamais que Sélim, fils d'Amir, est mort comme un âne sur une route, maltraité par Tifoum, comme le pauvre Isa l'a été. Si je dois mourir, que je meure au moins comme un Arabe, que mon Dieu seul voie mon agonie, et prenne pitié de mon angoisse. Voici, Abdallah, une faveur que je vous demande. Si Moussoud vit encore demain matin, dites-lui que Sélim s'est enfui, et embrassez-le pour moi. Embrassons-nous avant que vous ne vous endormiez; car demain, quand vous vous réveillerez, Sélim sera déjà loin. Les liens de ce carcan, que j'ai autour du cou, se sont fort relâchés, il me suffira d'une minute pour être libre.

— Je vous remercie, Sélim, d'avoir songé à mon frère dans un pareil moment. Je vous souhaite la paix et la bénédiction de Dieu. Si je survis aux fatigues de ce voyage, je rêverai souvent de vous, et je murmurerai souvent votre nom dans mes prières. Quand vous serez seul, sur le chemin de votre pays, regardez ces sept étoiles que vous voyez réunies, et dites-vous: « Abdallah pense à moi. » Que Dieu vous conduise; quand vous serez de retour parmi vos amis, pensez à ma mère, et portez-

lui tout l'amour de son enfant. Avant de m'endormir pour réparer mes forces en vue des fatigues de demain, je vous embrasse comme l'ami de mon cœur. Croyez-moi, j'ai la certitude que Dieu vous sauvera. »

Tous deux s'étendirent sur le sol, Abdallah pour dormir, Sélim pour songer à son entreprise. Tout à coup il se rappela les dernières paroles de Simba et de Motto, et s'étonna de ne s'en être pas souvenu plus tôt, car elles lui auraient donné de la patience et de la persévérance pour supporter ses maux. N'importe, il n'était pas trop tard ; il songea qu'avec des amis comme les siens, il n'était pas seul au monde. Voici quel était son plan : Aller droit au sud, en quittant le campement ; passer un jour dans les bois ; ensuite sortir de la forêt, gagner le voisinage d'un village des Ouatoutas, et y attendre jusqu'à ce qu'il eût trouvé à se faire indiquer la résidence de Katalamboula. Il lui vint un moment à l'esprit une idée affreuse, celle de tuer Tifoum avec sa propre lance ; mais il la rejeta bien vite comme indigne d'un Arabe, surtout du fils d'Amir.

Tout le monde dormait profondément ; les feux s'étaient peu à peu éteints, il n'en restait plus que les cendres.

Sélim demanda à Dieu de lui donner du courage et de la force ; en un instant les cordes qui fermaient le carcan se relâchèrent, il en dégagea sa tête, il était libre ! Libre ? pas encore.

Il se leva avec précaution, et sans hésiter, sans faire le moindre bruit, marcha jusqu'à un arbre, choisit une couple de javelines, un fusil, une poudrière et une cartouchière, et se retira avec les mêmes précautions qu'il avait prises en venant.

Il lui sembla qu'il s'était écoulé un siècle entre ce moment et celui où il put se dire libre. D'arbre en arbre, il se glissait mystérieusement ; chaque arbre dépassé augmentait d'autant ses chances de succès.

Enfin, il était libre ! En un instant, le sentiment de la liberté

reconquise l'avait comme transformé ; une émotion mêlée de joie gonflait sa poitrine ; son pas était plus ferme ; il relevait la tête en marchant.

Quelque chose le poussait en avant ; il avait oublié tout d'un coup sa fatigue, et il éprouvait un impérieux besoin de se remuer.

Il allait toujours à travers la forêt, au milieu des ténèbres. Il semblait que ces ténèbres ne se dissiperaient jamais ; il était loin de s'en plaindre ; plus longtemps durerait la nuit, plus longtemps ses ennemis dormiraient. Quand le jour parut, il était déjà bien loin du campement des Ouatoutas.

D'abord la lumière grise du matin, tout en lui permettant de se mieux diriger, laissait aux bois tout leur mystère, et partout régnait une délicieuse fraîcheur ; peu à peu le soleil éclaira le haut des branches, puis il lança ses flèches d'or jusque dans les profondeurs des fourrés.

Vers midi, toujours sous bois, Sélim arriva près d'une mare tranquille. Comme des coupes d'or, les fleurs du nénuphar jaune pointaient à la surface, pendant que les larges feuilles flottaient à plat d'un air d'indolence et de quiétude.

Quel goût délicieux avait cette eau ! comme l'endroit était frais et tranquille ! quel profond silence régnait dans la forêt, à cette heure de midi ! Il se fit comme un grand apaisement dans l'âme du fugitif.

A quelque distance, il aperçut un énorme baobab. L'écorce était percée d'un large trou ; en y regardant par curiosité, Sélim s'aperçut que l'arbre était creux. L'intérieur formait comme une véritable petite chambre. Il s'y introduisit, après s'être assuré qu'elle n'était le repaire d'aucun animal, et s'y installa pour dormir. Il avait échappé à ses ennemis ; il était libre !

Il faisait nuit quand il s'éveilla ; il pouvait avoir dormi huit

Geographische
Zentralbibliothek
Leipzig

ou dix heures; mais il n'avait aucun moyen de s'en rendre compte exactement. Il eut d'abord de la peine à s'éveiller complétement, et à se souvenir de tout ce qui s'était passé; il y avait si longtemps qu'il n'avait eu un sommeil si paisible et si profond! Enfin la mémoire lui revint; et en même temps que la mémoire lui revenait, son cœur était inondé d'allégresse, et de reconnaissance envers Dieu, qui l'avait tiré des mains de ses bourreaux.

C'était donc bien vrai, il n'aurait plus au cou ce carcan infâme qui lui meurtrissait la chair et lui faisait passer de longues nuits sans sommeil; il ne verrait donc plus cet infâme Tifoum dont le souvenir seul le faisait encore frissonner d'horreur et de dégoût. Il n'entendrait plus ses blasphèmes immondes; il ne redouterait plus ce fouet abominable que le monstre avait toujours à la main.

Dans l'élan de sa joie, le fugitif trouvait des charmes même à cette sombre nuit. « Allons, fils d'Amir, se dit-il, secoue-toi, ta mère t'attend; tes amis de Zanzibar comptent sur toi. Courage! mon cœur, il n'y a plus rien à craindre. »

Il se leva, et essaya de voir dehors. Est-ce un animal qu'il entrevoit tout à coup? ou cette forme indécise qui rôde dans l'ombre n'est-elle qu'un effet de son imagination? Des pas! des pas furtifs, et comme amortis! Un homme ne marcherait pas ainsi à quatre pattes: « Qu'est-ce que c'est? » se demanda-t-il tout à coup avec de violents battements de cœur.

La forêt avait retenti d'un rire étrange, terrible; ce rire avait quelque chose de moqueur et de sauvage. Sélim avait tressailli de la tête aux pieds, tant ce rire l'avait surpris, tant il était hideux, tant il semblait fait pour mettre en rumeur tous les hôtes de la forêt. Sélim se demanda quel animal pouvait pousser un cri pareil.

« Ah! se dit-il tout à coup, je me souviens maintenant;

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Motto m'a parlé de cela. Ce n'est qu'une hyène; cette bête affamée a flairé une proie. Pas encore, ma belle, je ne suis pas encore pour toi. Sélim ne redoute pas tes mâchoires. Il reverra Zanzibar, et toutes les hyènes du monde ne l'en empêcheront pas. Mon Dieu! » s'écria-t-il tout à coup. Au rire moqueur de la hyène, un rugissement avait répondu. Il était si puissant, si rapproché, que Sélim en fut assourdi.

« C'est un lion ! » se dit-il quand il fut revenu de sa première surprise. Il avait souvent désiré voir un lion et l'entendre rugir ; mais il était servi cette fois trop à souhait. « Reste où tu es jusqu'au jour, dit Sélim ; et alors, mon bon ami, je pourrai te voir ; mais pour le moment, je reste où je suis. »

Cependant les sons se rapprochaient. Sélim ne songea plus qu'à faire un bon usage de son fusil ; il était d'ailleurs dans une bonne situation ; l'ouverture de l'arbre creux était trop étroite pour qu'un lion y pût passer. « Cherche, cherche ! se dit Sélim, en l'entendant approcher ; si tu veux dîner ce soir, tu feras bien de te rabattre sur cette hyène qui a un rire si horrible. »

Cependant le lion, arrivé au pied de l'arbre, allait et venait d'un air inquiet. Son inquiétude se traduisit par un autre rugissement. Sélim saisit son fusil et le serra fortement dans ses mains. Après avoir longuement délibéré, le lion se décida à bondir jusqu'à l'ouverture par où Sélim était entré, et il s'y cramponna avec ses griffes. Sélim épouvanté ne perdit pas cependant sa présence d'esprit ; il appuya le canon de son fusil sur la tête du lion et fit feu. Le lion, tué raide roula, lourdement au pied de l'arbre.

Trouvant qu'il était dangereux d'abandonner son gîte, Sélim résolut d'y rester à l'abri jusqu'au lendemain matin. Après avoir longtemps prêté l'oreille au trou de l'arbre, il redescendit au fond de sa caverne, et fut assez heureux pour se rendormir.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Quand il se réveilla, deux heures après le lever du jour, son premier soin fut de mettre le nez à la fenêtre. Le lion était étendu, tout raide au pied de l'arbre. « C'est toi qui l'as voulu, dit-il ; c'est toi qui n'as pas voulu m'écouter, tant pis pour toi. » Par une association d'idées assez naturelle, la vue de ce lion reporta la pensée de Sélim vers Tifoum. « Ah ! soupira-t-il, si je tenais celui-là aussi au bout de mon fusil ! »

« La belle bête, se dit-il, ne pouvant s'empêcher d'admirer le magnifique animal. C'est dommage que pour les croyants cette chair soit impure. Je commence à avoir grand'faim ; malheur à la première bête qui me tombe sous la main, si elle a la corne du pied fendue ![1] »

Alors Sélim, mettant ses javelines et son fusil sur son épaule, observa attentivement le soleil, et ayant bien déterminé la direction qu'il se proposait de suivre, il se mit à marcher d'un bon pas. Tout en marchant, il fouillait de l'œil les profondeurs du bois, pour voir s'il n'apercevrait par quelque gibier, car il avait de terribles tiraillements d'estomac. Il y avait trente-six heures qu'il n'avait mangé ; au moment de partir il n'avait rien voulu détourner des rations de ses camarades, sachant par expérience que quand un esclave a perdu ses provisions ou les a mangées d'avance, on ne les lui remplace pas.

Trente-six heures de diète, c'est long pour un jeune garçon qui est dans l'âge de la croissance ; Sélim commençait à s'en apercevoir. Dans la région qu'il parcourait, il n'y avait ni pêches, ni prunes des bois, ni vignes sauvages, ni noix vomiques. Les arbres de cette forêt donnaient d'excellents bois de construction ; mais Sélim n'en était guère plus avancé. Si, au lieu d'avoir été choyé comme un enfant gâté à Zanzibar, il avait mené de bonne heure la vie des forêts, il aurait bien su trouver des res-

1. Alors elle est pure, et les croyants peuvent en manger la chair.

sources. Beaucoup des plantes qu'il foulait aux pieds avaient des racines comestibles. Mais il n'y songeait guère, et quand il penchait sa tête vers la terre, ce n'était pas pour y chercher des racines ; c'est que momentanément il perdait courage.

Vers le coucher du soleil, il aperçut une petite antilope tapie derrière des broussailles, à cinquante mètres à peu près. Il visa et fit feu ; l'animal, après deux ou trois bonds convulsifs, tomba sur le flanc. Il se précipita sur sa proie, et s'en assura au moment où l'antilope blessée allait se relever. Se servant alors d'une de ses javelines en guise de couteau, il dépouilla l'animal, et jeta les intestins pour servir de régal aux hyènes. Il emporta le reste et grimpa jusqu'à la fourche d'un grand arbre, où il comptait passer la nuit.

Ramassant à la hâte des feuilles sèches, des brindilles et des branches, il les monta aussi à la fourche de l'arbre. A l'aide d'une pincée de poudre, il réussit à force de patience à y allumer un feu, au-dessus duquel il plaça la chair de l'antilope. Mais la chair eut à peine le temps de voir le feu, elle fut plutôt réchauffée que rôtie, tant le pauvre fugitif était affamé.

Si Sélim avait été un voyageur expérimenté, il aurait coupé la chair de l'antilope en minces lanières, et l'aurait fait sécher tout doucement ; il aurait eu ainsi une nourriture assurée pour plusieurs jours. Dans son inexpérience, il avait tout mis sur le feu à la fois, pensant, comme les gens affamés, qu'il mangerait tout en une seule fois. Mais il fut repu avant d'avoir mangé la moitié d'un cuissot. Se sentant fatigué, il fit tomber le feu, balaya les cendres, et laissa à peine à la place où avait été le feu le temps de se refroidir. Il s'y installa, les jambes repliées, et s'endormit.

Le lendemain matin, il mangea l'autre moitié du cuissot. Il enveloppa ensuite ce qui restait de l'animal, descendit de son arbre, et se remit en route.

Le soir, après une longue marche, il grimpa encore sur un arbre; quoiqu'il eût grand faim, il lui fallut se contraindre pour manger; la chair de l'antilope commençait à se corrompre.

Le lendemain, il fut obligé de la jeter avec dégoût, et il reprit, à jeun, son voyage. Il marcha toute la matinée, et se reposa dans le milieu du jour. Dans l'après-midi, il essaya encore de marcher quelques heures, mais il était si affaibli par le manque de nourriture, qu'il fut forcé de faire halte; et il s'endormit sans avoir rien mangé.

Le jour suivant, Sélim, descendu de son arbre, se mit résolûment en route. La forêt était d'un calme extraordinaire : rien n'en troublait le silence. Il ne rencontra aucun animal ; il vit seulement quelques vautours planer au-dessus de sa tête. Pendant des heures, il se traîna péniblement, jusqu'au moment où le soleil disparut à l'horizon. Il n'avait pas rencontré une goutte d'eau de la journée, et la soif le faisait cruellement souffrir.

Encore une fois, le soleil se leva. La faim et la soif avaient si rudement éprouvé le fugitif, que sa résolution commença à faiblir. Ah ! si seulement il avait pu savoir que les champs de blé des Ouatoutas étaient à quelques heures de marche; s'il avait su qu'à un mille au nord du chemin qu'il suivait, il aurait trouvé la route où deux jours avant avait passé la caravane de Férodia ! Mais perdu, et comme enseveli dans l'immensité de la forêt, le pauvre enfant ne se doutait pas que, si près de périr, il fût si près du salut. S'il avait pu voir seulement par-dessus la tête des arbres qui l'entouraient, il eût été sauvé, car il aurait pu se diriger vers le but de tous ses désirs. Mais les arbres étaient si rapprochés qu'il pouvait à peine, de temps à autre entrevoir un pan du ciel.

Comme il est dur de lutter pour atteindre la fin de ce qui semble interminable ! Affamé, altéré, malade, Sélim pensa que cette forêt était sans limites. Après avoir vingt fois peut-être

Il visa et fit feu.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

essayé de reprendre sa marche, après avoir été forcé chaque fois de s'arrêter, tant il était faible, il finit par tomber évanoui sur le sol. Pauvre enfant ! il payait cher la fantaisie que son père avait eue de s'enrichir en échangeant des étoffes et des perles contre des créatures humaines !

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

CHAPITRE VII

Entrée triomphale de Férodia. — Le roi donne Abdallah à Kaloulou. — Abdallah revoit Simba et Motto. — On retrouve Sélim. — Amitié de Kaloulou pour Sélim.

Le vingt-neuvième jour après la bataille de Kouikourou, Férodia fit son entrée triomphale dans le village de Katalamboula. La nuit précédente, des messagers étaient venus à la demeure du roi pour annoncer l'arrivée du chef victorieux. Aussi, le lendemain, vers midi, quand on aperçut du village un nuage épais de poussière sur la rive gauche de la rivière, les femmes cherchèrent de bonnes places pour bien voir. Alors commencèrent les cris d'allégresse et les chants de triomphe. Les guerriers Ouatoutas y répondirent de l'autre rive par un hourra que l'on eût pu entendre du grand lac où se jette la Liemba.

Longtemps avant que Férodia fût sorti des champs de blé et eût fait son apparition, les portes du village furent encombrées par une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants venus des riches plaines d'alentour. Ils avaient tous des parents dans la troupe d'expédition, et ils exprimaient leur joie par des

transports d'enthousiasme qui allaient jusqu'à la frénésie. Deux mille voix hurlèrent le fameux cri *lou ! lou ! lou !*, ensuite il y eut un effroyable vacarme de rires et d'applaudissements, et tout le monde se mit à trépigner.

Férodia s'avançait avec une lenteur calculée, annoncé à la multitude par le bruit des tambours qui imitaient le fracas du tonnerre. Un monarque civilisé n'eût pas mieux joué que Férodia le rôle de triomphateur. Quelle démarche ! et quel acteur inimitable ! Tout était remarquable en lui : son pas, ses enjambées de lion, ses jambes surchargées pour le moins de cent anneaux d'un laiton brillant. Rien de plus royal que la négligence avec laquelle il appuyait ses bras, alourdis par les bracelets d'ivoire, sur les épaules de deux jeunes guerriers, tout fiers d'un tel excès d'honneur. Il avait une manière à lui de secouer sa tête, ornée de tresses ! c'était la majesté du triomphe personnifiée !

Voici l'ordre de la cérémonie : en avant de Férodia, deux cents guerriers marchaient à la file ; ils portaient sur la tête, comme ornement principal, d'énormes touffes de plumes d'autruche qui se balançaient et ondoyaient au mouvement de la marche. Chacun de ces guerriers franchissait solennellement, à son tour, l'entrée de la place carrée entourée des cases royales ; arrivés sur la place, ils se mirent en ligne sur l'un des côtés. Ensuite venait Férodia, appuyé sur ses deux jeunes guerriers. Ensuite deux cents autres guerriers avec une sorte de bonnet à poil qui leur cachait la moitié de la figure. Ce bonnet à poil était fait de la crinière noire et épaisse du zèbre, enlevée du cou de l'animal avec la peau. Ainsi coiffés, ces hommes avaient l'air plus martial que les hussards anglais avec leur kolback en peau d'ourson. C'était alors la troupe des prisonniers adultes qui défilaient, vingt par vingt, chargés du butin fait sur les Arabes. Venaient ensuite les enfants, dont le chef de file était Ab-

Le village du roi Katalamboula.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

dallah, qui attirait tous les regards par la blancheur de sa peau.

Cinq cents guerriers formaient l'arrière-garde ; ils portaient tous des costumes de fantaisie.

Les neuf cents guerriers entouraient la place ; les captifs, après avoir déposé leurs fardeaux, avaient été rangés en cercle autour de l'arbre du roi.

Katalamboula était assis sur son banc de terre, garni pour cette cérémonie de peaux de lion et de léopard. Il portait à la main une courte baguette à l'extrémité de laquelle était fixée une queue de girafe ; il l'agitait d'un geste négligent pour écarter les mouches de sa figure. Kaloulou était à côté de lui, ainsi que les anciens et les conseillers de la tribu.

Férodia, la lance à la main, se tenait debout, isolé au centre du cercle formé par les esclaves, tout près des dépouilles enlevées aux Arabes. Il avait grand air, et montrait tout l'orgueil d'un chef victorieux. Il portait une robe cramoisie, taillée dans une couverture ; l'extrémité de cette robe traînait à terre ; elle était assujettie par un nœud sur l'épaule gauche, et laissait le bras droit complétement dégagé. Il se fit un silence de mort, et l'on entendit la douce voix de Katalamboula, qui disait :

« Férodia, nous t'avons attendu. Nous avons appris ton grand succès ; nous savons que toi et tes Ouatoutas, vous avez battu les marchands arabes. Parle, nos oreilles sont ouvertes. »

Férodia raconta son ambassade auprès d'Olimali, l'arrivée des Arabes, le siége de Kouikourou, l'intervention des Ouatoutas et la défaite des Arabes. Il fut souvent interrompu par la foule qui criait *Eyah! eyah!* tantôt en signe de joie, tantôt en signe d'admiration pour l'orateur.

Alors Katalamboula prit la parole et dit : « O Férodia, grand chef et vaillant guerrier, tu es comme mon bras droit, tu es un vrai lion à la guerre. Laquelle, parmi les tribus voisines n'a

senti les coups de ta lance. Tu as porté le nom de ton roi jusqu'aux extrémités de la terre.

« Que le peuple écoute, et que les anciens ouvrent les oreilles. Quel roi a un guerrier semblable à Férodia ? Il part du village les mains vides, et il y rentre les mains pleines; nos enfants n'avaient-ils pas faim quand il est parti ? Regardez, ils ne pleurent plus : leur estomac est rempli. Moi-même j'étais pauvre; quel roi peut maintenant comparer sa richesse à la mienne? Vraiment, tu es grand et bon, Férodia, et Katalamboula est content de toi. J'ai parlé. »

Alors le roi se leva pour examiner les esclaves, tandis que Férodia, marchant à côté de lui, arrêtait son attention sur ceux qui se recommandaient par quelque mérite extraordinaire.

Arrivé devant Abdallah, il ne put s'empêcher de montrer son étonnement naïf, et le plaisir que lui causait la vue d'un objet aussi extraordinaire :

« Vraiment, dit-il, ces Arabes sont étranges. Comment ! ils sont tous blancs ! »

Il toucha l'enfant, du bout du doigt, non sans quelque hésitation. Encouragé par Férodia, il poussa la témérité jusqu'à poser sa main sur l'épaule d'Abdallah. « Peau très-douce, » dit-il; puis il fit observer que les cheveux du jeune Arabe ressemblaient à du poil de chèvre, après quoi il lui fit ouvrir la bouche et lui examina les dents. Sa conclusion fut que c'était là une bien étonnante créature; après quoi, il demanda à Férodia ce qu'il comptait en faire?

« C'est au roi de commander, répondit Férodia d'un ton insinuant.

— Eh bien, j'en ferai cadeau à Kaloulou; mais il me semblait qu'il devait y en avoir trois; est-ce trois ou quatre?

— Il n'y en avait que trois de blancs. Il en est mort un en

route, c'était le plus petit ; le plus grand s'est sauvé, il y a environ cinq jours.

— Pourquoi s'est-il sauvé?

— Parce que c'était un fou. Je n'ai jamais vu d'âne aussi entêté. Plutôt que d'obéir, il a préféré aller mourir dans les bois, car il est impossible qu'il y vive. Il avait d'ailleurs de l'énergie comme deux guerriers, et, après tout, il aurait fait un excellent esclave.

— De qui parles-tu, Férodia? demanda Kaloulou.

— Allons, tais-toi, lui dit doucement le roi ; ne te mêle pas des affaires des hommes. Vois plutôt combien Férodia est bon pour toi. Il te donne ce petit esclave blanc pour en faire ton camarade. Prends-le, coupe ses liens, et apprends-lui à être un guerrier.

— Non, que Férodia me réponde, dit Kaloulou avec insistance. Je m'occuperai ensuite de l'esclave blanc. Quel est celui qui s'est sauvé?

— Puisque tu y tiens répondit Férodia en souriant, voici ce que tu veux savoir. C'était un jeune Arabe à peu près de ton âge. C'était le fils d'un chef, et je suis porté à croire qu'il a été poussé à bout par les mauvais traitements de Tifoum.

— Tifoum Byah ! s'écria Kaloulou ; oh ! alors je ne m'étonne pas s'il s'est sauvé. Tifoum a la main dure ; mais je te reverrai, mon oncle. Il faut que je m'occupe de mon esclave blanc, et que je lui donne à manger. »

Alors, se tournant vers Abdallah, il se servit du fer de sa lance comme d'un couteau, et coupa la corde qui l'attachait par le milieu du corps. Ensuite il lui fit signe de le suivre, et se dirigea vers sa case.

Arrivé là, il regarda longtemps Abdallah, avec curiosité, de la tête aux pieds. Puis il le fit placer dos à dos avec lui, et passant la main par-dessus sa tête, il chercha à reconnaître lequel

des deux était le plus grand. Abdallah ouvrait de grands yeux, et se demandait où l'autre en voulait venir. Kaloulou ayant satisfait sa curiosité lui adressa, en souriant, la parole en kitouta[1]. Comme Abdallah faisait signe qu'il ne comprenait pas, Kaloulou pensa que le plus pressé était de faire donner de la nourriture à son esclave. Il sortit donc en courant, et revint avec une esclave chargée de kabobs rôtis[2], de riz, de pombé au miel, et d'une soupe épaisse. Il désigna du doigt la nourriture, et de l'autre sa bouche. Le pauvre affamé comprit facilement cette pantomime. Il lui lança un regard reconnaissant et se mit à l'œuvre sans plus de cérémonie.

Kaloulou sortit de nouveau et revint avec deux hommes. Dès qu'Abdallah les aperçut, il fut si surpris qu'il cessa de manger.

« Simba, Motto, s'écria-t-il, comment êtes-vous venus ici?

— Abdallah ! pauvre enfant ! »

Abdallah se releva vivement, et jetant ses bras autour du cou de Simba, puis autour du cou de Motto, il se mit à les embrasser de toutes ses forces. Son visage était baigné de larmes de joie. Quant à Kaloulou, il prenait grand plaisir à les voir, et il souriait d'un bon sourire.

« Je ne suis pas seul, comme je le croyais, j'ai encore des amis, dit Abdallah en sanglotant. Je croyais que tout le monde m'avait abandonné.

— Non, ne pleurez pas, Abdallah, dit Simba ; Allah est bon. Dites-moi, fils de Mohammed, où sont Sélim, Moussoud et Isa ?

— Ah ! Simba ; tout n'a été que malheur pour nous depuis que nous avons mis le pied dans l'Ourori » ; et il lui raconta la mort d'Isa, l'évasion de Sélim, et la mort de son propre frère

1. *Ki*, placé devant *touta*, signifie la langue de l'*Outouta*. *Kirori* signifiera la langue de l'*Ourori*, et ainsi pour tous les dialectes de cette partie de l'Afrique.

2. Ce sont de petits morceaux de viande.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

qui avait eu lieu le lendemain de la fuite de Sélim ; il termina ainsi son récit : « Il a dû partir pendant que je dormais, car il n'était plus à côté de moi le lendemain matin. Je crois qu'il a pris un fusil et des javelines ; car un des Ouatoutas fit grand bruit d'un fusil et de javelines qu'on lui avait prises.

— Il s'est sauvé ! dirent Simba et Motto en se regardant avec inquiétude. Sélim est parti ! mais, Abdallah, ne vous a-t-il pas dit quelle direction il comptait prendre ?

— Il me semble qu'il avait l'intention de retourner à Zanzibar ; cependant je crois aussi lui avoir entendu parler de Motto et de Katalamboula.

— C'est plutôt cela, dit Motto. Il s'est souvenu de ce que nous lui avions dit. Puisqu'il n'est pas ici, il doit être encore dans la forêt. Vous a-t-il dit, Abdallah, s'il se dirigerait d'abord vers le nord ou vers le sud.

— Vers le sud.

— A combien de jours d'ici est l'endroit d'où Sélim est parti ?

— Nous sommes venus ici en six ou sept jours, je ne me rappelle plus exactement le nombre. »

Pendant tout ce temps, le regard de Kaloulou se portait de l'un à l'autre. Voyant une expression d'anxiété et de chagrin sur le visage de ses amis, il demanda à Motto ce qu'il y avait. Motto le lui expliqua.

« Qu'allez vous faire ?

— Je n'en sais rien ; je vais d'abord me consulter avec Simba. »

Là-dessus Kaloulou leur promit de les assister dans tout ce qu'ils entreprendraient.

Après avoir tenu conseil avec Simba et Abdallah, Motto dit à Kaloulou que leur devoir était de se mettre à la recherche de leur jeune maître, qui peut-être en ce moment mourait de

faim dans la forêt (il ne croyait pas dire si juste) ou bien avait été repris par une autre tribu des Ouatoutas.

Kaloulou avait bien pensé qu'ils prendraient cette détermination. Il déclara que si l'on avait besoin de son assistance, il était prêt à faire tout ce que l'on jugerait utile pour retrouver Sélim. Quand Motto eut traduit à Simba cette promesse en sa langue, Simba lui dit : « Dites au jeune chef que s'il peut obtenir cinquante hommes de Katalamboula, sous prétexte qu'on a vu des éléphants dans la forêt, nous pouvons partir tout de suite. En nous dispersant dans le bois, ou nous trouverons Sélim, ou nous aurons de ses nouvelles, ou nous le tirerons des mains de ceux qui pourraient l'avoir fait prisonnier. »

Kaloulou déclara à Motto qu'il allait se mettre à l'œuvre immédiatement ; et en prononçant ces paroles, il sortit de la hutte.

Une demi-heure après, il revint et informa Simba et Motto que les cinquante hommes attendaient à la porte : « Allons vite ! Motto, je grille de me distinguer à mon tour ; sans cela, le nom de Férodia sera dans toutes les bouches, et personne ne connaîtra celui de Kaloulou ; d'ailleurs je veux voir ton jeune maître : je veux savoir s'il est aussi bon que tu le dis. »

Pendant qu'il parlait, Simba et Motto avaient pris leurs fusils ; Kaloulou les suivit, après avoir donné des ordres pour qu'on eût soin d'Abdallah.

Kaloulou était très-fier de montrer ses guerriers à ses amis ; il était sûr d'avance, avec de tels serviteurs, de retrouver le jeune Arabe. Escorté de ses deux amis, il se plaça en tête de l'expédition, qui reprit d'un pas rapide la route que Férodia avait suivie pour venir.

Ils partirent vers midi et marchèrent jusqu'au soir ; le lendemain, environ deux heures avant le jour, ils étaient déjà de nouveau en route.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Vers midi, ils aperçurent devant eux la forêt qui formait une ligne sombre à l'horizon, du côté de l'ouest. Avant d'arriver à la forêt, ils trouvèrent un village dont les champs de blé étaient à environ un mille au sud de la route. Simba déclara que l'on devait se séparer à partir de cet endroit, et avoir l'œil ouvert sur tous les indices que l'on pourrait recueillir.

Quand ils arrivèrent au village, et que les habitants reconnurent le fils adoptif du roi, ils témoignèrent une grande joie, et mirent à la disposition des voyageurs toutes les provisions dont ils pouvaient disposer.

Le chef du village fit une cour assidue à Kaloulou, prit place à côté de lui, et s'empressa de lui communiquer toutes les nouvelles du pays. Il lui raconta par exemple que, le matin même, un de ses hommes, en cherchant du miel sauvage, avait trouvé un fusil.

« Un fusil ! » dit Motto.

Kaloulou, répéta son exclamation.

« Oui, un fusil, et il y avait dedans la poudre enchantée, et la balle aussi ; car, comme celui qui avait trouvé le fusil voulut jouer avec, boum ! il partit ; et l'homme devint presque fou de terreur.

— Bon, bon ! très-amusant ! dit Motto, essayant de contenir son impatience ; mais votre homme n'a-t-il pas trouvé autre chose que ce fusil !

— Rien, mon frère. Que voulez-vous dire ? N'était-ce pas déjà assez étrange de trouver un fusil dans une forêt où on n'en avait jamais vu.

— Mais, frère, dit Motto avec impatience, ce fusil n'était pas venu là tout seul ?

— Oh ! c'est le Bon-Esprit qui l'avait placé là pour moi. Il y a quelques jours, j'ai perdu mon père ; quand je l'eus mis dans sa fosse et que je l'eus recouvert de terre, je recueillis

tous ses biens et j'en fis un monceau, et je remerciai le Bon-Esprit de m'avoir été si favorable. Je le priai de me rendre riche et fort. Il m'a exaucé, c'est lui qui m'a envoyé ce fusil.

— Chef, tais-toi, dit Kaloulou en levant la main; c'est l'héritier de Katalamboula qui te l'ordonne. Connais-tu l'endroit où cet homme a trouvé le fusil ?

— Seigneur, ton esclave est muet quand Kaloulou parle. Je ne connais pas l'endroit, mais l'homme doit le connaître. »

L'homme, sommé de dire s'il avait trouvé autre chose que le fusil, déclara qu'il n'avait pas cherché; il était trop pressé d'apporter sa trouvaille à son chef. On lui ordonna de se préparer à accompagner Kaloulou et ses hommes jusqu'à l'endroit où il avait trouvé le trésor merveilleux.

Au bout de deux heures on arriva au pied d'un arbre, dans une des parties le plus fourrées du bois. Le feuillage était si épais, qu'il interceptait complétement les rayons du soleil.

Quand l'homme eut bien exactement indiqué la place, les guerriers furent placés sur une même ligne, à cinquante pas l'un de l'autre comme des tirailleurs, et reçurent l'ordre de s'avancer dans la direction de l'est. Ils devaient noter avec soin jusqu'aux moindres indices.

Il y eut, pendant deux cents mètres, un silence profond; tout à coup un des hommes poussa un cri, qui attira l'attention des autres. On le voyait de loin, avec toutes sortes de gestes qui marquaient la surprise, désigner un objet qui gisait sur le sol. Simba accourut des premiers, et bondit de joie en reconnaissant de loin son jeune maître. Motto accourut avec la rapidité d'une flèche, et Kaloulou le suivit de près. Toute la bande se réunit, et le guide regarda avec stupéfaction le propriétaire du fusil qu'il avait trouvé le matin.

Sélim était donc retrouvé, mais hélas dans quel état! Simba, le géant Simba se mit à trembler de tous ses membres, et s'a-

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

genouilla, sans pouvoir dire un mot, à côté du corps. La physionomie de Kaloulou exprimait la plus profonde sympathie ; Motto, les mains croisées, regardait le pauvre Sélim avec l'expression de l'angoisse la plus poignante. Sur la figure des autres assistants se montrait un mélange de pitié et d'étonnement.

La surprise de l'homme au fusil se marquait par des gestes et des questions si grotesques, qu'elle aurait fait rire aux larmes en toute autre circonstance.

Sélim ne donnait aucun signe de vie.

Simba mit une de ses mains dans celle de l'enfant, et l'autre sur sa poitrine; Motto et Kaloulou suivaient tous ses mouvements avec une ardente curiosité.

« Il n'est pas mort, s'écria-t-il tout à coup; mon jeune maître Sélim est vivant! » et il ajouta d'un ton pénétré : « que Dieu soit loué!

— Mais il ne vivra pas longtemps, si nous ne l'emportons pas pour le soigner et le réconforter, dit Motto, au comble de l'agitation et de l'inquiétude. Voyez-vous, Simba, comme il a maigri? Pauvre petit, il n'a plus que les os et la peau. Oh! regardez ici, Simba, quel est le misérable qui a fait cela? Voyez ces cicatrices sur ses pauvres épaules? Oh! et sur son dos aussi. »

Le géant au cœur dévoué et tendre répondit : « Motto, dites-moi, qu'est-ce qui peut avoir fait cela? Est-ce un homme? Oh non! un homme n'aurait pas eu le cœur de faire de telles blessures à mon Sélim; car le pauvre innocent est trop bon pour avoir mérité un pareil traitement. C'est un sauvage qui a fait cela. Eh bien, moi, je lui arracherai le cœur de la poitrine, à ce misérable! Mais portons-le vite au village. Motto, dites à Kaloulou d'envoyer dire qu'on tienne prêt, pour quand nous arriverons, un gruau léger, bouilli dans du lait de chèvre. »

Motto se dépouilla d'une partie de ses vêtements, qu'il éten-

dit par terre. Simba et lui, avec des précautions infinies, y placèrent Sélim. De grosses larmes tombaient une à une des yeux de Simba. « Ah! le misérable! murmurait-il entre ses dents serrées; si nous sauvons Sélim, il me dira qui l'a mis dans un pareil état. Sinon, je le saurai par Abdallah! et alors il peut être sûr »..., et il serrait les poings.

Simba et Motto, avec deux hommes désignés par Kaloulou, prirent les quatre coins de l'espèce de civière où gisait Sélim, et ils repartirent pour le village.

Les hommes de l'escorte, sur l'avis de Motto et sur l'ordre de Kaloulou, avaient été disposés de manière à empêcher les curieux de montrer un empressement trop gênant. Sélim fut transporté dans une hutte vide.

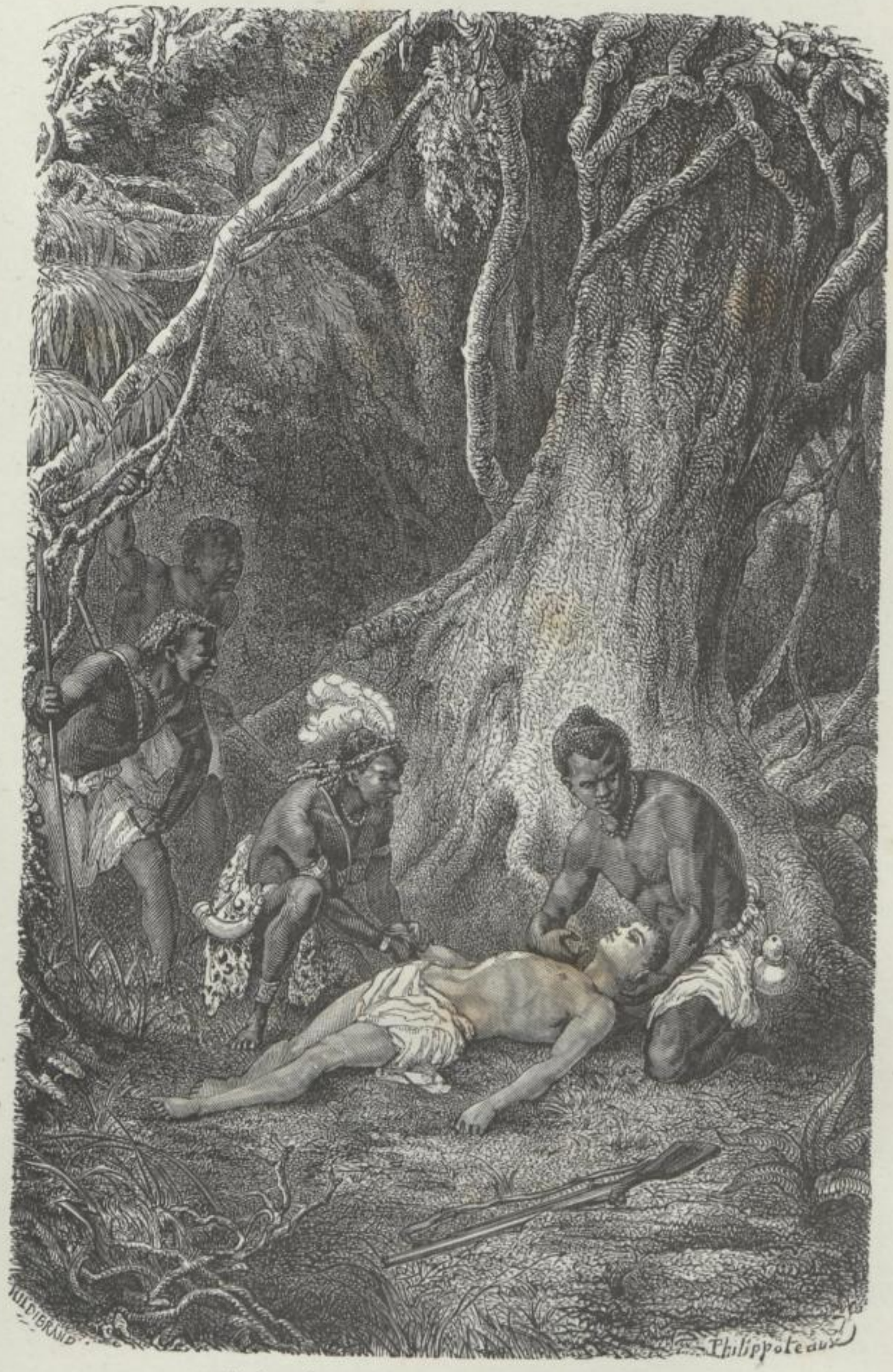
Motto entr'ouvrit la bouche du malade et Simba y introduisit quelques gouttes de gruau. L'effet fut presque instantané, quoique Simba, dans son impatience, trouvât le temps bien long. Les lèvres ouvertes se fermèrent d'elles-mêmes, et l'on put observer un léger mouvement du gosier. Les lèvres s'ouvrirent de nouveau; Simba y introduisit cette fois quelques gouttes de plus. Kaloulou, agenouillé à la tête de Sélim, montra, d'un signe à Simba, la sueur qui perlait sur le front, si sec auparavant. Motto posa sa main sur la poitrine, et déclara que le cœur commençait à battre plus fort et plus vite.

Puis, Sélim poussa un profond soupir, ses paupières s'entr'ouvrirent.

« Quels yeux! s'écria Kaloulou avec surprise, comme ils sont grands et beaux.

—Chut!» dit Simba. Sélim murmurait quelque chose. Simba se pencha, et ses yeux se mouillèrent de larmes : « Pauvre enfant! dit-il; il répète les paroles que sa mère adressait à son père et à lui, au moment des adieux. » Puis il éleva la voix et dit : « Sélim, jeune maître, me reconnais-tu? »

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde



Simba mit la main sur la poitrine de Sélim.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

Sélim tourna vers lui son regard où l'intelligence commençait à reparaître.

« Ah, Simba! est-ce toi? demanda-t-il d'une voix faible.

— Oui, moi... ton esclave Simba. Loué soit Dieu pour sa bonté! Mon maître reconnaît son esclave.

— Où suis-je? J'ai fait un rêve si effrayant. J'ai rêvé que je mourais de faim et de soif. Mais je ne vois plus cette horrible forêt. Je suis dans une maison; Simba est à mes côtés. Comment cela se fait-il, Simba?

— Eh bien, et Motto, tu ne le reconnais donc pas, maître? dit Motto en se relevant.

— Et toi aussi, Motto, ici? Alors je suis heureux, je ne suis pas abandonné. Je rêvais que je l'étais.

— Non, maître, tu n'es pas abandonné, dit Simba, mais prends encore un peu de ce gruau. C'est bon pour toi, et tu vas recouvrer tes forces tout de suite. »

Quand les forces lui furent un peu revenues, Sélim demanda à Simba de lui raconter ce qui s'était passé.

Le récit terminé, Kaloulou vint s'agenouiller en face de Selim, et Simba l'ayant présenté comme le fils adoptif du roi, raconta combien il avait été bon pour Motto; et dit que c'était grâce à ce jeune chef qu'on avait réussi à le découvrir dans la forêt.

Sélim leva sa pauvre main amaigrie, et saisit avec un élan de reconnaissance celle de Kaloulou. Il chargea Motto de lui dire combien il lui était reconnaissant pour sa bonté; aussitôt Kaloulou s'écria : « Que le fils du chef Arabe mange, dorme et redevienne fort. Que ni la faim ni la soif ne s'approchent de lui. Kaloulou est son frère. Guéris-toi, mon frère, redeviens fort, et ne crains plus qu'il t'arrive malheur. »

Sélim répondit avec des larmes de reconnaissance : « La voix de Kaloulou résonne à mes oreilles comme les eaux vives

d'une source aux oreilles d'un homme altéré. La crainte et la défiance s'envolent loin de moi, comme les ténèbres de la nuit et le brouillard du matin se dissipent aux premiers rayons du soleil.

— Ta voix, reprit Kaloulou, remplit mon cœur de joie. Je t'apprendrai ce que l'Esprit du ciel a appris aux enfants des Ouatoutas, et tu m'apprendras ce que l'Esprit du ciel a enseigné aux pâles enfants des Arabes. Mais, dis-moi, mon frère, pourquoi ton dos est-il couvert de cicatrices ?

— Kaloulou, mon frère, tes paroles m'ont rendu mes forces. Ne fais pas attention aux meurtrissures de mon corps; tes paroles sont un baume qui guérit. Je ne sens plus mon mal.

— Dis-moi le nom de l'homme qui t'a fait ces meurtrissures. Est-ce Férodia?

— Non, c'est un homme que l'on appelle Tifoum Byah.

— Tifoum Byah! Le mauvais chien, je lui ferai rayer le dos à coups de fouet.

— Non, je t'en prie; laisse-le en paix, pour l'amour de moi, Kaloulou. Les jours sombres sont passés.

— Eh bien! nous verrons, répondit Kaloulou. Maintenant, nous allons te laisser dormir et reposer. Nous resterons deux jours dans ce village, jusqu'à ce que tu sois assez fort pour être transporté devant Katalamboula. Je suis tout surpris de t'aimer autant que je t'aime; mais Motto a été bon pour moi, et quand il m'a dit que tu étais son maître, je t'ai aimé d'avance. Maintenant que je t'ai vu, je t'ai donné mon cœur. Les Ouatoutas savent aimer et haïr ! »

Alors, se tournant vers ses guerriers, qui s'étaient entassés dans la hutte : « Sortons, dit-il; Motto et Simba veilleront sur lui. »

CHAPITRE VIII

Cérémonie de la « fraternité ». — Danger que court Sélim. — Simba à la rescousse. — Kaloulou tient tête à Férodia. — L'hippopotame fait des siennes. — Lutte contre le crocodile. — Retour au village.

Le troisième jour, Sélim était assez bien rétabli pour qu'on se remît en route vers le village de Katalamboula. Si Kaloulou ne l'avait pas assuré de son amitié, il est peu probable que Sélim eût désiré se retrouver face à face avec Férodia, et avec l'obséquieux Tifoum. Mais Kaloulou et lui devaient se lier pour la vie, par une cérémonie qu'on appelle « Fraternité », et qui devait avoir lieu la veille de leur arrivée au village.

La petite troupe voyageait sans se presser. Le cinquième jour, elle se trouva sur les bords de la Liemba, à un village nommé Kisari, à huit milles de la capitale de Katalamboula.

C'est ce jour-là que fut célébrée une cérémonie qui devait faire de Sélim et de Kaloulou des frères pour la vie. Lorsque les deux enfants eurent déclaré solennellement leur volonté d'être frères, Simba leur fit une petite incision au bras droit, et chacun des deux but quelques gouttes du sang de l'autre, après quoi ils s'embrassèrent. Pendant l'échange de présents

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

qui suivit, hommes, femmes et enfants criaient et battaient des mains ; les plus jeunes se mirent à danser.

Une fois frère de Kaloulou, Sélim ne devait plus rien craindre de Férodia ni de Tifoum ; personne, dans la tribu, n'aurait osé porter la main sur lui.

Le lendemain matin vers midi, on arriva à la capitale. Sélim fit grande sensation ; Kaloulou l'emmena immédiatement dans sa propre hutte avec Simba et Motto. Sélim, à sa grande joie, y retrouva Abdallah, tout à fait remis de ses tortures et de ses fatigues.

Au bout de quelque temps, Simba et Motto laissèrent les deux enfants seuls, et se retirèrent dans leur propre hutte, pendant que Kaloulou, après avoir fait donner à Sélim tout ce qui lui était nécessaire, alla chez le roi pour lui raconter ce qui s'était passé.

Depuis peu de temps, les deux petits Arabes étaient seuls, lorsqu'ils entendirent à la porte un bruit alarmant. C'étaient des pas nombreux et pressés, dont on avait l'air d'étouffer le bruit. Presque aussitôt l'odieuse figure de Tifoum Byah apparut ; il avait une escorte de guerriers armés de lances et de massues.

« Oh ! oh ! hé ! hé ! cria-t-il avec un mauvais regard. Voilà mon fugitif. Ha, ha ! chacal rampant, te voilà pris au piége. Viens, face pâle, il faut me suivre ». Il fit deux pas en avant et posa sa main grossière sur l'épaule de Sélim.

« Moi ! vous suivre ?

— Viens, pas tant de paroles ! Férodia, le chef, te demande.

— Mais je suis maintenant le frère de Kaloulou, dit Sélim en essayant de se dégager, je ne suis plus un esclave... D'ailleurs, je ne l'ai jamais été !

— Toi, le frère de Kaloulou, depuis quand ?

— Depuis hier ; et si vous ne me lâchez pas, Kaloulou vous punira pour être entré dans sa hutte.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

— Nous verrons cela. Guerriers, portez-le à Férodia. »

Et Sélim, malgré ses réclamations, fut emporté et déposé en présence de Férodia, qui était assis au pied de l'arbre, dans la cour.

« Voilà le fugitif, dit Tifoum à Férodia, en mettant lourdement la main sur l'épaule de Sélim.

— Ha ! chien à face pâle, cria Férodia en colère. Pourquoi vous êtes-vous sauvé ? Croyez-vous donc que cela arrangerait votre affaire ? Parlez donc.

— Je ne suis pas un chien, répondit Sélim avec emportement ; car l'idée de retomber dans un si dur esclavage l'exaspérait. Je ne suis pas un chien ; c'est vous qui êtes un chien.

— Eyah ! eyah ! écoutez-le ! Un esclave insulte Férodia le chef ! s'écria l'obséquieux Tifoum. Insensé, savez-vous ce que vous dites ?

— Silence, misérable ! cria Sélim de plus en plus exalté. Je vous défie, je vous méprise. Je vous regarde comme de la boue. Faites ce que vous voudrez, grand chef ; le petit Arabe ne pliera pas devant vous. »

Férodia et Tifoum furent si surpris de sa véhémence et de son audace, qu'ils en perdirent la parole ; mais Férodia à la fin rompit le silence en disant avec colère :

« Tifoum, m'entends-tu ? Couche-moi cet âne obstiné sur le ventre, et cingle-lui le dos d'importance. Bats-le ; bats-le ; ne le ménage pas. »

C'en était trop. A peine Férodia eut-il donné son ordre cruel, que l'esprit de résistance, l'âme du vrai Bédouin, s'éveilla dans Sélim comme par une commotion électrique. Son bras avait besoin de frapper ; sa main, dont la force fut décuplée par la haine, s'abattit avec la rapidité de l'éclair sur la face de Tifoum. Tifoum chancela comme s'il avait reçu un coup de

massue. D'un bond léger, Sélim se précipita hors du cercle qui l'entourait, et lançant aux oreilles de Férodia un éclat de rire méprisant, il partit comme une flèche vers la hutte du roi. Tout en courant, il criait : « Kaloulou ! Simba, à moi ! à moi ! »

Il touchait le seuil du roi, quand il se sentit saisir par une main violente. Il se retourna : c'était encore Tifoum qui le tenait. La rage lui avait donné des ailes. Il précipita l'enfant sur le sol pour exécuter la cruelle sentence de Férodia. Sélim avait la tête perdue, quand il entendit un cri, un rugissement de rage ; en même temps, la main qui le tenait renversé sur le sol lâcha prise.

Enfin, Simba était face à face avec le monstre qui avait battu le fils d'Amir. Sélim n'eut pas le temps de crier qu'il pardonnait à Tifoum ; en un clin d'œil, il vit le corps de Tifoum tournoyer en l'air, et retomber au milieu des guerriers qui accouraient à son secours. C'était comme un boulet de canon ; il fit sa trouée dans le groupe, et envoya une demi-douzaine de guerriers mesurer le sol.

Quand Férodia vit que ce géant de Simba se mêlait de l'affaire, il jugea facilement que Tifoum était en danger ; prenant sa lance, il accourut sur le champ de bataille. Lorsqu'il vit l'exploit de Simba, c'est à peine s'il en put croire ses yeux, et la stupéfaction l'empêcha de se servir de son arme.

En ce moment, trois personnages nouveaux entrèrent en scène : Motto, qui avait couru après Férodia pour voir comment les choses se passeraient, et qui prenait un air indifférent, très-amusant à voir, puis le roi et Kaloulou.

Katalamboula, vieux, presque infirme, savait cependant en quelques occasions montrer la dignité et la fermeté d'un roi. Il s'avança et se tint debout devant Férodia et Simba, la lance à la main, avec un air imposant.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Qu'est-ce que cela signifie, Férodia? demanda-t-il d'un ton calme et froid.

— Cela signifie que j'ai envoyé Tifoum pour me ramener cet esclave fugitif, que l'esclave s'est sauvé vers ta hutte, que Tifoum l'a poursuivi et a rencontré l'homme que voici (il désignait Simba). Cet homme l'a lancé comme un morceau de bois au milieu de mes guerriers qui sont en train de se relever.

— Vraiment! Qui es-tu? dit le roi à Simba. Oh! je m'en souviens. Tu es l'ami de l'étranger qui a sauvé Kaloulou. Tu es bien fort. »

Après lui avoir jeté un regard d'admiration, le roi se tourna vers le groupe piteux des guerriers, et leur demanda si quelqu'un d'eux était grièvement blessé. Ils se plaignaient tous de quelque chose; quant à Tifoum, il n'était plus que plaies et meurtrissures. Ils jetaient sur Simba des regards de terreur.

Férodia s'avança de quelques pas et fit mine de mettre la main sur Sélim. Il se trouva face à face avec Kaloulou, qui s'était vivement jeté entre Férodia et son ami. L'arc de Kaloulou était tendu, la flèche prête à partir, et il lançait à Férodia des regards menaçants.

« Arrière, Férodia, ou, j'en jure par le tombeau de Mostana, mon père, tu recevras cette flèche en pleine poitrine.

— Qu'est-ce qui te prend? N'as-tu pas assez d'un esclave blanc, et veux-tu me voler l'autre? Je l'ai fait prisonnier par la lance et l'arc au village d'Olimali. Ote-toi de mon chemin.

— Arrière, te dis-je, celui que tu appelles ton esclave est désormais mon frère. Nous avons célébré la cérémonie du sang. Celui qui l'attaque m'attaque, et je suis le fils adoptif du roi!

— Eh bien! s'il est ton frère, garde-le; mais alors donne-moi l'autre esclave blanc à la place.

— Tu l'as donné à mon père et mon père me l'a donné. Je

n'ai pas assez d'esclaves blancs pour t'en rendre un. D'ailleurs, je n'en ai qu'un ; l'autre est mon frère.

— Katalamboula, s'écria Férodia, c'est une injustice. On ne trouve pas des esclaves blancs tous les jours. J'ai droit à l'un des deux.

— Nous ne pouvons pas violer les lois de la « fraternité », dit le roi avec douceur. Quand Kaloulou a fait de cet enfant son frère, il en a fait un Mtouta, et tous les Ouatoutas sont libres. Tu m'as donné l'autre, et je l'ai donné à Kaloulou. Ce n'est pas l'usage ici de reprendre un présent, tu le sais bien, Férodia. Prends trois de mes esclaves Ouabenas à la place, et que la bonne harmonie règne entre toi et Kaloulou.

— Non, non et non ! hurla Férodia. Tu es injuste envers un homme qui s'est battu pour toi avec tant de succès et qui t'a apporté de si grandes richesses. Je pars d'ici à l'instant. Quant à toi, dit-il à Kaloulou avec un hochement de tête significatif, prends garde à toi. Il y a longtemps que je sais comment on rogne les ailes aux aiglons et comment on dompte les lionceaux. Férodia est roi dans sa tribu.

— Férodia, dit Kaloulou avec un sourire de dédain, je n'ai pas peur de toi. Je sais que tu es un méchant homme, et n'était le respect que j'ai pour mon père, je ne te laisserais pas sortir d'ici...

— Paix, enfant, cria Katalamboula, et n'aggrave pas le mal par tes mauvaises paroles. Quant à toi, Férodia, ne fais pas attention à ce qu'il dit ; ce n'est qu'un enfant, tu le sais bien. C'est toi qui es injuste, ce n'est pas moi. N'as-tu pas reçu le quart de tout ce que tu m'as apporté ? A qui appartenaient les guerriers qui se sont battus à Kouikourou ? Qui t'y a envoyé ? n'est-ce pas moi ? Retourne dans ta tribu si tu le juges nécessaire, et que la paix soit avec toi. »

Férodia s'éloigna, non sans avoir encore menacé Kaloulou.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Mais ce dernier lui rendit ses menaces avec usure. Une heure après, il quitta le village avec ses guerriers, ses esclaves et sa part de butin, fou de haine et ne respirant que vengeance. Chemin faisant, sans le moindre prétexte, il déchargeait sa colère sur ses esclaves qui n'en pouvaient mais, et sa mauvaise humeur sur Tifoum Byah, qui était tout penaud et tout déconfit.

Katalamboula, de son côté, en voulait un peu à Kaloulou. Mais l'enfant, si emporté quand il s'agissait de Férodia dont il était jaloux, savait bien comment prendre son vieil oncle. L'oncle eut beau froncer les sourcils, le neveu lui sauta au cou et le reconduisit jusqu'à sa hutte.

« O mon oncle, mon père, s'écria Kaloulou, pourquoi ne dis-tu pas un mot d'amitié à mon frère blanc? Regarde ses yeux : ne te rappellent-ils pas ceux de l'antilope qui redoute le chasseur. Allons, parle-lui. Te figures-tu cet horrible Tifoum Byah osant le battre ! Je suis bien fâché de ne pas l'avoir percé d'une flèche. C'est un méchant, qui mérite bien son nom[1]. Il me couperait volontiers la tête si Férodia le lui commandait.

— Alors tu es le nouveau frère de Kaloulou, enfant pâle? demanda le roi en s'arrêtant devant Sélim.

— Kaloulou a été très-bon pour moi, dit Sélim en jetant du côté de son ami un regard de reconnaissance. Il a bien voulu m'appeler son frère.

— Oui, dit le roi, Kaloulou est un brave garçon... un brave garçon; il aime son vieil oncle, oui, il l'aime bien. Je crois qu'il a le cœur tendre pour ceux qu'il aime; mais il est vif, très-vif quand on lui barre le chemin. Prends garde; un beau jour il pourrait très-bien te tuer et te manger. » Il adressa à

1. Byah veut dire méchant.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Sélim un bon sourire et se dirigea vers sa hutte et Sélim vers la sienne.

Kaloulou ne laissa pas partir son grand-père sans avoir obtenu de lui de l'étoffe pour vêtir Sélim et Abdallah qui étaient presque nus.

— Bon, bon, dit le brave homme, fais comme tu voudras. Donne-lui quatre dotis[1] (seize mètres) et qu'il s'enveloppe de la tête aux pieds.

— Tu es bon, très-bon, mon père! cria Kaloulou en sautant autour du vieillard.

— Oui, oui, je suis très-bon, répliqua le roi, surtout quand je fais ce que tu veux. Laisse-moi maintenant. Je suis fatigué, et j'ai envie de dormir. »

« Qu'est-ce que j'apporte là dedans? dit Kaloulou à Sélim et à Abdallah.

— Dans cette peau de chèvre ?

— Oui.

— Nous ne devinons pas.

— J'apporte de l'étoffe pour vous faire des vêtements. Puisque c'est la coutume dans votre pays de s'envelopper tout le corps, je ne veux pas que vous rougissiez à l'idée d'être presque nus comme vous l'êtes. » A ces mots, il défit le paquet.

« Oh! s'écria Abdallah, je serai très-fier de ces vêtements-là : je ne me reconnaîtrai plus. » Là-dessus il s'enroula une shukkah toute neuve autour du corps, avec une dextérité qui montrait combien il avait l'habitude de porter des shukkahs. Il s'en drapa une autre sur les épaules, et enroula autour de sa tête une pièce d'étoffe légère, blanche comme la neige. Il prenait en riant des poses pour se faire admirer; ses yeux noirs brillaient de plaisir.

1. Pièce d'étoffe de 2 mètres.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

— Parfait, Abdallah! s'écria Simba. Tu as encore meilleure mine avec le costume des nègres de Zanzibar qu'avec la jaquette à tresses d'or et la chemise brodée; toi aussi Sélim. Il me semble que je te retrouve pour la seconde fois. Ils ont de belles étoffes dans l'Outouta, qui est-ce qui l'aurait cru?

— Eh bien, dit Motto, maintenant que mon maître et le jeune Abdallah n'ont plus à rougir de leur nudité, ils vont être heureux et gais. Je ne songerai plus qu'à chercher des jeunes chefs en danger et à les secourir. C'est un bon métier; il m'a bien réussi avec Kaloulou.

— Maintenant que nous voilà tous heureux et contents, dit Kaloulou, j'ai une proposition à faire à mon ami Sélim, et à mon esclave blanc (qui n'est pas plus esclave que moi). Si nous prenions une pirogue, et si nous allions sur la Liemba, harponner des crocodiles et des hippopotames. Il faudra bien aussi qu'un de ces jours nous allions chasser l'éléphant. Qu'en dites-vous?

— Je dis que je serai bien content! répondit Sélim.

— Et moi aussi! dit Abdallah.

— Alors, c'est une affaire décidée. Et Simba? et Motto?

Simba et Motto firent des signes de tête que l'on pourrait traduire ainsi : « Est-ce que cela se demande? »

Le lendemain, à l'aube, la petite troupe se dirigea vers la rivière; elle s'était accrue de deux guerriers qui portaient les pagaies de la pirogue. Simba et Motto avaient leurs fusils, Kaloulou portait, outre sa lance, celui que Sélim lui avait donné le jour de la cérémonie qui les avait faits frères. Sélim et Abdallah avaient aussi des fusils, empruntés à l'arsenal du roi, avec son autorisation.

En arrivant à la rivière, ils trouvèrent un grand nombre de flâneurs, qui étaient venus là pour voir embarquer le jeune chef et ses deux esclaves blancs, comme on les appelait. Quelques uns s'étonnaient de voir Kaloulou si pressé de mener ses

esclaves à une partie de plaisir; mais ils ne disaient rien, parce que l'on croyait généralement qu'il les emmenait pour porter ses fusils. Plusieurs Ouatoutas demandèrent à Kaloulou de les prendre dans sa pirogue; il refusa par un geste péremptoire, en disant qu'il avait assez de monde.

Aussitôt que Kaloulou, Sélim et Abdallah furent installés à

La Liemba.

l'arrière de la pirogue, Simba, Motto et les deux guerriers se mirent à pagayer : en un clin d'œil la pirogue fut au milieu de la rivière; un des rameurs chantait pour régler les mouvements des autres. Les pagaies étaient manœuvrées avec une telle habileté, que l'on perdit bientôt de vue le village.

Quel contraste entre ce voyage si facile et si agréable, et la marche si pénible de la caravane! Les deux jeunes Arabes ne pouvaient s'empêcher de faire la comparaison, et leur plaisir

présent était doublé par le souvenir des maux qu'ils avaient endurés. Ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux et à regarder. Tout les charmait; l'eau sombre de la rivière, l'écume que soulevait l'avant de la pirogue; les forêts de joncs et de roseaux qui bordaient le rivage et au milieu desquels on entendait plonger lourdement quelque crocodile troublé dans sa sieste; les grands arbres devant lesquels on passait rapidement, surtout les énormes sycomores dont l'ombrage est si agréable aux oiseaux et aux bêtes sauvages. Les villages apparaissaient entourés de palissades, au-dessus desquelles on voyait les cônes bruns des huttes. Les champs de blé frémissaient et ondoyaient au souffle tiède du vent du sud. Par moments, il y avait des échappées lointaines le long des vallées, et à chaque coude de la rivière on découvrait tout à coup des horizons inattendus.

« Quel moment délicieux! se disait Sélim. Je voudrais qu'il pût durer jusqu'au jour où je reverrai ma mère et la maison de Zanzibar!

— Quel jour de bonheur! pensait Abdallah. Qu'il donne à tous les hommes la même joie qu'à moi. Que demain soit aussi joyeux, que les jours se suivent et se ressemblent jusqu'à ce que mes yeux revoient les vagues bleues de la mer Indienne. »

Les deux enfants se regardèrent et se comprirent. Des larmes silencieuses s'échappèrent de leurs yeux; mais ces larmes étaient douces : c'était le bonheur qui les faisait couler.

Environ deux heures avant midi, le canot aborda à une île; on chercha un joli endroit pour y prendre une heure de repos, et pour faire un bon déjeuner, dont le menu se composait principalement de viande séchée et de poisson fumé. Tout à coup la petite troupe tressaillit, se leva vivement et courut au rivage. Un beuglement rauque et profond venait de se

faire entendre à quelques pas. Les chasseurs aperçurent un troupeau d'hippopotames qui prenaient tranquillement leurs ébats dans l'eau fraîche et profonde, au milieu d'une anse formée par un brusque détour de la rivière, à l'extrémité de l'île.

« Bon! s'écria Kaloulou, un, deux, trois, cinq hippopotames! Nous allons rire. Mon frère blanc, sais-tu nager? »

— Oui, répondit Sélim ; pourquoi?

— Parce que si tu ne savais pas, il vaudrait mieux rester ici ; et Abdallah?

— Très-bien, répondit Abdallah.

— Alors, en pirogue, vite. Attendez, vous feriez mieux tous les deux de quitter une partie de vos vêtements. Vous pouvez avoir à nager ; car quelquefois l'hippopotame se jette sur la pirogue, ou lui donne quelque mauvais coup ; alors, sauve qui peut! Si cela nous arrive, plongez tout de suite au fond de la rivière, et dirigez-vous sous l'eau du côté de l'île. C'est que l'hippopotame vous coupe parfaitement son homme en deux, quand il l'attrape! Les nôtres remontent en ce moment le courant, nous allons les attendre, et quand ils seront un peu au-dessus de nous, nous quitterons notre embuscade, ce sera le moment! Comprenez-vous?

— Parfaitement! dirent-ils tous les deux. » Motto et Simba firent un signe d'assentiment.

Tous entrèrent dans la pirogue. Simba et Motto prirent leurs pagaies ; quant aux deux guerriers, comme c'étaient des harponneurs renommés, ils préparaient leur arme, pour la lancer à l'hippopotame qui se trouvait le plus rapproché.

Leur harpon ressemblait beaucoup à ceux des baleiniers ; seulement il était moins bien fait et moins tranchant. Il était emmanché à un long morceau de bois. Ce bois était d'un grain serré, et poli par l'usage ; il avait évidemment servi à réduire

le blé en farine; rien qu'à le voir, on devinait qu'il était dur et lourd. Le fer était large, solide et barbelé, bien aiguisé et bien poli. A la hampe était attachée l'extrémité d'une longue corde, faite en écorce de baobab.

Pendant que les harponneurs se préparaient tranquillement, Kaloulou fit signe aux deux jeunes Arabes de regarder à travers une mince haie de roseaux qui cachait la pirogue à la vue des hippopotames. Ces animaux remontaient doucement, sans défiance, en face de l'endroit où étaient les chasseurs.

Quels magnifiques animaux! Quels cous! et quelle force épouvantable ils dénotaient. Le plus magnifique bœuf anglais primé dans un concours agricole aurait fait piètre figure à côté d'eux. Sans se douter du danger qu'ils couraient, ils remontaient à la surface pour respirer, pendant peu de temps, il est vrai, mais cette hardiesse les exposait beaucoup, car ils découvraient presque entièrement leurs têtes et leurs cous. Le derrière de leur cou était d'un jaune brillant, tirant sur le rouge; le dessus de leurs yeux et de leurs oreilles était de la même teinte, qui se répétait par larges mouchetures sur leurs bajoues. Comme apparence générale la tête rappelle celle d'un cheval énorme; les traits où la ressemblance est la plus frappante sont les yeux proéminents, les oreilles courtes et pointues, et la courbure du cou. Quant au nez, c'est tout à fait celui d'un bœuf.

Le nom que nous lui donnons vient du grec, et signifie : *cheval de rivière*. Si les voyageurs grecs avaient fait plus intime connaissance avec ce pachyderme, ils l'auraient plutôt appelé : *bœuf de rivière*, ou *porc de rivière*. Pour qu'on puisse l'appeler justement *cheval de rivière*, il faut que sa tête soit à moitié submergée. Quand on voit son mufle, on est tenté de l'appeler bœuf de rivière. On change d'avis quand on voit la masse énorme de son corps, et ses jambes qui sont courtes et

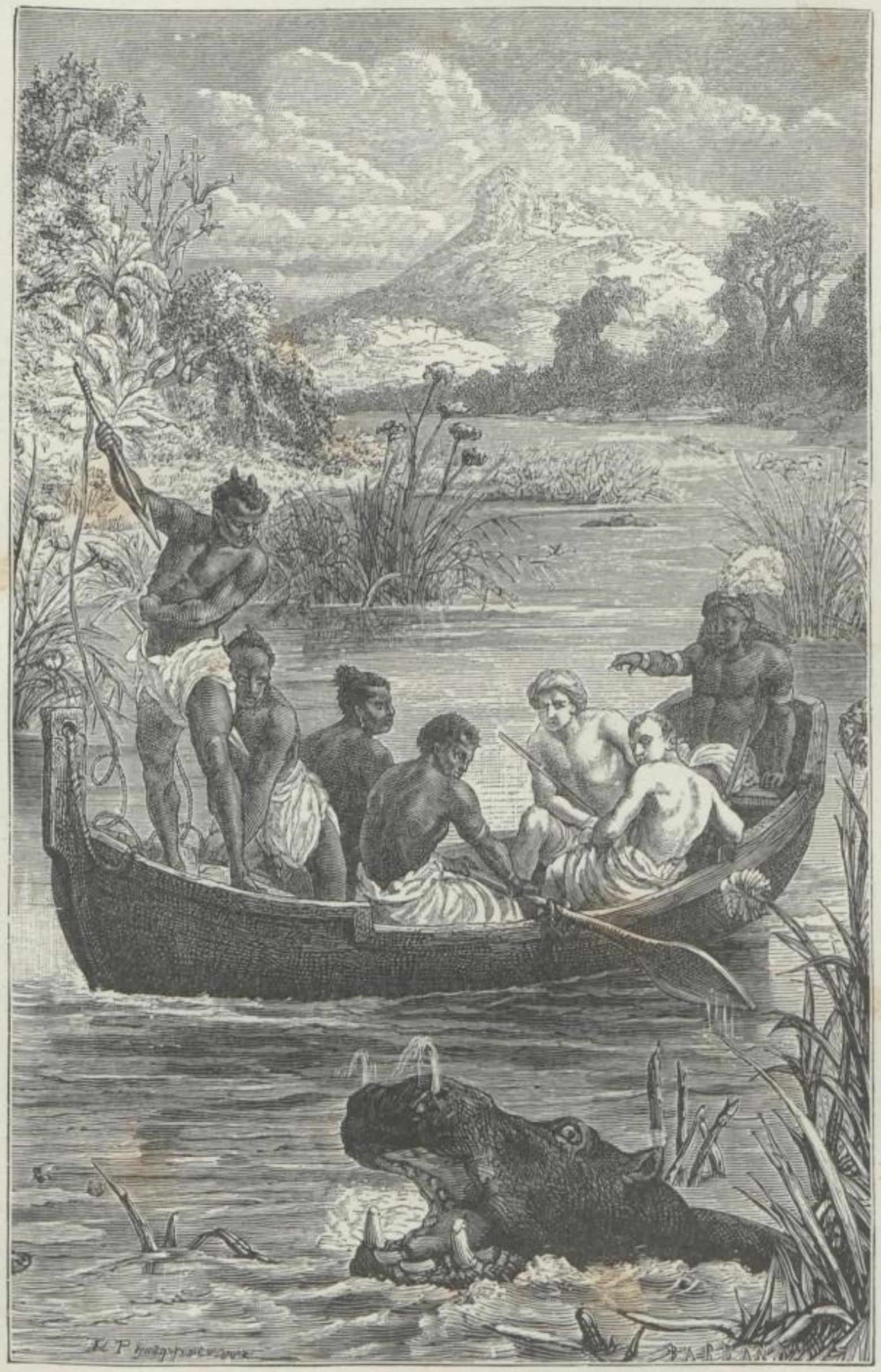
massives, on trouve qu'il ressemble à un porc trop gras, plutôt qu'à tout autre animal. L'hippopotame a quatre doigts d'égale dimension à chaque pied; ces doigts sont protégés par des sabots.

Les hippopotames reparurent et replongèrent pour la dernière fois, à quelques pas en face de la pirogue; à un signal donné par Kaloulou, Simba et Motto enfoncèrent leurs pagaies dans l'eau et envoyèrent l'embarcation au milieu du courant. Le harponneur chargé de frapper se tenait debout, le corps un peu renversé en arrière, l'arme levée, prêt à la lancer.

Une minute, il resta dans la même attitude, et tous les regards étaient fixés sur la rivière dans une attente fiévreuse. A l'avant de la pirogue apparut la tête, puis le cou monstrueux d'un des plus gros hippopotames. Le harpon fut lancé avec une force prodigieuse et une adresse surprenante; il se planta profondément dans le cou : aussitôt le sang jaillit à gros bouillons. L'animal blessé plongea immédiatement; l'eau qu'il faisait tourbillonner dans sa lutte se couvrait d'écume; la pirogue fut entraînée contre le courant avec une effrayante rapidité, et l'avant souleva des vagues énormes. Puis la vitesse se ralentit, et la pirogue commença à redescendre le courant.

« En arrière! en arrière! cria le harponneur. Et détachant vivement le bout de la corde qui était enroulée autour d'un taquet, il l'attacha à une gourde flottante qu'il lança à la rivière. En réponse à son cri, Motto et Simba se mirent à pagayer; mais il était trop tard; car au même moment ils sentirent que la barque était soulevée hors de l'eau; tous alors perdant l'équilibre chancelèrent du même côté. Cette fois, le canot chavira, et tous les chasseurs furent lancés dans la rivière.

Kaloulou, Sélim et Abdallah se levèrent instinctivement, quand ils sentirent que la pirogue se soulevait. Quand il fut



Le harponneur se tenait debout

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

évident que l'embarcation allait chavirer, ils se jetèrent à l'eau dans trois directions différentes, plongèrent jusqu'au fond et se dirigèrent vers l'île. Pendant quelques minutes, l'hippopotame resta maître du champ de bataille ; n'apercevant aucun ennemi à la surface de l'eau, il plongea, après avoir poussé un horrible beuglement.

Immédiatement après, Sélim reparut à la surface, à plus de 20 mètres de la scène du désastre ; il nageait vigoureusement vers l'île, qu'il atteignit bientôt. A ce moment Abdallah était à dix mètres du bord, Kaloulou y touchait, Simba, Motto et les deux guerriers étaient près de lui. En une minute ce dernier groupe fut sur le rivage ; Kaloulou avait perdu son fusil, mais il avait sa lance en main ; les deux guerriers avaient aussi leurs lances ; Simba et Motto avaient gardé leurs fusils ; ils avaient en outre de grands couteaux de chasse passés à la ceinture.

Quand tout le monde se fut un peu secoué au sortir de l'eau, on commença à encourager Abdallah à redoubler de vigueur. Il n'était plus qu'à cinq mètres de la rive, déjà Simba et Motto lui tendaient leurs fusils pour l'aider à sortir de l'eau ; tout à coup la figure souriante d'Abdallah prit une expression d'horrible épouvante ; il poussa un cri déchirant, et les eaux se refermèrent par-dessus sa tête.

Tous les assistants furent pendant une minute paralysés par l'horreur. Kaloulou à la fin prononça ce mot terrible : « Le crocodile ! »

Alors Simba et Motto respirèrent, les autres firent entendre des mots sans suite et Sélim s'écria : « Sauvez-le ! oh ! sauvez le pauvre Abdallah ! »

Il n'avait pas besoin de prier Kaloulou. Déjà en un clin d'œil le jeune chef avait quitté ce qui lui restait de ses vêtements humides, il avait brisé la hampe de sa lance au ras du

fer, pour s'en servir comme d'un poignard. Aussitôt il plongea la tête la première, à l'endroit où Abdallah avait disparu, sans s'inquiéter du danger auquel il s'exposait lui-même.

A peine Kaloulou avait-il disparu, que Simba et Motto plongèrent à leur tour. Ils avaient jeté leurs fusils, et s'étaient armés de leurs grands coutelas. La rivière, troublée un instant, reprit son cours paisible, et sa surface, calme et riante, ne laissait rien deviner de ce qui se passait dans ses profondeurs.

Les quelques instants qui s'écoulèrent parurent des siècles à Sélim ; les mains jointes, penché vers la rivière, il regardait d'un œil hagard cette surface perfide, derrière laquelle avaient disparu ses amis.

Trente secondes à peine s'étaient écoulées, lorsque la surface de l'eau commença à se troubler de nouveau ; l'agitation devint violente comme celle d'une lutte, l'eau se teignit d'une couleur de pourpre ; la queue du crocodile apparut frappant l'eau de battements convulsifs, qui la faisaient écumer. Immédiatement après, reparut la tête d'Abdallah ; puis Kaloulou, Simba et Motto se montrèrent à la fois : tous se hâtaient de regagner l'île. Quand ils touchèrent le bord, Sélim s'aperçut que Kaloulou soutenait, la main passée sous la hanche, le corps d'Abdallah évanoui. Les deux guerriers se trouvèrent à point pour recevoir le pauvre corps, presque privé de vie, et le transportèrent avec soin à quelques pas de la rivière. Kaloulou tordit ses tresses pour en exprimer l'eau, et arracha de la tête ses plumes d'autruche souillées de fange ; tout en prenant ces soins, il riait de tout son cœur, et il dit à Sélim d'un ton triomphant :

« Nous étions trop nombreux pour le crocodile, Sélim. Ce n'est pas encore cette fois qu'il aura mon esclave Abdallah.

— Que tu es brave, que tu es bon, Kaloulou ! » Les larmes lui coulaient sur les joues, et il se jeta dans les bras de Kaloulou.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Jamais, jamais je ne l'oublierai ! Je ne voudrais pas, pour le monde entier, être privé de ton amitié. Tu m'as déjà sauvé deux fois : la première, de la mort, la seconde, des mains de Tifoum. Tu as encore accru mon affection pour toi, en sauvant Abdallah des mâchoires de l'horrible crocodile. Comment te remercier ?

— Ah ! Sélim, répondit Kaloulou en l'embrassant, Kaloulou, fils de Mostana, t'a-t-il fait plaisir ? Alors, il a reçu sa récompense. Kaloulou est ton frère ; son cœur est doux envers toi, et doux envers l'autre Arabe, pour l'amour de toi. Tu es bon ; il n'y a pas de méchanceté en toi. Kaloulou est bon aussi, mais il a connu des méchants ; quand un méchant s'approche de lui, son cœur devient noir, et se remplit d'amertume, et sa lance est aussitôt dans sa main. J'ai cherché le bien et je l'ai trouvé en toi. Désormais j'aimerai tous les Arabes à cause de toi ; il n'y aura plus de haine entre nous. Nous serons toujours ensemble jusqu'à ce que tu puisses retourner parmi les tiens. Quand tu seras parti, tu te souviendras du nom de ton frère Kaloulou ; tu le murmureras, et l'Esprit du ciel enverra une brise qui l'apportera jusqu'à moi. Voyons comment va Abdallah ! »

Abdallah n'avait pas encore repris connaissance. Le crocodile l'avait saisi par la jambe droite, un peu au-dessous du genou. Ses dents avaient traversé jusqu'à l'os.

« Comment as-tu fait pour trouver le crocodile ? demanda Sélim à Kaloulou.

— J'ai plongé à l'endroit où j'avais vu disparaître Abdallah ; et j'ai eu l'heureuse chance de tomber juste derrière le crocodile. Quand le crocodile me sentit derrière lui, il se retourna avec fureur, sans lâcher sa proie. Je n'avais pas le temps de causer avec lui, et de lui redemander Abdallah. Je sentis sa patte de devant ; c'est derrière cette patte qu'est le bon endroit pour frapper. En même temps, je sentais venir nos amis

Simba et Motto, qui un instant sans doute m'ont pris pour le crocodile. Quand la pointe de ma lance lui pénétra dans le cœur, il lâcha Abdallah et se débattit comme un furieux. N'ayant plus affaire à lui, je saisis Abdallah par la jambe, et je revins à la surface de l'eau. Il n'était que temps. Voilà comment les choses se sont passées.

— Et toi, Simba ? demanda Sélim.

— Moi, en plongeant, je saisis la main de Motto, je rencontrai le corps de Kaloulou, que je n'ai pas pris du tout pour le crocodile, comme il a l'air de le dire. Tout de suite après, ma main toucha une des pattes de derrière du crocodile, je m'en saisis ; Motto me lâcha la main, et s'empara de l'autre patte. Je plongeai à plusieurs reprises mon couteau dans les entrailles du monstre ; je l'ai quitté quand j'ai vu qu'il traînait ses entrailles après lui. Je remontai et je me trouvai nez à nez avec Kaloulou, Abdallah et Motto. Je crois que le crocodile a son compte, et qu'il laissera Abdallah bien tranquille.

— Pensez-vous qu'Abdallah reviendra bientôt à lui ?

— Oui, dit Simba ; il a avalé un peu trop d'eau, voilà tout ; et puis, la douleur a pu causer son évanouissement. Ah ! le voilà qui respire ; ses yeux s'ouvrent. »

Abdallah, en effet, ouvrait les yeux. Il poussa un grand soupir et demanda où il était. « Avec des amis ! » lui répondit-on joyeusement. Revenu complétement à lui, il se mit à parler, et à discuter très-tranquillement sur l'accident qui avait failli lui coûter la vie. Quand il sut ce que Kaloulou avait fait, il voulut se jeter à ses pieds ; mais l'autre l'en empêcha bien. Il s'agenouilla même auprès de lui, et le prit dans ses bras. Abdallah profita de l'occasion pour lui donner un baiser sur le front.

Quand il fut bien constaté qu'Abdallah était hors de danger, on envoya les deux guerriers à la recherche de la pirogue ; ils

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

la trouvèrent engagée dans les roseaux à un petit promontoire de l'île. La gourde flottait auprès, par conséquent le corps de l'hippopotame n'était pas loin. Au cri de triomphe que poussèrent les deux guerriers, Simba, Motto et Kaloulou accoururent. A grand'peine, en réunissant leurs forces, ils attirèrent l'animal sur un bas-fond, et chargèrent la pirogue de cette chair succulente : la chair d'hippopotame est hautement prisée des gourmets de l'Afrique centrale.

La nuit était venue. On transporta le blessé dans la pirogue et l'on commença à remonter la rivière. Que de chansons on chanta, tout en ramant : chansons de chasseurs, et chansons de rameurs, sans compter les improvisations dont l'hippopotame et le crocodile faisaient tous les frais. Heureusement pour les deux victimes qu'elles n'étaient plus en état de les entendre. Les vociférations du chœur, à elles seules, auraient suffi pour les rendre folles d'épouvante. Vers minuit, on aperçut les feux des pêcheurs, près du village de Katalamboula.

On aime toujours à revenir au logis ; mais quelle joie d'y rentrer après avoir couru de pareils dangers et remporté de pareilles victoires !

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

CHAPITRE IX

Sélim est heureux. — Chasse aux éléphants. — Campement des chasseurs. — Dix éléphants. — Le chant de mort. — Mort du premier éléphant. — Sang-froid de Sélim. — Kaloulou est émerveillé de ses prouesses.

Sélim était heureux. La vie qu'il menait, en compagnie de Kaloulou, eût été pour lui la seule qu'il eût choisie, s'il n'avait pas eu le désir de retourner à Zanzibar, de revoir le pays de son enfance, les camarades qu'il y avait laissés, de parcourir avec Abdallah les bosquets d'orangers ; enfin et surtout de serrer sa mère dans ses bras, lui qui n'avait plus de père.

Comme il était l'ami de Kaloulou, il ne voyait que des visages souriants autour de lui ; c'était peut-être là le secret de sa sympathie pour le pays des Ouatoutas. La Liemba lui plaisait, il la trouvait belle, malgré sa couleur brune. Il n'avait pas oublié la terrible scène qui s'était passée près de l'île, ni l'instant où la figure souriante d'Abdallah avait exprimé tout à coup une indicible horreur, ni celui où la Liemba l'avait englouti. Malgré cela, peut-être à cause de cela, la Liemba le charmait.

Il trouvait un charme tout nouveau pour lui aux forêts sau-

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

vages, aux blés ondoyants, à la vie des champs, si simple et si paisible; au chant des oiseaux, et même aux criailleries des perroquets. On le voit, il fallait qu'il fût bien réellement en veine de sympathie.

En effet, Sélim, frère de Kaloulou, n'était plus le Sélim de Zanzibar; la douleur et la souffrance l'avaient transformé. Si gai, si léger autrefois, il était devenu rêveur, presque mélancolique. Peut-être cette mélancolie (une douce mélancolie après tout) avait-elle sa source dans de tristes souvenirs que la solitude et la réflexion suffisaient à évoquer. Ses sujets habituels de méditation semblaient être la mort d'un père si tendre, d'amis si affectueux, la fin tragique d'Isa et de Moussoud, sa propre aventure et celle qui avait failli coûter la vie à Abdallah.

Ce n'étaient pas là des sujets sans danger pour une jeune imagination; heureusement que l'horreur en était adoucie par la vie paisible qu'il menait, par la tendre amitié de Kaloulou, par la société si aimable du petit Abdallah; par la ferme croyance qu'il y a un Dieu au-dessus de nos têtes, que la bonté de ce Dieu égale sa puissance, et qu'il saurait bien choisir son heure pour mettre fin aux épreuves de son serviteur.

Pendant assez longtemps, Abdallah souffrit des blessures que lui avaient faites les dents aiguës du crocodile. Il fut pris d'une forte fièvre, pendant laquelle Simba, Motto, Kaloulou et Sélim se relayèrent auprès de lui.

Il ne pouvait pas être question, pour Sélim et Kaloulou, de prendre le moindre plaisir, tant que leur camarade était souffrant.

Pour Abdallah, la vie était aussi triste qu'elle semblait gaie à Sélim. Il manquait de tous les petits soins qu'on lui aurait prodigués à Zanzibar, et des douceurs auxquelles il était habi-

tué. Sa fièvre s'en aggravait, et il avait des cauchemars affreux. Pour toute nourriture, on lui servait un maigre gruau que Simba préparait de son mieux, mais Simba n'était pas très-fort en cuisine. En dépit de tout, la force de sa constitution triompha. La fièvre le quitta, et les blessures de sa jambe, soigneusement lavées chaque matin par Simba, commencèrent à se cicatriser.

Dès qu'il entra en convalescence, il prit l'habitude de quitter sa hutte vers le soir, pâle et maigre comme un spectre, appuyé sur le bras de ses amis, Sélim et Kaloulou, pour aller entendre les chansons des Ouatoutas et les concerts plus bruyants qu'harmonieux des tambours. Quand on s'ennuie, on n'est pas si délicat sur le choix des distractions.

La vue du pauvre petit Arabe, si pâle et si faible, touchait profondément le cœur des mères, et il recevait, chemin faisant, de nombreux témoignages de sympathie. Il entendit là de ces mots qui vont au cœur, et qu'il ne se serait jamais attendu à trouver sur les lèvres de ces pauvres négresses ignorantes. Il apprit ainsi par expérience que le cœur des femmes est le même partout, doux, tendre et généreux, et que la couleur de la peau n'y fait rien. Aussi revenait-il, sans s'en apercevoir, sur les idées qu'il s'était faites de la race nègre, quand il vivait joyeux et insouciant à Zanzibar.

Sélim non plus n'était pas indifférent aux paroles de sympathie qu'il entendait de tous côtés. Ce n'était pas seulemen Kaloulou qui avait gagné son cœur; il commençait à considérer les nègres, eux aussi, comme ses frères.

C'était un heureux temps. Abdallah se fortifiait de jour en jour, et Sélim était un aussi bon compagnon que Kaloulou pouvait le souhaiter.

Le son excitant des tambours le mettait en humeur de danser, et il quittait quelquefois Abdallah pour se joindre aux gambades des nègres.

Ces chants, ces concerts de tambours, ces danses interminables, étaient pour Abdallah comme autant de représentations théâtrales; il ne s'en lassait pas. Il faut dire que parmi ces chants il en est de singulièrement poétiques, que la mélodie n'en est pas toujours barbare, que le son des tambours a quelque chose qui vous irrite d'abord, qui vous entraîne ensuite, comme par une espèce d'incantation.

Au bout de deux mois, Abdallah fut assez bien rétabli pour marcher seul, sans le secours de ses amis; il aimait beaucoup à vagabonder un peu partout; mais il éprouvait une insurmontable antipathie pour les rives de la Liemba. C'était une sorte de répugnance nerveuse qu'il ressentait à la vue de ces eaux brunes, où il avait failli périr d'une mort affreuse. Quand il s'ennuyait dans le village, il aimait à parcourir les jardins et à se perdre dans les champs de blé.

La solitude de la forêt ne le charmait pas plus que la vue de la Liemba; il préférait la société des ménagères et des bonnes gens qui travaillent à la terre.

Un jour, Kaloulou proposa à Sélim, à Simba et à Motto, de leur donner le divertissement d'une chasse à l'éléphant.

« Il y a longtemps, dit-il à Sélim, que je te l'aurais proposé, car je savais que tu n'accepterais pas. Mais maintenant, Abdallah est tout à fait remis, et il se promène partout comme s'il n'avait jamais été mordu par un crocodile.

— Chasser les éléphants! répondit Sélim, je ne désire rien tant que d'y aller avec toi. J'ai mon fusil, que j'ai sauvé des eaux de la Liemba; j'aimerais assez à tirer un éléphant. Motto est grand chasseur d'éléphants, et il me montrera comme on s'y prend pour leur chatouiller la queue; il ne t'a jamais raconté cette histoire? C'est incroyable et cependant c'est vrai, car Motto ne ment jamais.

— Vraiment, Motto prétend avoir chatouillé la queue d'un

Danses des Ouatoutas.

éléphant? Si c'est vrai, Motto est plus fort que notre vieux magicien Soltali, et cependant Soltali est un fameux chasseur d'éléphants. Non, jamais Soltali n'a rien fait de pareil. Enfin, nous verrons comment il se conduira avec un véritable éléphant sauvage; nous regarderons comment on s'y prend, hein, Sélim?

— Oh! je ne le quitterai pas des yeux, sois-en sûr; mais à quand la partie?

— A demain, au point du jour. Ce soir Soltali chantera la chanson de la chasse à l'éléphant, et donnera un charme à chacun des chasseurs; car il est trop vieux pour nous accompagner. Je prendrai cinquante hommes; c'est une belle troupe, j'espère. Et cependant, si Férodia nous attrapait dans les bois, notre affaire serait bientôt faite. Ma tête ne resterait pas longtemps sur mes épaules, attendu que si je mourais, il serait roi à ma place.

— Mais! tu ne vas pas de son côté, bien sûr! Si tu y vas, j'aimerais mieux rester ici. J'en ai assez de Férodia, dit Sélim sérieusement alarmé.

— Ne t'inquiète pas, mon frère. Je ne voudrais pas ap procher de lui, fût-ce avec les cinquante plus braves guerriers des Ouatoutas. Je prends une direction opposée, celle du sud-est; il habite le sud-ouest, au sud du lac Liemba.

— Bon! mais tu m'avais réellement effrayé. Mon dos frissonne au souvenir de Tifoum, et Tifoum est avec Férodia.

— Pourtant, frère, tu lui as assené un fameux coup de poing sur la figure. Motto qui s'y connaît et qui t'a vu à l'œuvre, dit que c'est un fameux coup! Va préparer ton fusil, tes balles et la poudre enchantée, et ce soir il faudra assister à la chanson du magicien: sans cela, tu n'aurais pas de chance à la chasse. »

Vers neuf heures du soir, par un beau clair de lune, tous

nos amis se rendirent à la « place des tambours ». Il y avait dix tambours de taille différente, et derrière chaque tambour se tenait un jeune garçon dont la taille était proportionnée à celle de l'instrument. Le plus jeune pouvait avoir dix ans, le plus âgé vingt.

Il y avait près des tambours une rangée de pots de pombé et de vin de plantain, pour rafraîchir au besoin les musiciens, les danseurs et les chanteurs. La veille d'une chasse est considérée comme un moment solennel, presque aussi solennel que celui du retour, à la suite d'une chasse heureuse, d'où l'on rapporte une grande quantité d'ivoire.

Les chasseurs formaient un cercle d'élite autour des tambours et des pots de pombé. Ce premier cercle était enveloppé par un second, qui comprenait trois cents personnes, hommes, femmes et enfants.

Chacun des chasseurs portait une coiffure de fantaisie. Les éléments de ces coiffures primitives étaient des cornes de buffle et de rhinocéros, des peaux et des crinières de zèbre, des peaux de chèvre. Kaloulou portait des plumes d'autruche, Sélim, Simba et Motto des turbans; on voyait enfin jusqu'à des pots de terre et des plats de bois.

Les tambours grondèrent, les voix hurlèrent, les mains battirent en cadence et les pieds se démenèrent avec allégresse quand on entonna la chanson des rameurs.

Tout à coup il se fit un profond silence. Le grand Soltali, le magicien, le plus habile chasseur d'éléphants, venait de faire son entrée.

Il y eut un murmure d'admiration, la coiffure de Soltali était certainement la plus extraordinaire de toutes. C'était une trompe d'éléphant, dont la base emboitait la tête, pendant que la trompe rembourrée, de foin, se tenait toute droite.

Le poids de cette trompe devait être considérable, et c'était

par pure vanité que ce vieillard s'était infligé à lui-même le supplice de la porter. Où diable la vanité va-t-elle se loger?

Il avait en outre un collier de queues de girafe dont les poils étaient noirs comme de l'encre. Au bras et au poignet, il portait des bracelets d'ivoire. Il tenait à la main deux gourdes à moitié pleines de cailloux, qu'il agitait à intervalles égaux avec un bruit horrible.

Dès son entrée, il commença par faire trois fois le tour du cercle, regardant chacun des chasseurs avec attention, puis secouant alternativement ses gourdes. Ensuite il passa au centre, et, après beaucoup de contorsions, il entonna la chanson de la chasse aux éléphants.

Il raconta d'abord ses propres exploits, ses ruses, ses succès, sa bravoure et les dangers qu'il avait courus; c'était comme une préface aux conseils qu'il allait donner. Il entra alors dans tous les détails de la chasse, il indiqua les moyens les plus sûrs et les plus efficaces pour attaquer la bête, la harceler, l'affoler, se mettre à l'abri de sa fureur. Il assignait à chacun son rôle, et recommandait la plus exacte discipline dans cette guerre à mort contre le roi des forêts. Ses recommandations étaient sages, précises: c'était un vrai poëme didactique sur la chasse à l'éléphant.

A la fin de son chant, il distribua à chacun des chasseurs une petite quantité de poudre magique; cette poudre se composait, comme d'ordinaire, d'un mélange de cervelle d'animal brûlée et de cendres de bois. Ce charme, consacré par les passes et les incantations du magicien, ne pouvait manquer de rendre chacun des hommes de l'expédition heureux dans son entreprise. Telle était du moins l'opinion du magicien et celle des Ouatoutas.

On chanta, on dansa et on but du pombé jusqu'au lendemain matin.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Le lendemain, à la pointe du jour, Kaloulou, Sélim, Simba et Motto sortirent par la principale porte du village, suivis d'une cinquantaine de guerriers alertes et vigoureux, dont le plus âgé n'avait pas trente ans. La corne du conducteur résonnait joyeusement, et envoyait à travers l'air frais du matin les adieux de la troupe aux amis du village. Bientôt les chasseurs disparurent dans les champs de blé, et les gens du village prêtèrent l'oreille tant qu'on put entendre les fanfares du sonneur de corne.

Kaloulou emportait deux lances au fer large et tranchant, une demi-douzaine de zagaies, beaucoup plus légères que les lances, avec des hampes longues et flexibles. Il avait en outre un arc et un carquois plein de flèches qui était suspendu à ses épaules.

Sélim, au comble du bonheur, marchait derrière Kaloulou; car, le chemin étant trop étroit pour que l'on pût marcher deux de front, les chasseurs étaient obligés de se suivre à la file indienne. Il avait son fusil, non pas le premier fusil venu, entendez bien ; c'était son fusil à lui, le fusil venu de Londres, avec les cartouches fabriquées exprès pour lui.

Il avait retrouvé le fusil et les munitions dans les magasins de Katalamboula.

C'était très-probablement un beau « Joe Menton », avec des canons de l'acier le plus fin, courts et de gros calibre ; Amir ben Osman avait donné un bon prix à son agent de Bombay pour le faire venir d'Angleterre.

Par quel heureux hasard ce fusil était-il revenu entre les mains de son premier possesseur?

Voici l'histoire : dans le partage du butin, ce fusil aurait dû appartenir à Olimali; mais Férodia voyant que c'était une arme précieuse, l'avait mis en réserve pour l'offrir à Katalamboula.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Le roi, qui se souciait médiocrement d'un fusil, vu qu'il ne savait même pas s'en servir, l'avait fait déposer parmi ses trésors. Sélim, accompagnant Kaloulou dans la hutte aux trésors pour se procurer un fusil de chasse, aperçut du premier coup d'œil son beau fusil anglais. Est-il possible de voir un hasard plus heureux?

« Impossible! » pensa Sélim; il le prit donc, avec ses munitions. « Impossible! » pensait-il encore en ce moment, tandis qu'il marchait d'un pas allègre derrière Kaloulou, disant mille folies, et se retournant à chaque instant vers Simba et Motto. Comme sa figure rayonnait, et quels joyeux éclairs lançaient ses grands yeux!

Simba avait le fameux fusil toujours si bien fourbi qui ne l'avait jamais quitté; il portait en outre une lance énorme, capable de fatiguer Goliath lui-même. Motto avait aussi son fusil, et deux lances au fer effilé.

Les autres chasseurs avaient des lances et des flèches; quelques-uns même s'étaient munis de boucliers.

Rien de plus gai que le début d'une partie de chasse. On jouit d'avance du plaisir sans limites qu'on se promet; on rit, on est excité, on plaisante; cette sorte d'ivresse dure tant que le plaisir n'est pas encore « entamé » et que tout paraît encore frais et brillant. C'est là ce qu'on peut appeler « la fleur du bon temps » dans la vie du chasseur. Ce sont ces heures-là qui lui reviennent en mémoire quand il repasse, au coin de son feu, les souvenirs du passé.

Après les champs de blé, la troupe de Kaloulou traversa d'immenses prairies. De petits Ouatoutas, tout en gardant leurs troupeaux, jouaient entre eux à la guerre ou à la chasse. Çà et là des femmes remuaient la terre à la houe; ou bien, dans quelque petit village perdu, des femmes étaient sur leurs portes et soignaient leurs nourrissons à l'ombre des grands

arbres ; de vieux nègres à tête blanche, assis sur des escabeaux à trois pieds, se racontaient les uns aux autres les chagrins, les joies et les exploits de leur vie passée, tandis que des négrillons aux jambes grêles, au ventre proéminent, écoutaient de toutes leurs oreilles, en écarquillant les yeux.

Enfin, on aperçut une ligne sombre à l'horizon ; c'était la grande forêt que Sélim connaissait trop bien ; on entra sous les voûtes sombres des grands bois, et on y marcha encore huit jours avant d'atteindre le terrain de chasse. Les larges chemins, où la terre était battue par le pied large et pesant des éléphants, semblaient avoir été passés au rouleau et montraient une surface aussi unie que l'asphalte. Il n'était pas difficile de voir que c'étaient là les passages familiers de ces énormes bêtes.

Il y avait dans le sol de cette région des trous de forme allongée et sinueuse, recouverts en partie par des buissons, des halliers, des touffes de gazon et de larges roseaux. Les gens qui connaissent le pays savent que ces creux recèlent une eau claire quoique stagnante. Les chaussées qui séparent ces marécages sont couvertes de broussailles et forment toutes sortes de méandres. Des arbres gigantesques étendaient au-dessus de ces marécages leur voûte de feuillage ; et les éléphants, sans craindre aucun ennemi, venaient s'y rafraîchir aux heures brûlantes du jour.

Après avoir franchi cette région marécageuse, les chasseurs parvinrent, vers le coucher du soleil, dans un fourré épais, où s'élevaient de distance en disance d'énormes baobabs. Choisissant un de ces arbres comme centre de leur campement, il coupèrent les buissons et les petits arbres tout autour, et de cet abatis firent une sorte de rempart. C'était une défense suffisante contre les bêtes féroces et les maraudeurs. Alors ils se construisirent des huttes d'herbe et de branchages.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

Les huttes construites, les uns se glissèrent dans les bois pour y chercher des fruits sauvages, les autres des pierres plates pour écraser le grain, d'autres du bois pour le feu, d'autres de l'eau, pendant que ceux qui étaient restés au campement nettoyaient les ustensiles de cuisine.

Après souper, on se mit à raconter des histoires autour des feux, et peu à peu narrateurs et auditeurs se retirèrent dans leurs huttes pour dormir.

Dès l'aube, Kaloulou envoya cinq hommes pour reconnaître le voisinage, surtout les marécages près desquels ils campaient.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis leur départ, lorsque l'un d'eux revint. D'un signe, il recommanda le silence, et murmura ces mots : « Dix éléphants ! »

Tout le monde fut bien vite prêt : Sélim trépignait d'impatience.

Motto s'approcha de Kaloulou et lui rappela que le vieux Soltali avait recommandé de chasser un seul éléphant à la fois. Il se chargeait avec ses guerriers de détourner un éléphant du troupeau ; pendant ce temps-là ceux qui avaient des fusils s'attaqueraient à un autre éléphant ; on aurait chance ainsi d'en tuer deux. Kaloulou accepta sa proposition.

Les chasseurs, une fois sortis du campement, se déployèrent sur une longue ligne ; Sélim, Motto et Simba partirent d'un pas discret et rapide dans la direction qui leur était assignée, à la gauche des Ouatoutas.

Ces derniers, à un signal donné s'avancèrent en silence, et furent rejoints par les éclaireurs qui, tapis derrière les buissons, avaient continué à surveiller les éléphants. Ces animaux étanchaient alors leur soif à un étang, et s'amusaient à se jeter de l'eau sur le dos.

Quand les chasseurs apparurent dans l'espace découvert

qui entourait l'étang, les éléphants se retournèrent pour voir quels étaient les intrus assez hardis pour oser paraître devant eux.

Les chasseurs, d'un commun accord, s'arrêtèrent pour observer les monstrueux animaux qu'ils avaient l'intention de tuer. Quelle vue!

Kaloulou, en l'absence du magicien, fit quelques pas en avant, comme chef de chasse : la lance levée, comme s'il allait frapper, il entonna le chant de mort de l'éléphant sur lequel il avait jeté son dévolu. L'éléphant était à peine à trente pas; derrière lui ses compagnons regardaient les chasseurs avec étonnement.

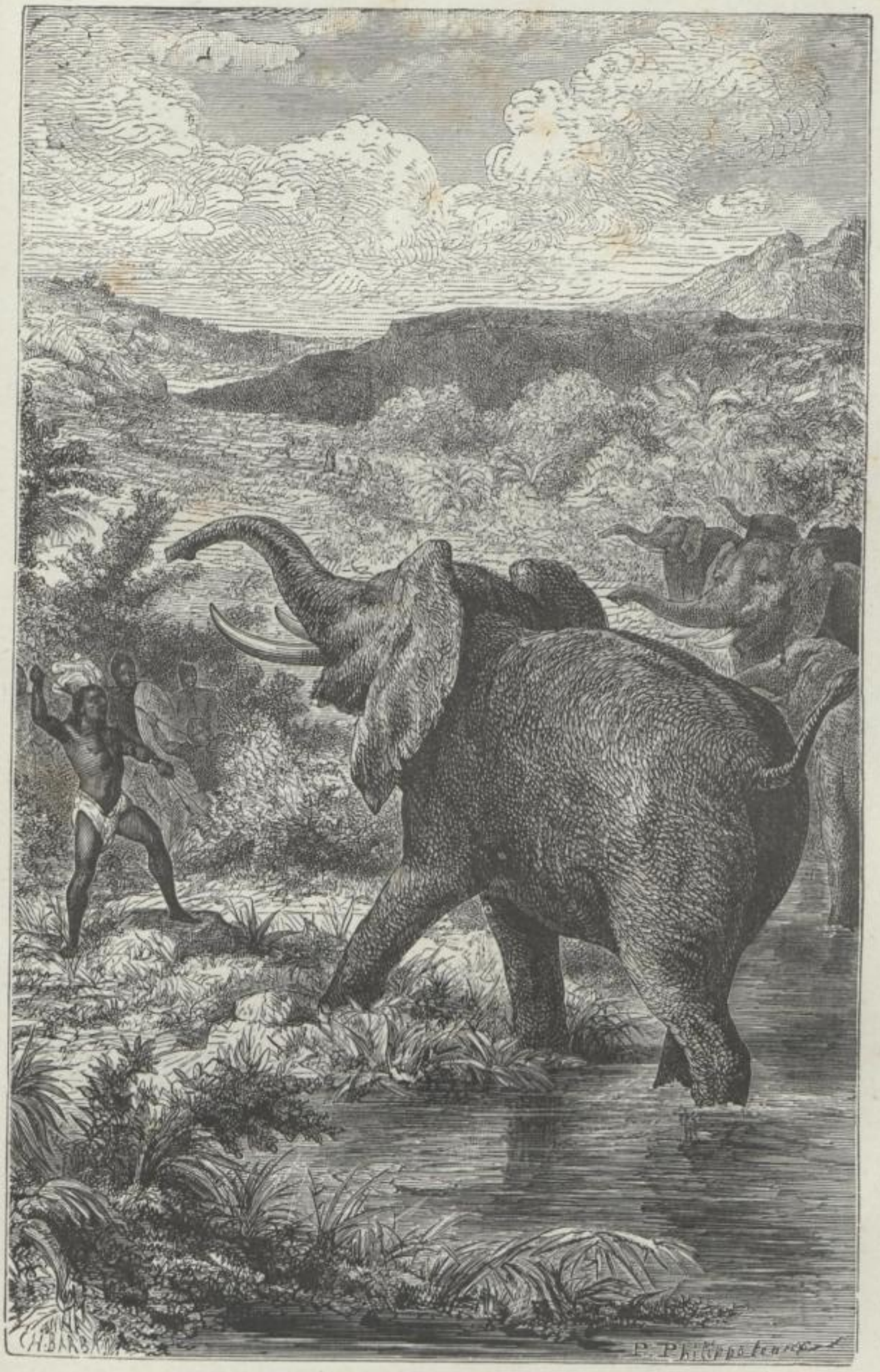
Le chant de mort déclarait que c'en était fait de lui, que Kaloulou était venu des rives de la Liemba exprès pour le tuer. S'il avait à faire ses adieux aux forêts, aux prairies, aux marécages, il avait juste le temps : Soltali avait prédit sa mort, et Soltali ne mentait jamais.

Dès qu'il eut chanté le dernier vers, Kaloulou cambra vigoureusement sa taille, leva le bras droit, et le fer aigu de la lance, après avoir brillé comme un éclair, s'enfonça dans la poitrine de l'éléphant.

Cet exploit fut salué par de grands cris ; dès que l'éléphant sentit la douleur, il poussa une clameur de rage, et chargea son ennemi à grandes enjambées.

De toutes parts on se mit à encourager Kaloulou dans sa fuite et à lui donner des conseils. Mais on avait beau harceler l'éléphant en lui lançant des javelines, il ne se laissait pas détourner de sa poursuite : heureusement Kaloulou se souvenait des avis de Soltali, et à chaque instant il se déro bait, en faisant des crochets à angle droit; sans cela, l'éléphant l'aurait atteint et broyé en moins d'une minute, tandis qu'à chaque instant il continuait à charger dans le vide, assez

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde



Kaloulou entonna le chant de mort.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

longtemps avant de s'apercevoir que son ennemi n'était plus devant lui.

Toutes les fois qu'il se retournait, il se trouvait cerné par les chasseurs, et séparé du reste du troupeau ; les autres éléphants, avec une fureur aveugle, avaient chargé, dans une autre direction, un autre ennemi, muni d'armes bien plus redoutables que les lances et les javelines.

Pendant que l'éléphant semblait d'un coup d'œil se rendre compte de ces circonstances, on entendit un grand bruit causé par des explosions d'armes à feu. L'éléphant ne s'arrêta pas à ce bruit inaccoutumé : il avait trop à faire de son côté pour s'occuper des autres ; il continua à charger avec une violence irrésistible son insaisissable ennemi ; les autres chasseurs continuaient de le harceler. Il allait toujours se ruant, avec une ardeur toujours déçue ; tout ce qu'il y gagnait, c'était de recevoir à chaque effort nouveau de nouvelles blessures; les lances et les flèches barbelées le faisaient cruellement souffrir. A la fin, essoufflé, affaibli par la perte de son sang, il demeura immobile comme un rocher, faisant face à ses ennemis. Il les défiait encore, il était encore redoutable ; et cependant les traits qui le perçaient pouvaient se compter par centaines.

Dociles aux conseils du vieux Soltali, les Ouatoutas ne se pressèrent pas d'approcher ; et, sans cesser de l'envelopper, ils attendirent sa chute à distance.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Bientôt cette masse énorme oscilla lentement de droite à gauche ; puis le genou gauche plia, l'animal chancela en avant, se redressa par un effort désespéré, et finit par tomber lourdement sur le flanc, en brisant comme paille les traits dont sa peau était hérissée.

Laissons les Ouatoutas se réjouir de leur triomphe, et voyons ce qui se passait de l'autre côté.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

Quand Sélim, Motto et Simba s'écartèrent des Ouatoutas, Motto marcha à côté de Sélim, et lui donna tout bas ses dernières instructions : il ne tirerait qu'à bon escient, et seulement sur le dernier éléphant qui passerait devant lui ; il viserait derrière l'oreille ; comme les oreilles seraient tout naturellement dressées, rien de plus facile que de viser, et ce point de mire serait excellent. Sélim promit tout ce qu'on voulut et s'embusqua derrière l'arbre qui faisait la limite du couvert dans la direction de l'étang.

Simba se plaça à quelques mètres plus loin à la gauche de Sélim, et Motto à la gauche de Simba. Ainsi postés, ils attendirent.

De l'endroit où il était, Sélim put apercevoir Kaloulou, lorsqu'il sortit de la ligne formée par les chasseurs ; il entendit le chant de mort qu'il chantait, et, osant à peine respirer, le doigt sur la détente, il s'impatientait un peu. Il vit Kaloulou lancer sa javeline, il le vit fuir, il entendit le bruit assourdissant des Ouatoutas ; juste au moment où son cœur palpitait le plus fort, où son pouls battait avec le plus de violence, et où ses oreilles sifflaient, les éléphants effrayés arrivaient de son côté avec un fracas de tonnerre. Il attendit, comme on le lui avait recommandé, que le dernier éléphant eût dépassé son embuscade ; alors, domptant par un puissant effort de volonté l'émotion qui lui faisait bondir le cœur et trembler la main, il visa : les deux coups partirent à la fois. Le fusil chargé à double charge repoussa et renversa le jeune tireur. Tout en tombant, il vit l'éléphant trébucher et s'affaisser comme une masse inerte.

Sélim se releva rapidement, ramassa son fusil, et se mit à regarder où en étaient les choses. Les éléphants étaient en déroute et fuyaient à toutes jambes, laissant derrière eux deux traînards qui boitaient. Simba et Motto étaient déjà à leurs

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

trousses. Sélim mit, comme la première fois, double charge dans son fusil, plaça les capsules avec beaucoup de soin, et après avoir jeté un regard d'orgueil sur l'éléphant qu'il avait tué, il se mit à courir après Simba et Motto.

Ses deux amis chargeaient leurs fusils, les déchargeaient et les rechargeaient tout en courant; ils n'avaient pas grand mal à suivre les deux animaux grièvement blessés.

Il les eut bientôt rejoints; c'était un jeu pour lui de s'esquiver quand l'un ou l'autre des éléphants se retournait et le chargeait. Les deux pauvres bêtes s'arrêtèrent bientôt; Sélim se dérobant à leur vue fit un détour, se rapprocha d'arbre en arbre, et quand il ne fut plus qu'à une douzaine de pas de l'éléphant le plus rapproché de lui, il visa à l'oreille et fit feu. Le résultat fut aussi foudroyant que la première fois; l'éléphant, après avoir battu l'air convulsivement avec ses jambes de devant, s'affaissa et resta sans mouvement.

Sélim n'eut pas le temps de réfléchir longtemps: le second éléphant s'était retourné brusquement et le chargeait avec fureur. Sélim ne bougea pas avant que l'éléphant ne fût tout près de l'arbre; alors, se débarrassant de son fusil, il fit un crochet et se plaça derrière un autre arbre: l'éléphant le poursuivait toujours avec la même rage. A droite, à gauche, en avant, en arrière, il tournait, il fuyait, il se dérobait, il passait d'un arbre à un autre comme par enchantement. Tout à coup, l'éléphant à bout de forces chancela; ses jarrets faiblirent, il s'agenouilla et sa tête retomba lourdement.

Simba alla ramasser le fusil de Sélim, et se répandit en éloges sur sa bravoure et sur son sang-froid. Motto fit chorus avec lui.

Suivant Simba, Sélim était le plus grand chasseur d'éléphants que la terre eût jamais porté. Motto était d'avis qu'on n'avait jamais rien vu de pareil.

« A seize ans seulement, il a tué deux éléphants : que sera-ce quand il sera un homme ?

— Il en tuera quatre, » répondit Motto.

Et ils redirent en chœur : « Sélim est un grand chasseur. »

« Je me demande, ajouta Motto, ce que les Ouatoutas ont fait de leur côté. Écoutez-les crier. Ils ont tué leur éléphant. Allons-y. Ou plutôt, Simba, restez ici avec notre jeune maître, pendant que je vais leur raconter ce qu'il a fait. »

Motto s'élança rapidement vers l'étang; au milieu de la plaine, il vit les Ouatoutas occupés à découper et à déchiqueter leur proie. Ils faisaient un vacarme à épouvanter tous les éléphants à portée de les entendre.

Quand il approcha, on se groupa autour de lui, et Kaloulou lui montra d'un air triomphant la bête à laquelle il avait lancé le premier trait. Il lui demanda si de leur côté on avait été heureux.

Motto répondit : « Sélim a tué deux éléphants et moi un.

— Sélim deux éléphants! Quoi! le petit Sélim, mon frère?

— Lui-même, dit Motto.

— Eyah! eyah! » s'écrièrent les assistants. Quant à Kaloulou, il demeurait muet de surprise; il n'en revenait pas.

« Sélim attend, pour les montrer à son frère, dit Motto.

— Oh! j'y vais. Sélim est un héros, un lion... un éléphant! n'est-ce pas Motto?

— C'est un jeune Arabe, reprit simplement Motto, c'est le fils d'un chef arabe. »

Excepté ceux qui restèrent pour enlever les défenses de l'éléphant, tous les autres se précipitèrent pour voir cette chose étonnante, les trois éléphants morts.

La première victime de Sélim gisait juste dans la même position où elle était tombée; ses défenses disparaissaient à moitié

dans la terre. Kaloulou regarda la blessure, et en ayant mesuré l'orifice, il se tourna vers Motto avec des yeux surpris.

« Kaloulou, dit-il, a vu dans son village des hommes tués par les balles des guerriers de Kisesa, mais quel fusil a pu faire des trous si énormes dans la tête de cet éléphant? »

Motto lui expliqua alors que Sélim avait tiré les deux coups à la fois, à petite portée, que les deux balles avaient pénétré ensemble dans la tête et n'y avaient fait qu'une seule blessure.

Laissant dix hommes pour extraire les défenses, Kaloulou alla rejoindre Sélim et Simba, près de la seconde victime de Sélim ; là encore Kaloulou put constater les ravages affreux qu'avait produits la double balle dans la tête du malheureux éléphant.

Kaloulou sauta au cou de Sélim ; quant aux autres chasseurs, ils regardaient le jeune Arabe avec une surprise mêlée d'admiration.

Le soir, toutes les défenses étaient extraites. On apporta au camp une partie de la chair des éléphants, principalement les pieds, le cœur, le foie et les côtes, que l'on mit rôtir devant des brasiers ardents. Pendant ce temps-là, on racontait autour des feux les événements de la journée, qui, à force de passer de bouche en bouche, s'accrurent d'une foule de détails, dont quelques-uns devinrent légendaires, séance tenante. A minuit, tout le monde dormait.

La troupe s'enfonça encore plus dans le sud, et en moins de deux semaines nos chasseurs avaient abattu plus de vingt éléphants. Surchargés d'ivoire, ils reprirent le chemin de la capitale, incapables d'en porter davantage.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

CHAPITRE X

Kaloulou devient roi. — Sélim lui demande la permission de retourner à Zanzibar. — Les mécontents. — Ambition de Férodia. — Conseils de Tifoum. — Les hôtes perfides.

Quand nos voyageurs, après une marche de deux semaines, arrivèrent au village de Katalamboula, ils apprirent que le roi venait de mourir, et que toute la tribu le pleurait.

Ce fut un coup terrible pour Kaloulou ; car le vieux roi l'avait tendrement aimé, et l'enfant avait pour son vieil oncle la plus vive affection.

Au premier mot qu'on lui dit à ce sujet, il lui fut impossible d'articuler une seule parole, et il se mit à trembler de tous ses membres. Puis il se rendit à l'endroit où l'on gardait le corps, et pleura amèrement.

Ensuite il se retira dans sa hutte et s'y tint renfermé loin de tous les regards ; là encore il pleura longtemps, jusqu'à ce que son cœur fût rassasié de larmes.

On rendit au roi les derniers devoirs selon la coutume du pays. On enterra avec lui ses lances, son arc et un carquois plein de flèches. On plaça près de sa tête un pot

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

rempli d'un mélange d'eau et de farine de millet ; on recouvrit le tout d'une large bande d'écorce d'arbre. Alors on remit avec soin la terre dans la fosse, on chanta le chant des funérailles, on immola sur la tombe des bœufs noirs, on y versa du pombé et du vin de plantain, et, sans désemparer, les anciens se réunirent pour décider qui serait roi.

Une grande partie de l'assemblée proposait de mander Férodia, qui était parent du roi. La majorité, qui ne l'emportait d'ailleurs que de quelques voix, préférait Kaloulou, parce qu'il était non-seulement le neveu, mais encore le fils adoptif de Katalamboula. Kaloulou d'ailleurs était plein de bravoure ; il promettait d'être un jour un plus grand guerrier que Férodia ; il serait peut-être même supérieur à Katalamboula, et à Loralamba, père du dernier roi. On pouvait certainement compter sur lui, et déjà il avait gagné tous les cœurs par ses aimables qualités.

Alors la discussion devint passionnée ; les partisans de Férodia menaçaient de quitter leur tribu, de se donner à lui, et de revenir avec la lance et l'épée, pour couper la tête à Kaloulou.

Le désordre était à son comble, des menaces on allait passer aux coups ; le sang était sur le point de couler, lorsque Soltali se leva. L'autorité incontestée dont il jouissait et aussi son éloquence apaisèrent la querelle : il détacha quelques guerriers du groupe des partisans de Férodia. Décidément Kaloulou, grâce à lui, l'emporta ; il ne resta plus que quelques entêtés du coté de Férodia.

Pendant que la majorité envoyait des messagers à Kaloulou pour l'informer de ce qui avait été décidé, les mécontents se levèrent et quittèrent le village, en proférant des menaces : ils reviendraient avec Férodia et se vengeraient d'une façon terrible.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Kaloulou se rendit avec empressement devant l'assemblée. Soltali se leva, pendant que les anciens et les conseillers restaient assis, prit dans sa main un peu de *dowa* (1) et lui en frotta successivement le front, les deux joues, le nez et le menton, en criant à haute voix : « Sois roi! sois brave! sois fort ! sois bon ! que tous tes ennemis prennent la fuite devant toi ! »

Les anciens, à la file, renouvelèrent la cérémonie symbolique et répétèrent les souhaits de Soltali.

Les tambours convoquèrent les guerriers, qui se rangèrent dans la cour. Les femmes et les enfants se pressèrent autour d'eux. Soltali devant cette foule improvisa et chanta une chanson à la louange du nouveau roi, de ses qualités, de ses exploits ; il termina en souhaitant longue vie au roi Kaloulou.

Toute l'assistance repéta : « Longue vie au roi Kaloulou ! »

Le nouveau roi fit aussitôt un discours à son peuple ; il promit d'imiter son père adoptif en toutes choses ; d'aimer comme lui les bons, et de haïr les méchants ; d'être juste, fort, brave ; de consulter les sages comme Soltali, en attendant que la sagesse lui fût venue. Il s'engageait à mourir au besoin pour les Ouatoutas, qui l'avaient choisi.

Son discours fini, il se retira dans sa hutte, où il trouva ses quatre amis, Sélim, Abdallah, Simba et Motto. Ils lui témoignèrent toute la part qu'ils prenaient à son chagrin.

« Oh oui ! dit Kaloulou, mon oncle était si bon, et je l'aimais tant. Il avait pour moi toute la tendresse d'une mère. Il était fier de moi ; il disait que je ferais des Ouatoutas un grand peuple. Il trouvait que je ressemblais à son père, que je por-

1. Mélange d'eau et de farine de millet. Ce mélange est considéré dans les tribus de l'Afrique centrale comme un charme puissant.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

tais la tête comme lui. Pas plus tard que le jour de notre départ pour la chasse aux éléphants, il me disait ce que j'aurais à faire quand je serais roi. Il m'a conseillé de prendre un grand nombre de guerriers, et de faire le tour de l'Outouta, pour voir par moi-même ceux qui payent le tribut, et ceux qui ne le payent pas. Quand le roi oublie ses peuples, me disait-il, les peuples oublient qu'ils ont un roi, et veulent agir par eux-mêmes. Cela commence par des querelles ; cela finit par la guerre entre les tribus, et le peuple s'affaiblit. Je suivrai son avis, et à la pleine lune prochaine, je commencerai mon voyage. Dis-moi, Sélim, seras-tu content de voyager?

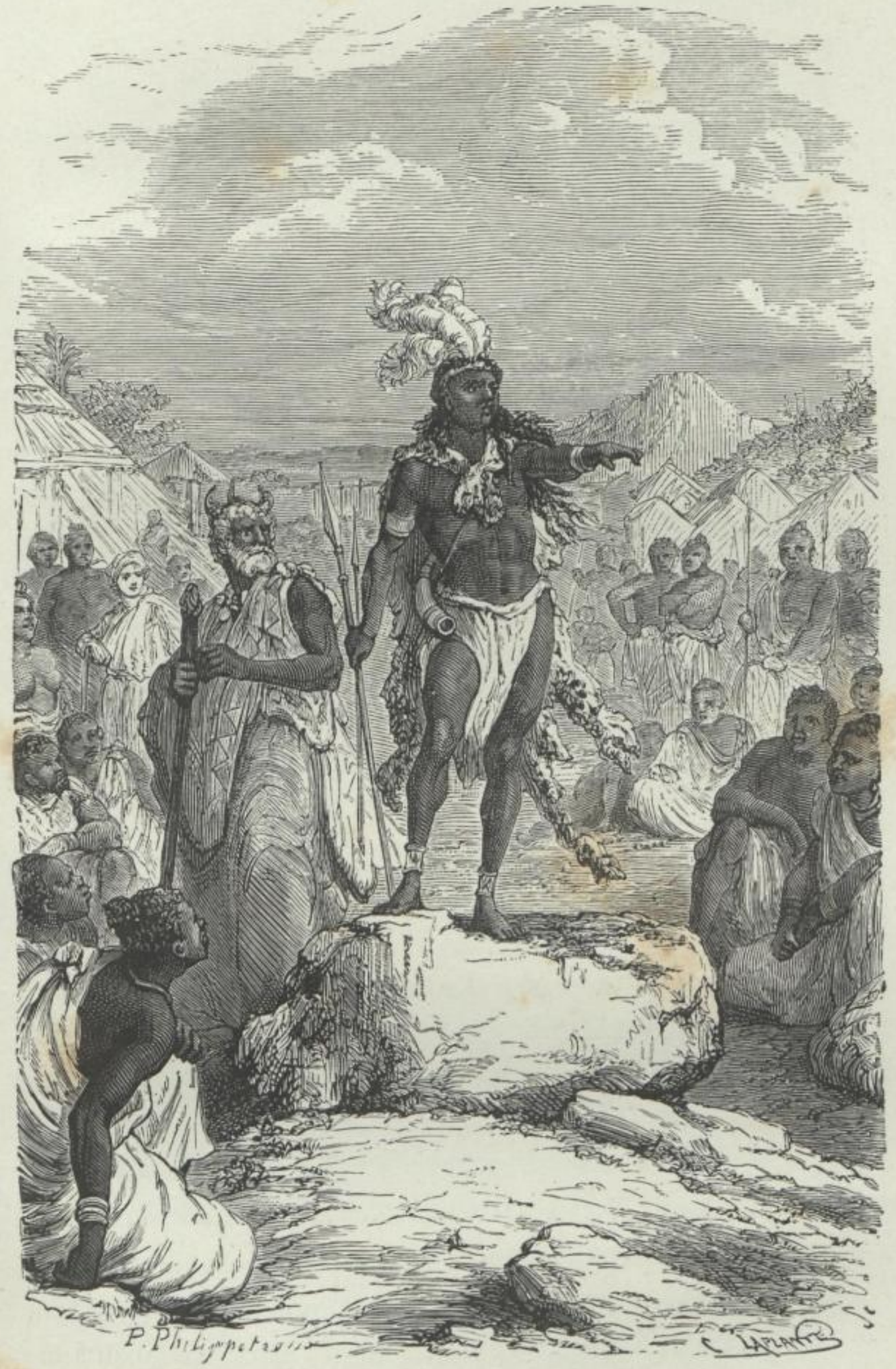
— Oh Kaloulou ! tu es roi maintenant de toute cette grande nation; tu peux tout ce que tu veux. Toi qui n'étais qu'un enfant comme moi, tu es devenu en un seul jour un roi redoutable. Pourtant, il y a quelques jours, sous l'arbre où gisait l'éléphant, tu m'as embrassé, tu m'as dit toutes sortes de bonnes paroles. Veux-tu m'accorder une faveur?

— Si je veux t'accorder une faveur? Peux-tu croire, Sélim, parce que je suis devenu roi, que j'oublie que nous sommes frères. Demande-moi ce que tu voudras, tu es sûr de l'obtenir. Voyons, parle, qu'as-tu à me demander ?

— Maintenant que tu es roi, permets-nous, à Abdallah, à Simba, à Motto et à moi, de retourner dans notre pays.

— Partir, s'écria Kaloulou, et me laisser tout seul ! Qu'a donc fait Kaloulou à ses amis, pour que ses amis songent à l'abandonner ?

— Mon frère, reprit Sélim, tu ne nous as fait que du bien. Tu as été pour nous trop bon en toutes choses. Que serions-nous devenus sans ton amitié, lorsque ce grand malheur nous a frappés à Kouikourou ? Mais, mon frère, à Zanzibar, j'ai ma mère qui pleure parce qu'elle me croit mort ; Abdallah a la sienne ; Simba et Motto ont des femmes et des enfants. Mon



Kaloulou fit un discours à son peuple.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

frère croit-il que nous ferions bien d'oublier nos mères auprès de lui ?

— Quoi ! Katalamboula est à peine enseveli, et voilà que Sélim veut me quitter ! Qu'ai-je donc fait pour que tout le monde me quitte ? Tu ne veux pas partir tout de suite, Sélim ? dis que tu ne le veux pas. Sans doute, tu auras pitié de moi ; tu resteras quelques lunes de plus. Ensuite je prendrai mille guerriers pour te conduire en lieu de sûreté, et parmi tes amis.

— Je n'avais pas l'intention de te quitter tout de suite. J'attendrai encore une lune. Ne me laisseras-tu pas partir alors, mon frère ? Pense à ma pauvre mère et à tout ce qu'elle doit souffrir. Voilà une idée qui me rend triste, et qui me fait souhaiter d'avoir les ailes de l'aigle pour la rejoindre plus promptement. Voilà la seule raison qui fait que je songe à te quitter au moment même où tu as fait une si grande perte.

— Alors, Sélim, qu'il soit fait selon ta volonté. Kaloulou n'a pas assez mauvais cœur pour retenir un fils loin de sa mère.

— Que tu es bon pour moi ! reprit Sélim ; ce n'est pas dans une lune, c'est dans deux que je partirai. Oui, je veux te témoigner mon affection et ma reconnaissance en restant plus longtemps auprès de toi. »

Ils employèrent plusieurs heures à faire des projets pour le temps qu'ils avaient encore à passer ensemble. Kaloulou désirait leur procurer un nouvel amusement presque chaque jour.

Pendant que le jeune roi employait son temps d'une manière si inoffensive, les mécontents de la minorité, qui avaient quitté le village, s'occupaient de donner suite à leurs menaces.

C'étaient, pour la plupart, des guerriers qui avaient accompagné Férodia dans l'Ourori, qui s'étaient battus à Kouikourou, et avaient été magnifiquement récompensés par lui.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

C'étaient des guerriers; donc, ce qui attirait surtout leur attention et leurs hommages, c'était le courage, c'était le succès. Férodia avait fait ses preuves, et voilà pourquoi ils le jugeaient bien plus digne de la royauté que Kaloulou. Qu'était-ce que Kaloulou pour eux? Un enfant qui donnait de belles espérances, mais qui ne s'était encore signalé par aucun exploit extraordinaire. Ce qu'il avait fait, tout autre enfant placé dans la même situation aurait pu le faire aussi bien que lui.

Férodia était un vrai chef; il n'y avait qu'à en faire un roi, et chacun de ses guerriers deviendrait riche en étoffes, en ivoire, en esclaves et en bétail. Si Kaloulou était roi, il s'écoulerait des années avant qu'il osât faire une guerre sans avoir été provoqué.

Au bout d'une semaine de marche, les mécontents furent en vue du village de Férodia. Quand ils eurent dit ce qu'ils venaient faire, on les introduisit aussitôt devant le chef. Il était assis dans sa cour, sous un arbre. Auprès de lui, on voyait la face obséquieuse de l'horrible Tifoum Byah.

« La paix soit avec vous, mes frères, » dit Férodia en se levant. Quand il eut montré à chacun d'eux toute la courtoisie d'un vieux diplomate, il leur demanda : « D'où venez-vous, mes frères? et que désirez-vous? »

L'orateur de la bande répondit :

« Pourquoi serions-nous venus si loin, Férodia, sinon pour te saluer comme roi de tous les Ouatoutas? Le vieux roi est mort. Les Ouatoutas n'ont plus de guide, de chef, de roi. Ils se sont laissé égarer, ils se sont tournés vers quelqu'un qui n'est pas assez âgé pour être leur pasteur. Ils ont élu Kaloulou, qui n'est qu'un enfant à peine sevré, et pas du tout un guerrier. Kaloulou pleure, il ne sait que faire, ni de quel côté se tourner. Voilà pourquoi, Férodia, nous sommes venus te

trouver pour te prier d'être notre roi. Quelle est ta réponse? »

Férodia répondit avec une douceur étudiée :

« Les paroles que tu as prononcées, mon frère, sont des paroles de vérité. Puisque Katalamboula est mort, les Ouatoutas n'ont plus de conducteur. Kaloulou, c'est la vérité, n'est qu'un enfant, et de plus, c'est un étranger. Qui donc mérite mieux que Férodia de remplacer Katalamboula? qui a gagné des batailles pour lui? qui a dompté les tribus voisines? Ma réputation me donne le droit de lui succéder. Vraiment, tes paroles sont des paroles de vérité, mon frère, et tu me réjouis par la sagesse de tes remarques. »

Le même orateur qui avait parlé d'abord, reprit : « Parle, Férodia : quand veux-tu que nous allions châtier Soltali et ceux qui ont choisi un autre roi à ta place? »

Là-dessus, on convoqua un conseil, où furent appelés tous les chefs, les grands guerriers, les magiciens, les conseillers, enfin tous ceux qui avaient quelque autorité.

La discussion fut animée; on posa sans vergogne les questions suivantes. « Comment prendre le village de Katalamboula? Comment évincer Kaloulou? Comment forcer les guerriers à reconnaître Férodia, s'ils ont déjà reconnu Kaloulou? »

Ces misérables tenaient aussi peu de compte du droit que de la justice. Selon les uns, Férodia devrait aller rendre visite à Kaloulou, lui donner la main en signe d'amitié, et le tuer la nuit suivante. Selon les autres, il fallait inviter Kaloulou à une grande chasse aux éléphants; une fois dans les bois, on ferait de lui ce qu'on voudrait. D'autres conseillaient d'inviter Kaloulou à un grand festin, pour célébrer son avénement, et de le faire empoisonner par le magicien.

« Et toi, Tifoum, mon digne Tifoum, demanda Férodia, que penses-tu de tout cela? » Le digne Tifoum faisait la paire

avec Férodia, aussi rusé, aussi prudent, aussi cruel que lui.

Le digne Tifoum, après avoir bassement flatté son maître, dans le style ampoulé des nègres rhéteurs, lui donna le conseil suivant : « Le village de Katalamboula est fort ; ses guerriers nombreux, la palissade solide ; les villages qui l'entourent sont innombrables. La tribu de Férodia est petite et faible ; c'est comme une méchante poignée de sable, comparée aux masses de sable qui couvrent la plaine. Seuls, nous ne pouvons nous risquer à faire la guerre contre tous les Ouatoutas. Envoyons des messagers à tous les chefs de tribu que Katalamboula a mécontentés de son vivant ; excitons les autres à s'affranchir. Tous réunis, nous aurons chance de faire une guerre heureuse. Pendant que les messagers iront trouver les chefs mécontents et exciter les autres, que Férodia prenne avec lui tous les guerriers de sa tribu, et qu'il aille trouver Kaloulou. Si Kaloulou demande pourquoi nous sommes venus, que Férodia réponde : « Nous sommes venus pour t'offrir nos félicitations. N'es-tu pas notre roi ? Nous venons t'offrir nos services. » Alors Férodia avec une centaine de ses meilleurs guerriers pénétrera dans le village ; il fera des amitiés à tout le monde ; il fera tout ce qu'il faut pour plaire à Kaloulou. Les autres guerriers resteront en dehors du village jusqu'à la dixième nuit, c'est-à-dire jusqu'à ce que tous nos alliés soient rassemblés. La dixième nuit, les guerriers de Férodia se diviseront en plusieurs bandes ; les uns se saisiront de Kaloulou, les autres de Soltali, les autres des anciens du village ; le reste veillera aux portes jusqu'à ce que ceux du dehors soient prêts à agir. Quand tout sera prêt, on envahira le village et on massacrera tout. Le lendemain matin, quand les Ouatoutas apprendront que Férodia est le maître, ils viendront faire leur soumission en masse ; et ils seront aussi fidèles à leur nouveau maître qu'ils l'ont été

au vieux Katalamboula. Mais il faut que Kaloulou meure; tant qu'il vivra, nous n'aurons pas un instant de tranquillité; si c'est le bon plaisir de Férodia, je me charge de tordre le cou à ce méchant petit coq. O chef! voilà les conseils de Tifoum Byah!

—Très-bien!» crièrent tous les assistants avec enthousiasme; et Férodia ne fut pas celui qui cria le moins haut. On mit à exécution les abominables conseils de Tifoum, et l'on envoya des messagers pour soulever les tribus. On leur indiqua, pour plus de sûreté, la route de la grande forêt; la dixième nuit, ils se glisseraient à travers les champs de blé, et se tiendraient aussi près que possible du village, pour bien entendre le signal.

Férodia, après avoir choisi avec soin ses meilleurs guerriers, tria parmi ceux-là les cent meilleurs; c'est-à-dire cent drôles robustes et entreprenants, sans l'ombre d'un scrupule, et toujours prêts à jouer de la lance. Dès le lendemain il prit avec son escorte le chemin du village de Kaloulou. Tifoum avait pris avec lui, comme porteurs, une partie des jeunes esclaves qui avaient fait partie de la caravane des Arabes. Parmi eux se trouvait ce jeune Niani, ce négrillon, qui méritait si bien son surnom de « singe ». Ces porteurs n'étaient plus enchaînés désormais; on avait à se louer de leur obéissance et de leur soumission; Niani était devenu le favori de Tifoum, qui faisait cas de sa malice et de sa dextérité.

Férodia, en approchant de la capitale, laissa derrière lui la plus grande partie de ses guerriers, de ses esclaves et de ses serviteurs. Lorsque à la tête de ses cent guerriers d'élite, il se montra aux portes, on l'accueillit avec joie, parce qu'il déclara qu'il venait rendre hommage au nouveau roi. Il fut aussitôt introduit dans la cour.

Au premier mot de l'arrivée de Férodia, Kaloulou fronça les sourcils: il se souvenait du passé, et il avait des soupçons pour

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

l'avenir. Mais Férodia poussa si loin la courtoisie et l'amabilité, il mit tant de chaleur dans ses compliments et ses félicitations, que l'esprit ingénu et simple de Kaloulou en fut désarmé. Il répondit de son mieux aux avances de Férodia.

Par exemple, quand Tifoum le complimenta à son tour, Kaloulou lui répondit par un signe de tête froid et hautain. Mais Tifoum était un diplomate de première force ; il ne se laissa pas déconcerter pour si peu : il fut si bien maître de lui-même qu'il se surpassa pour cette fois. Jamais courtisan n'eut une cordialité plus hypocrite, ni une grâce si prompte à s'humilier. Ce n'étaient que sourires et petits signes d'intelligence, adressés tantôt à Kaloulou, tantôt à Sélim. « Ah ! comme Sélim avait grandi ! il avait presque la beauté et la taille de Kaloulou. Quant au nouveau roi, pour sûr, il serait plus illustre que son grand-père Loralamba ! »

Il adressa aussi ses flatteries à Simba, qui lui avait administré une si bonne volée dernièrement. Le brave géant fut tout surpris d'abord ; ensuite il déclara que ces fadeurs le dégoûtaient et pria Tifoum de les porter ailleurs, sous prétexte que dans le pays d'où il venait, on était beaucoup plus discret avec les nouvelles connaissances.

Mais rien ne pouvait faire sortir Tifoum du caractère enjoué et bienveillant qu'il lui avait pris fantaisie de se donner. Ses éclats de rire ressemblaient à des rugissements ; et il battait de tels entrechats, que Motto commença à croire qu'il avait le timbre un peu fêlé.

Pendant que Motto faisait cette réflexion, Tifoum aperçut le pâle visage d'Abdallah. C'est là encore qu'on put voir combien il était devenu sociable, et combien son cœur débordait de charité envers ses semblables. Il s'élança donc à corps perdu sur Abdallah, et, en dépit de sa résistance, l'embrassa comme un père embrasserait son fils, perdu pour lui depuis longtemps.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Quand il se décida à le lâcher, Abdallah tout, rouge d'indignation pour l'affront qu'il venait de recevoir, leva la main, et l'abattit vivement sur la joue de Tifoum. Tifoum fut héroïque : il n'eut pas même l'air de s'apercevoir qu'il avait reçu un soufflet. Il rit encore plus fort qu'avant; néanmoins Abdallah remarqua que son œil avait lancé un regard de colère.

Quoi qu'il en soit, Férodia et Tifoum étaient dans la place. Le temps qui séparait leur entrée de l'exécution de leurs projets s'écoula tranquillement. Le matin du dixième jour, Tifoum fit savoir à Férodia que tout marchait à souhait, et que leurs amis étaient à trois heures de marche, dispersés dans les villages des Meroenis.

Le dixième jour s'écoula tranquillement et la nuit vint. Personne dans le village n'avait conçu le moindre soupçon. Seulement, lorsque Kaloulou et ses amis étaient seuls, ils se confiaient leurs pressentiments, mais ils les attribuaient uniquement à la haine que leur inspiraient l'ambitieux Férodia et son parasite, le cruel Tifoum.

Si seulement Kaloulou avait connu les intrigues infernales tramées contre lui et ses amis, il aurait pu d'un seul mot faire mettre les conspirateurs en pièces. Mais ni lui ni ses amis ne croyaient à une trahison si abominable, et ils s'endormirent pleins de confiance.

CHAPITRE XI

Le roi Kaloulou prisonnier. — Férodia lui dit de se préparer à la mort. — Exploits de Niani. — Libres ! — Sélim prie Kaloulou de venir à Zanzibar. — Les fugitifs se préparent à gagner Oujiji.

Environ trois heures avant l'aube, un corps de trente hommes sous la conduite de Férodia fit silencieusement son apparition dans la grande cour. Il faisait clair de lune. En même temps, une troupe égale en nombre à la première sortit des bâtiments du roi, et après avoir conféré à voix basse avec la première, se dirigea vers la demeure de Soltali. Deux bandes, de vingt hommes chacune, gagnèrent les portes du village.

Quand Férodia vit chacun à son poste, quand on lui apprit que les portes étaient occupées, il marcha vers la hutte de Kaloulou; à la clarté de la lune il put voir Kaloulou, Sélim et Abdallah qui dormaient du plus profond sommeil. Il fit un signe à Tifoum et aux guerriers qui l'accompagnaient, et s'élança brusquement sur Kaloulou, en poussant un cri de triomphe; Tifoum sauta sur Sélim, un autre guerrier sur Abdallah.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

En une minute les pauvres enfants furent garrottés. En même temps, le cri de guerre des Ouatoutas, poussé par Férodia, avait été répété par tous les guerriers qui étaient dans la cour, et par chacun de ceux qui arrivaient. Une troupe s'était dirigée vers la hutte de Simba et de Motto ; mais les deux amis étaient disposés à faire une résistance désespérée.

Ni l'un ni l'autre n'avaient eu le temps de charger leur fusil ; mais ils ne se déconcertèrent pas pour si peu. Ils prirent leurs armes par le canon et firent de si beaux moulinets, qu'en un rien de temps il y eut une quantité de têtes fendues. Malheureusement le toit de la hutte était trop bas : Simba ne pouvait déployer ses bras en toute liberté. Les deux amis furent donc obligés de céder au nombre ; on les terrassa et on se hâta de les garrotter.

En peu de temps, Férodia se trouva maître du village. Le plan avait été trop bien conçu et trop bien exécuté pour échouer. Chacun des guerriers du village, en entendant le cri de guerre, eut à peine le temps de se demander où il était et ce qui se passait. Il se trouvait immédiatement entouré d'ennemis sans cœur et sans pitié.

Le village, corps et biens, appartenait à Férodia, qui se trouva ainsi propriétaire de 5000 esclaves. Dans l'Afrique centrale, il est de droit commun que tout prisonnier de guerre devient esclave du vainqueur.

On retrouva dans les magasins du roi les chaînes d'esclaves qui avaient été prises aux Arabes, après la bataille de Kouikourou. On passa les gros colliers de fer au cou de Kaloulou, de Sélim, d'Abdallah, et de ceux des guerriers de qui l'on craignait quelque résistance. Comme les cadenas ne se retrouvaient pas, on assujettit les colliers avec des cordes solides, et, pour plus de sûreté, on attacha aux captifs les mains derrière le dos.

On les fit partir ensuite par bandes de dix ou de vingt, chaque bande sous la surveillance d'un guerrier. Alors on distribua aux vainqueurs l'ivoire, les étoffes, les fusils, la poudre et les balles, et tout ce qui avait quelque valeur, pour le transporter à distance du village et le mettre en lieu de sûreté.

Quand on eut pris toutes ces mesures, le feu fut mis au village; en très-peu de temps, huttes et clôtures furent réduites en cendres.

Sur ces cendres noircies, le soleil du matin se leva dans toute sa splendeur; et les captifs, les mains liées derrière le dos, le carcan au cou, partirent pour le pays des vainqueurs.

A quelque distance du village, les esclaves furent partagés entre les tribus qui avaient concouru à l'entreprise. Férodia se réserva Kaloulou et les Arabes, et prit, à la tête de cinq cents guerriers, le chemin de la forêt où Kaloulou avait retrouvé Sélim.

Ni Férodia ni Tifoum ne s'approchèrent du jeune roi et de ses amis : ils étaient sûrs de leur vengeance; ils voulaient se donner la joie de la savourer à loisir.

Férodia, pour rendre toute poursuite impossible (à supposer que quelqu'un eût l'idée de le poursuivre), avait fait un long détour à travers la forêt. Il était arrivé à un endroit où il n'y avait pas le moindre vestige de route ou d'habitation; alors seulement il s'approcha du groupe où était Kaloulou. Lorsque le pauvre petit roi vit approcher son ennemi mortel, ses dents se serrèrent de rage : Férodia partit d'un éclat de rire méprisant, et fit tout ce qu'il put pour exciter encore davantage sa colère.

Férodia, un autre jour, s'approchant de Kaloulou, lui dit :

— Allons, méchant petit coq, secoue tes plumes, et chante bien fort; il y a justement dans le voisinage quelques aigles pêcheurs qui pourront t'entendre et venir se mesurer avec toi,

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

pour savoir qui chante le mieux. J'en ai déjà rencontré de ces petits coqs hargneux, et je leur ai tordu le cou, et Tifoum aussi, n'est-ce pas, Tifoum?

— Je le crois bien! répondit le courtisan servile, qui était toujours sur les talons du chef.

—Tu entends, Kaloulou, ce que dit Tifoum » ; et se tournant vers l'horrible drôle : « Voyons Tifoum, es-tu capable, pour me faire plaisir, de lui tordre le cou proprement?

— Si j'en suis capable! Un mot et ce sera fait! Quel plaisir ce serait pour moi, » ajouta-t-il en jetant un regard féroce sur Kaloulou.

— Il a le cou mince, reprit Férodia : il a le cou très-mince. Rien de plus facile. Tu n'auras qu'à l'empoigner par ses longues tresses. Nous verrons cela demain matin. »

Il s'approcha encore plus près de Kaloulou, et lui porta une botte en pleine poitrine avec la hampe de sa lance : « Tu m'entends, n'est-ce pas! » Oui certes il l'entendait, et la rage lui faisant perdre toute prudence, il s'élança sur le lâche agresseur ; d'un coup violent sur le dos, Tifoum paralysa son élan.

« Démon, s'écria Férodia, enfant de léopard; tu mourras demain matin dans les tortures : en attendant, tu verras brûler vif le vieux Soltali, qui a osé te désigner pour être le roi des Ouatoutas. Et pendant qu'on le brûlera sous tes yeux, on t'écartèlera, entends-tu? » Et il s'éloigna en fureur pour faire préparer un bûcher au pied d'un grand arbre.

En quelques minutes, le bûcher fut prêt, on y mit le feu, Férodia fit amener Soltali.

« Vieux fourbe, lui dit-il, tu vois bien ce feu et cet arbre?

— Je les vois, répondit le vieillard.

— Tu vas être brûlé vif, et tes cendres maudites resteront là pour déshonorer l'arbre, sous lequel aura péri un faux ma-

gicien. Holà, Tifoum! vite ! Amène Kaloulou; étends-le ici, le visage tourné vers le bûcher. Nous verrons si la magie sauvera le magicien, et épargnera à Kaloulou les tortures que je lui prépare. Allons, vous autres, plus vite! »

Hélas! que pouvait le pauvre vieillard, que pouvait le pauvre Sélim, contre ces brutes commandées par une brute plus féroce que toutes les autres?

Bientôt Kaloulou fut terrassé et ses bras et ses jambes attachés à quatre piquets. Soltali fut conduit au bûcher.

Il périt courageusement, mais, avant de périr, il fit trembler son bourreau. « Écoute, toi, Férodia; écoutez, vous, féroces Ouatoutas. Vous croyez triompher; vous croyez avoir fait de Férodia un roi, mais la volonté de l'Esprit céleste est plus forte que la vôtre. En dépit de vous, Kaloulou sera roi. Toi, Férodia, tu auras une fin terrible, et toi, Tifoum, tu ne garderas pas ta tête sur tes épaules... »

Sélim et Abdallah détournèrent la tête avec horreur. Kaloulou soutint l'épreuve avec une rare énergie. Il trouva encore assez de force quand tout fut fini, pour rappeler d'un ton railleur à Férodia et à Tifoum les prédictions du vieux Soltali.

Quand la nuit commença à tomber, les guerriers dont les huttes étaient les plus voisines du bûcher commencèrent à trembler. Il leur semblait que l'esprit irrité de Soltali était là, tout près d'eux, et qu'il les menaçait de sa vengeance. Ils s'écartèrent autant qu'ils purent, et Kaloulou, toujours attaché aux quatre piquets, fut bientôt le seul être vivant dans le voisinage des cendres de Soltali.

La nuit était devenue de plus en plus sombre. La forêt se remplissait de bruissements étranges et de murmures inquiétants. Pour les nègres superstitieux tous ces bruits étaient produits par l'esprit irrité de Soltali. Ils se cachaient en

tremblant au fond de leurs huttes; tout le campement s'était peu à peu endormi; quelqu'un veillait cependant.

Dans l'ombre épaisse de la nuit, une forme indécise se glissait en rampant, aussi mystérieuse qu'un spectre. Cette forme indécise s'éloignait d'un feu autour duquel étaient couchés des esclaves, et se dirigeait vers l'endroit où dormaient Sélim, Abdallah, Simba et Motto.

Le rôdeur nocturne s'approcha de Sélim, lui mit doucement la main sur la bouche pour l'empêcher de crier, et, se penchant à son oreille, lui dit : « Je suis Niani, votre esclave, ne bougez pas, maître. Je viens vous sauver; car j'ai entendu Tifoum jurer que vous seriez tué demain avec Kaloulou. Chut! J'ai mon couteau. Je vais couper vos liens et ceux de vos amis, et nous allons nous enfuir bien vite. »

Avec son couteau, il coupa la corde d'écorce qui reliait les deux parties du carcan, et en moins d'une seconde Sélim se trouva délivré de sa chaîne ignominieuse.

Niani rampa jusqu'à Abdallah et lui rendit le même service, avec recommandation de ne pas bouger avant un signal convenu. Simba, d'abord très-surpris, comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Il se tourna un peu pour que Niani pût couper la corde qui lui liait les mains derrière le dos; ce fut ensuite le tour du collier; Motto fut délivré en un clin d'œil.

Niani donna le signal convenu et tous le suivirent; aucun des esclaves qui dormaient auprès des feux, aucun des guerriers qui reposaient dans les huttes ne s'aperçut de leur passage. Ils se glissèrent derrière l'arbre où l'on avait attaché le malheureux Soltali.

« Maintenant, maître, dit Niani à Sélim, que faut-il faire?

— Demande-le à Simba et à Motto; mais nous ne pouvons pas partir sans Kaloulou. Plutôt que de l'abandonner, je retournerais sur mes pas et je mourrais avec lui.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

— Moi non plus, je ne veux partir sans lui, dit Abdallah. Donne-moi le couteau, je vais couper ses liens.

— Non, non, maître, s'écria Simba. Il faut que je retourne pour une raison à moi connue ; ainsi c'est moi qui délivrerai Kaloulou. Vous, Motto, restez ici ; et à la moindre alarme, sauvez-vous dans la direction de l'est ; au point du jour vous tournerez vers le sud. Ici, Niani, viens avec moi. Donne-moi ce couteau. »

Ils disparurent tous les deux derrière l'arbre. Simba, rampant sur ses mains et sur ses genoux, et suivi de près par Niani, arriva bientôt à l'endroit où gisait Kaloulou. Il l'appela tout bas, pour l'avertir qu'il avait affaire à un ami.

Il coupa les liens du prisonnier, qui fut obligé de s'asseoir et de se frotter assez longtemps tous les membres. Au premier moment, il était incapable de se tenir debout : il avait trop souffert.

Simba, plein de compassion, attendit patiemment qu'il eût recouvré l'usage de ses membres. Alors il lui dit : « Pas un mot ; de la prudence, si vous tenez à la vie. Nos amis sont là, qui nous attendent derrière cet arbre. Il faut m'obéir en ce moment, si vous voulez vous tirer d'affaire. »

Kaloulou suivit Simba, que précédait Niani. Ils arrivèrent ainsi près de la hutte de Tifoum, qui était isolée de toutes les autres.

« Il y a là des armes et de la poudre, dit Simba, il faut que nous nous en emparions. Laissez-moi voir ce qu'il y a à faire. »

Il reparut au bout d'une minute. « Venez, dit-il.

— S'il se réveille ? dit Kaloulou, en désignant la hutte de Tifoum.

— Il ne se réveillera pas ; il ne se réveillera plus jamais, dit Simba d'un ton solennel. »

Il venait d'égorger Tifoum.

Les trois amis prirent à la hâte dans sa hutte des fusils et de la poudre, des balles, des lances, un arc et un carquois, plus un sabre arabe.

Quand on fut de retour à l'arbre, on fit la distribution des armes. Motto eut un fusil, Abdallah un autre, et Sélim son « Joe Manton ». Tifoum, bon connaisseur en armes, se l'était adjugé dans le partage du butin. Kaloulou eut une lance, un arc et un carquois plein de flèches. Niani reçut une lance, et fut chargé du tonnelet de poudre. Simba se chargea des balles et du sabre. Simba dit simplement : « Allons! » et tous le suivirent avec obéissance.

Quand ils furent assez loin du campement, Simba dit : « Nous avons encore quatre heures jusqu'au jour. Marchons vers le sud. »

Dans une forêt où la terre est sèche et dure, comme dans celle-là, il est impossible de suivre un fugitif à la piste. Quand les guerriers de Férodia se réveilleraient, ils auraient beau se consulter les uns les autres, ils ne pourraient jamais deviner quelle direction les fugitifs auraient prise. Il est même probable que les plus superstitieux se rappelleraient les prédictions de Soltali, et supposeraient que son esprit irrité avait voulu se venger, en délivrant les prisonniers.

Simba, Motto et Kaloulou savaient cela, et tout en marchant d'un bon pas, ils marchaient du moins sans appréhensions. Comme chacun était préoccupé de ses propres pensées, on ne parla pas beaucoup, jusqu'au moment où parut la lumière grise du matin.

Sur les neuf heures, les fugitifs s'arrêtèrent au bord d'un marécage pour se rafraîchir. Quelqu'un dit alors un mot de ce qui s'était passé la nuit précédente dans la hutte de Tifoum.

« Est-ce vrai, Simba, demanda Sélim, que vous l'avez étranglé?

— C'est vrai.

— Mais c'est un assassinat ! »

Simba fut fort surpris d'entendre parler en ces termes d'une action qu'il trouvait toute naturelle.

— Il était donc réveillé? tu craignais donc qu'il ne donnât l'alarme?

— Non, il dormait. Mais je me suis souvenu de ton père qu'ils ont tué, de tes amis qu'ils ont tués aussi. Je me suis souvenu de tes propres souffrances. J'ai pensé à Isa, au petit Moussoud, à Abdallah ; au sort de Kaloulou, ton ami, ton frère. Je me suis souvenu qu'ils ont incendié le village de Katalamboula et brûlé Soltali. Si un jeune Arabe peut oublier tout cela, un Mroundi ne le peut pas. J'ai cru bien faire. Qu'en pensez-vous, Motto?

— Ce que j'en pense ? c'est que je regrette de ne pas avoir fait ce que vous avez fait. Voilà ce que j'en pense. »

Kaloulou fut du même avis. Abdallah prouva, en citant je ne sais quel verset du Koran, que Simba était dans son droit.

Sélim ne sut que répliquer ; mais tout au fond de son cœur quelque chose protesta. Il ne reprit pas une discussion devenue inutile ; mais cet événement le rendit pensif, et nous dirons à son honneur qu'il conserva tous ses doutes.

« En marche, dit Simba ; nous n'avons pas de temps à perdre, » et il donna l'exemple.

Au coucher du soleil, les fugitifs furent forcés de faire halte ; voyant devant eux un fourré épais, ils cherchèrent une ouverture pour s'y introduire. L'ouverture était étroite et difficile, mais elle conduisait à un endroit charmant. Le campement qu'ils se disposaient à établir était entouré d'une haie impénétrable, épaisse de quinze pieds, haute de douze ; elle se composait d'arbres et d'arbustes épineux, de cactus et d'aloès. Toutes ces plantes formaient un fouillis si inextri-

cable, si monstrueusement hérissé d'épines, qu'un boa constrictor n'aurait pas trouvé à s'y glisser. L'intérieur de ce fort naturel était tapissé d'un gazon doux, fin et soyeux ; au centre, une petite dépression du terrain contenait de l'eau ; quelle heureuse chance d'avoir rencontré un endroit pareil ! Motto lui-même, si fin et si avisé, n'aurait pu imaginer mieux comme protection contre les sauvages et les bêtes féroces. Sélim et Abdallah riaient de bon cœur et se frottaient les mains, à l'idée qu'ils étaient en sûreté.

Simba, qui était le chef reconnu de la petite expédition, jeta un regard autour de lui, et dit : « Voilà qui va bien ; nous sommes en sûreté. Je défie les Ouatoutas de nous découvrir ici ; mais nous n'avons pas à manger, et toute cette jeunesse doit avoir grand'faim. Demain matin, il faudra chercher de la nourriture, tout en marchant vers le sud. Qu'en pensez-vous, Motto ? Croyez-vous que cette forêt s'étende beaucoup plus loin ?

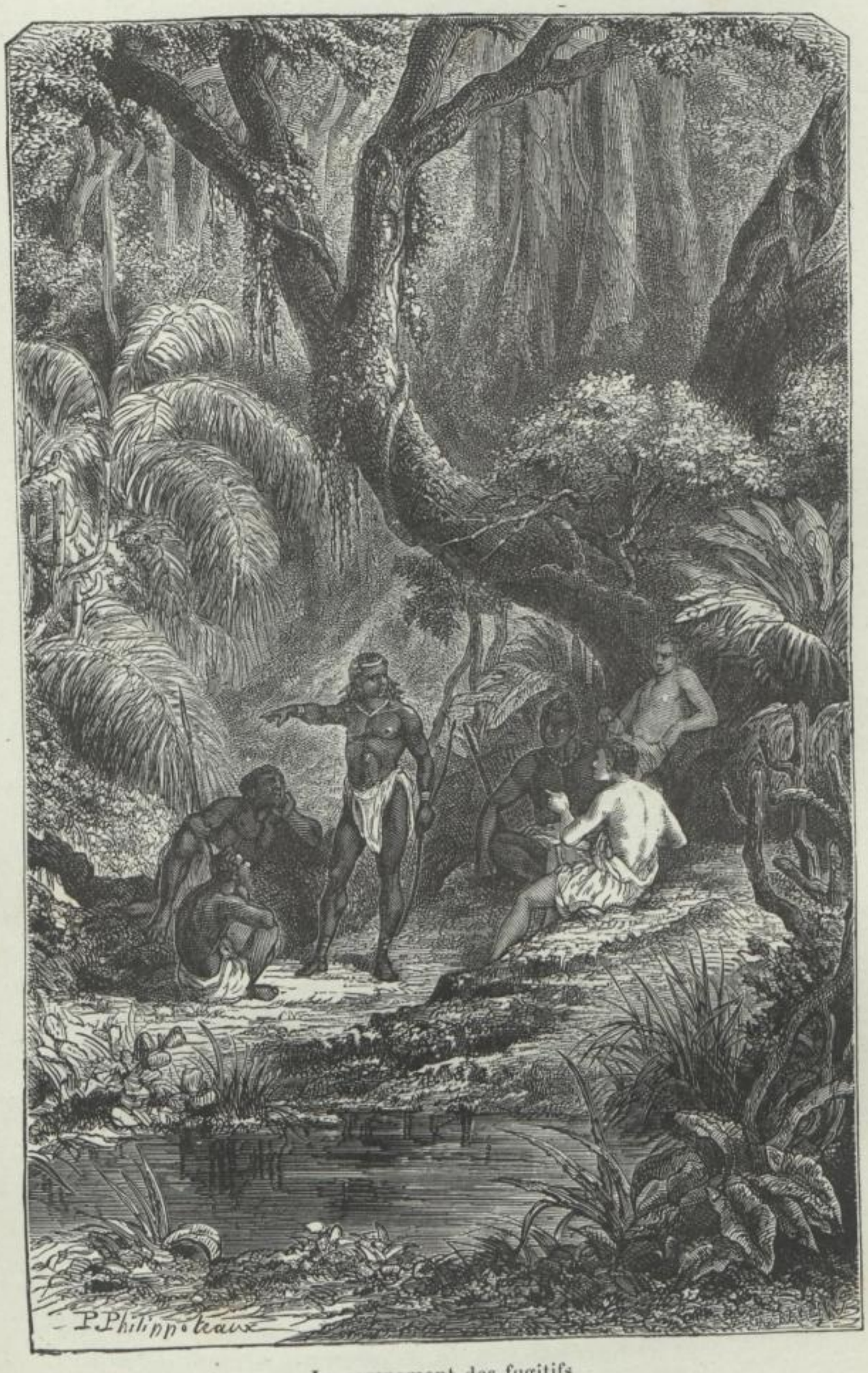
— Je n'en sais rien, ami Simba. Je ne le crois pas cependant ; dès qu'elle deviendra moins fourrée et moins épaisse, nous verrons certainement du gibier. » L'habile coureur de bois disait cela avec tant d'assurance que Sélim, Abdallah et Niani sentirent l'eau leur venir à la bouche, rien qu'à l'idée d'une bonne tranche de venaison, bien savoureuse.

« Simba, dit Kaloulou, je connais très-bien cette forêt ; mais, avant de vous en dire un mot, je désire savoir où vous voulez aller ?

— Ah ! où je veux aller ? » dit Simba en regardant Motto. Son ton était si préoccupé, qu'il signifiait clairement : Ma foi, je n'en sais rien.

« Oui, où aller ? » répondit Motto aussi décontenancé que son camarade.

— Il faut pourtant que je le sache, reprit Kaloulou. Il n'y



Le campement des fugitifs

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

a pas de danger qu'on nous poursuive maintenant; comptez là-dessus pour vous décider. Voyons, Simba, voyons Motto, encore une fois, où voulez-vous aller ?

— Réponds toi-même, jeune chef ? dirent les deux nègres.

— Moi ? Eh bien, soit ! mon idée est de retourner vers l'est, en traversant la forêt, puis de tourner au nord-ouest, de recueillir ce qui peut rester de ma tribu, et de recommencer la guerre contre Férodia; oui, la guerre, jusqu'à ce que le dernier de ceux qui ont levé la lance en sa faveur soit tombé pour ne plus se relever. Voilà mon projet à moi. » Il était si ému en disant cela, que ses mains tremblaient de colère.

En ce moment, Kaloulou sentit qu'on lui touchait doucement l'épaule ; il tourna la tête. Sélim le regardait de ses yeux si doux et si affectueux.

« Kaloulou, dit-il, à nos yeux tu es toujours le roi des Ouatoutas. Assieds-toi tranquillement auprès de moi, comme Abdallah et Niani, et écoute ce que ton frère Sélim a à te dire. »

Kaloulou s'assit sans prononcer une parole : ses yeux n'étaient plus hagards ; il n'était plus agité de ce tremblement nerveux si terrible à voir. La douceur du regard et de la voix de Sélim l'avait calmé. Sa fureur se changea en attendrissement, et, pour la première fois de sa vie, il pleura.

« Kaloulou, dit Sélim en lui prenant la main, tu m'as sauvé de la mort. Tu as eu pitié de moi, et tu m'as aimé, tu sais combien je t'aime aussi. Tu m'as tiré des mains de Tifoum, tu as sauvé mon ami Abdallah des dents du crocodile. Kaloulou, mon frère, après tout ce que tu as fait pour moi, j'ai une faveur encore à te demander, c'est quelque chose qui me rendrait bien heureux. Cependant j'hésite un peu…

— Parle, Sélim, que peut faire Kaloulou pour toi ? Ne sais-tu pas bien qu'il te suffit de lui commander ?

— Alors, tu me promets de ne pas me refuser ?

— Que de paroles ! demande donc ce que tu veux.

— A Zanzibar, j'ai une belle maison, entourée de beaux jardins, où viennent toutes sortes de fruits délicieux. A Zanzibar, j'ai une mère, pleine de tendresse. Promets-moi donc de renoncer pour le moment à tes projets de guerre, et de venir vivre dans ma maison, goûter les fruits de mon jardin. Ma mère, qui m'aime tant, t'aimera aussi quand elle saura ce que tu as fait pour moi.

Kaloulou ne répondit pas. Il avait été très-ému tout le temps que Sélim lui avait parlé. Il semblait hésiter à s'engager par une promesse ; et cependant il n'était peut-être pas éloigné de se laisser aller à la faire, par amitié pour son frère. Il y eut un silence de quelques minutes, qui fut rompu par la basse-taille de Simba.

« Jeune chef, Sélim a prononcé de sages paroles. Ni Motto ni moi nous n'aurions si bien trouvé. Le jeune maître est plus sage que Simba et Motto. Tu seras un jour roi de l'Outouta ; pour le moment, tu t'exposerais à des dangers inutiles. Viens donc à Zanzibar, voir des choses étranges que tes yeux n'ont jamais vues. Viens apprendre la sagesse des Arabes et des Nazaréens, pour devenir plus tard un plus grand roi que Loralamba. A Zanzibar, d'ailleurs, tu trouveras des hommes tout prêts à te seconder, quand tu te seras fait connaître ; à leur tête, tu pourras renverser Férodia. J'ai dit.

— J'irai à Zanzibar ! s'écria Kaloulou, convaincu par les raisons de Simba. Oui, j'irai à Zanzibar, pour apprendre à être un grand roi. Je retournerai dans l'Outouta, grand, fort comme Simba, et Férodia fera bien de prendre garde à lui. Qu'il jouisse de la graisse de la terre ! qu'il jouisse de tout ce qu'il a volé, jusqu'au retour de Kaloulou. J'en jure par les cendres de Soltali, par le tombeau de Mostana, je tirerai de lui une vengeance éclatante ! J'ai dit.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Il n'y a rien de tel qu'une décision prise, qui met fin à toutes les incertitudes, pour égayer même des gens affamés comme nos fugitifs. On irait donc à Zanzibar ! Ce seul mot, avec la certitude qu'on était bien en sûreté pour le moment, et qu'on ne manquerait pas de trouver du gibier dès le lendemain matin, mit tout le monde en joie.

« Bon ! bon ! bon ! crièrent-ils tous à la fois. Sélim se leva pour embrasser Kaloulou. Simba et Motto lui prirent chacun une main et la secouèrent vigoureusement ; Niani gambadait comme un véritable singe ; Abdallah fit comme Sélim, il embrassa Kaloulou ; il lui promit de revenir avec lui dans le pays des Ouatoutas pour l'aider à revendiquer sa royauté.

Le sage Simba reprit la parole, et dit à Kaloulou : « Tu connais ce pays, n'est-ce pas ? Comment pouvons-nous aller le plus directement d'ici à Zanzibar ? »

Motto et Kaloulou, en combinant leurs connaissances géographiques, conclurent qu'il fallait gagner le lac Tanganika que Kaloulou appelait Liemba ; faire un détour d'une semaine pour éviter le pays de Férodia, et gagner Oujiji.

« Mais, où est Zanzibar ? demanda Kaloulou surpris.

— Zanzibar doit être juste à l'est du point où nous sommes, du côté où le soleil se lève chaque matin.

— Je puis vous guider vers l'Ourori, mais je ne sais pas du tout ce qu'il y a au delà, dit Kaloulou.

— Nous ne sommes pas en nombre pour traverser l'Ouhéhé, reprit Simba. Motto, qu'en pensez-vous ?

— Si j'étais sur le chemin des trafiquants, répondit ce vieux chasseur de Motto, je m'y retrouverais bien. Mais, Kaloulou, ne l'ai-je pas entendu dire qu'il y a de ce côté-ci un grand lac ?

— Oui, le lac Liemba, dont on ne voit pas le bout, et qui s'étend vers le nord.

— Le lac Liemba ? le lac Liemba ? se disait Motto en ru-

Geographische
Zentralbibliothek
Leipzig

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

minant, comme un homme qui cherche au plus profond de sa mémoire un souvenir incertain. Je n'ai jamais, que je sache, entendu parler d'un lac Liemba. J'ai été plusieurs fois sur le lac Tanganika en allant d'Oujiji à...

— Oujiji ! s'écria Kaloulou surpris. Je n'ai jamais entendu nos voyageurs parler d'un lac Tanganika ; mais je connais bien Oujiji, sur le lac Liemba, pas loin de l'Ousowa, un peu plus haut.

— Bon ! reprit Motto ; Liemba et Tanganika sont deux noms différents du même lac.

— D'ici à Oujiji, dit Kaloulou, la route n'est pas difficile, et si vous connaissez le chemin pour aller de là à Zanzibar...

— Si je le connais ! cria Motto d'un ton triomphant. Je le connais en effet ; car j'ai fait le trajet cinq fois.

— Je sais la route du lac, dit Kaloulou. J'ai fait ce voyage, il y a quelques lunes. C'est à vingt jours de marche, dans la direction où vous avez vu le soleil se coucher ce soir. Mais, entre nous et le lac, il y a le pays de Férodia. Il nous faudra marcher encore une semaine dans la direction du sud, et alors faire un détour pour gagner le lac, en évitant Férodia. »

Tout le monde approuva.

« Dans cinq lunes, nous verrons Zanzibar, dit Simba d'un ton joyeux.

— En attendant, nous tâcherons de voir un peu de gibier, répliqua Motto en riant.

— C'est cela, répétèrent les autres. On se partagea les munitions ; Kaloulou examina soigneusement la corde de son arc, et les autres la batterie de leurs fusils. Voyant cela, Niani ne voulut pas rester en arrière ; d'un air de profond connaisseur, il regarda de près le fer de sa lance, et communiqua à ses compagnons le résultat important de son examen. « Ça pique et ça coupe, dit-il, nous sommes sauvés ! »

CHAPITRE XII

Le matin dans la forêt. — Les buffles. — Le récit de Niani. — La mort du lion.

Quand le ciel commença à se teindre des couleurs du matin, les voyageurs, paisiblement endormis dans leur campement, commencèrent à bâiller et à s'agiter. Ils furent bientôt sur pied.

Comme ils n'avaient ni tentes à plier, ni bagages à charger, aussitôt éveillés, ils se mirent en marche.

Rien de charmant comme une forêt d'Afrique aux heures fraîches du matin. Les arbres ont l'air de s'éveiller après le sommeil de la nuit; la vie peu à peu se répand partout. Il faut cependant que le voyageur, pour jouir de ces heures délicieuses, n'ait pas à marcher dans de hautes herbes alourdies par les rosées, qu'il ne soit pas exposé à traverser des champs de roseaux dont les feuilles, en forme d'épée, versent sur sa tête une pluie abondante au moindre mouvement. Il faut que son pied se pose mollement sur ces tapis de couleur brune que forment les feuilles, en se décomposant. Malheureusement, ce

matin-là, les voyageurs étaient trop affamés pour contempler longtemps le paysage, et pour ouvrir leur oreille au chant matinal des oiseaux.

Ils marchaient depuis une heure, quand Simba s'arrêta brusquement. On était à la lisière de la forêt; une plaine s'étendait au loin, tout inondée de lumière et bordée par un ourlet de collines. « Là-bas! dit Simba en étendant le bras, voyez-vous des buffles? »

Cette nouvelle émut fort la troupe affamée. « Où donc sont-ils? » telle fut la première question qui vint sur toutes les lèvres.

En suivant avec soin la direction indiquée par le doigt de Simba, et en clignant les yeux, on pouvait apercevoir vaguement quelques taches sombres au milieu de la plaine. Tous se précipitèrent de ce côté. Niani brandissait sa lance avec des intentions si meurtrières qui eussent sans doute épouvanté les buffles s'ils avaient pu l'apercevoir.

Aux derniers arbres, Simba, pour assurer le succès de l'entreprise, donna ses instructions à ses hommes. Ils devaient s'avancer en rampant, à quarante mètres les uns des autres, afin d'entourer les buffles de tous côtés, excepté du côté du vent; ils devaient garder le plus profond silence, et éviter de faire le moindre bruit. Ils se lèveraient et feraient feu seulement quand ils entendraient un coup de sifflet. Le chasseur Motto insista, au nom de son expérience, pour que l'on suivît de point en point, dans l'intérêt commun, les instructions de son camarade.

Heureusement le vent venait de l'ouest; ils ne furent donc pas obligés de faire un trop long détour. De plus, ils pouvaient se dissimuler derrière de légers monticules, anciennes fourmilières abandonnées, couvertes d'une herbe jaune très-haute. La plaine aussi était couverte de grandes herbes desséchées,

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

sous lesquelles pointaient les pousses nouvelles. C'étaient ces pousses vertes que les buffles étaient en train de brouter.

C'était une question sérieuse pour les chasseurs de ne pas manquer leur coup : la faim les faisait cruellement souffrir, et ils étaient incapables de continuer leur route sans avoir pris quelque nourriture. Ils n'étaient plus soutenus d'ailleurs par l'excitation que leur avait causée d'abord la joie d'être libres ; et c'était pour eux une impérieuse nécessité de se procurer de la nourriture. La nécessité, mère de tous les arts, enseigna aux plus inexpérimentés l'art de s'approcher des buffles sans les effaroucher.

Les chasseurs s'avançaient donc prudemment, cachés dans les grandes herbes, profitant des monticules qui étaient nombreux, et se dissimulant derrière les palmiers.

De minute en minute la distance diminuait, chacun retenait son haleine, en proie à une horrible crainte, celle de voir quelque compagnon maladroit mettre le gibier en défiance. De temps à autre, ils levaient la tête pour voir où ils en étaient, et ce que devenaient les animaux qu'ils allaient attaquer.

Kaloulou, qui avait une longue expérience pour son âge, trouva sa tâche bien facile, plus facile que Simba et Motto eux-mêmes ; son corps souple et vigoureux se glissait sans difficulté à travers les grandes herbes ; aussi, bien avant tous les autres, il s'était approché de l'un des buffles, aussi près que la prudence le lui permettait. Déjà la flèche était sur la corde, l'arc était tendu, Kaloulou n'attendait plus que le signal.

Simba ayant surveillé son monde et ayant attendu patiemment quelques minutes que tous les chasseurs fussent prêts, fit entendre un léger sifflement. Aussitôt Kaloulou se releva et pendant une minute examina le terrain. Motto était à droite de Simba, et Simba tout près de Kaloulou. Abdallah était à sa gauche, à quelques mètres derrière lui, et visait

un buffle. Sélim était le plus éloigné à gauche, à environ trente ou quarante mètres d'un jeune buffle. Il vit tout cela d'un seul coup d'œil, la seconde d'après l'arc de Kaloulou résonna. On entendit ensemble les fusils de Sélim, de Simba, de Motto; il y eut un moment de trouble et de confusion parmi les animaux.

C'était sur le chef du troupeau que Kaloulou avait tiré; la flèche s'était enfoncée jusqu'aux plumes dans le flanc de l'animal, qui aussitôt baissa la tête et se disposa à charger. Derrière Kaloulou retentit le bruit du fusil d'Abdallah; le buffle chancela; la balle s'était aplatie sur son énorme front. Mais quelques instants après il revint à lui, poussa un horrible mugissement et se jeta avec fureur du côté de Kaloulou.

Il aurait aussi bien pu se jeter sur de la fumée; d'un bond léger Kaloulou se jeta de côté, et se mit en dehors de ses atteintes. Comme en passant la bête lui présentait le flanc, il profita de l'occasion pour tirer une seconde flèche qui lui perça le cœur, et par cet exploit mérita le premier prix.

Simba et Motto avaient visé le même animal. Leurs balles, bien dirigées, l'étendirent raide mort.

Sélim de son premier coup de fusil cassa l'épaule à un jeune buffle; il lui envoya son second coup à travers le corps. Le buffle poussa un gémissement; il se mit à vomir le sang. Avant que Sélim eût pu recharger son fusil, l'animal s'était affaissé sur les genoux et avait roulé sur l'herbe.

Le petit Niani avait commencé par se cacher derrière un arbre et avait examiné avec l'œil d'un critique exercé toutes les péripéties de la bataille. Quand la partie fut gagnée, il sortit de sa cachette. Il se mit à pousser des cris de triomphe, et fit autant de tapage que si à lui tout seul il eût mis en déroute toute une armée de buffles. En souvenir de ce qu'il avait fait pour les prisonniers, on lui passa sa forfanterie, et tout le

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

monde se mit à rire en le voyant danser sur le buffle qu'avait abattu Kaloulou. Ensuite, comme tous les estomacs criaient la faim, on se mit à détacher les bons morceaux avec des fers de lance et des couteaux.

Chacun prit sa charge de chair de buffle, et l'on regagna la forêt, dans la direction de l'est. C'était un asile sûr ; on pouvait y faire cuire la viande et y manger tranquillement, quand même la fusillade aurait attiré l'attention de quelques ennemis.

En moins d'une heure, les chasseurs gagnèrent une partie du fourré semblable à celle où ils avaient passé la nuit précédente. Simba et Motto allumèrent du feu ; les jeunes gens dirigés par Kaloulou préparèrent des baguettes pointues. On enfila de petits morceaux de viande à l'extrémité de chacune de ces baguettes, et on les planta tout autour du feu. Quand la viande parut à peu près cuite, ce fut merveille de voir comme chacun s'escrimait, et avec quelle rapidité disparaissaient les morceaux.

Quand on fut repu pour le présent, on songea à l'avenir, et on prépara de longues lanières de viande, que l'on mit au-dessus du feu, sur un gril improvisé. Quatre baguettes à fourche formaient les quatre pieds du gril ; ces baguettes deux à deux furent réunies par deux autres morceaux de bois, posant sur les fourches ; en travers de ces deux premières baguettes, on en espaça d'autres qui formèrent le gril. Sélim se fit expliquer l'opération en détail ; il vit alors ce qu'il aurait dû faire lui-même dans la forêt pour empêcher la chair de son antilope de se corrompre.

Sur les deux heures de l'après-midi, on enleva du gril la chair de buffle, qui était suffisamment boucanée. Chacun en prit sa provision qu'il empaqueta dans des cordes d'écorce, et la petite troupe, bien restaurée et bien reposée, se remit en marche vers le sud.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Au coucher du soleil, ils campèrent près d'une mare, et après s'être fait un retranchement de broussailles et d'épines, soupèrent joyeusement. On commença même à plaisanter. Simba, avec son grand air sérieux, faisait des remarques si bouffonnes que tout le monde riait aux larmes. Motto, comme témoignage de son admiration, lui tendit un peu de tabac, qu'il avait tiré de quelque poche mystérieuse, et Simba l'introduisit dans sa bouche, d'un air de profonde jubilation.

« Maintenant, dit Motto, Niani va nous raconter une histoire. »

La figure de Niani prit une expression d'effarement comique. Il se débattit, il se défendit, il fit en un mot tout ce qu'il put pour se dérober à l'honneur qu'on lui voulait faire. Il ne connaissait pas d'histoire, il ne saurait jamais en inventer une...

« Qui parle d'inventer? reprit Motto; dis-nous seulement ce que tu es devenu après avoir quitté le village de Katalamboula?

— Oh! ce sera bientôt fait. Après notre arrivée au village, Tifoum le Méchant me prit dans sa hutte, et fit de moi son domestique. J'allais lui chercher de l'eau, je lui allumais sa pipe. Quand Férodia s'en alla furieux, parce qu'on ne voulait pas lui laisser emmener maître Sélim, Tifoum me dit de le suivre. Pendant la route, il me battait souvent; une fois même il me menaça de me couper la tête si je ne marchais pas plus vite. J'étais triste; tout m'était égal, depuis que j'étais séparé de maître Sélim qui a toujours été si bon pour moi. Un esclave fut tué un jour, pour avoir fait mine de vouloir se sauver. Il n'arriva rien autre chose pendant ce voyage; seulement presque tous les jours quelque esclave mourait de fatigue et de mauvais traitements. Nous atteignîmes à la fin le village de Férodia.

Il n'est pas à beaucoup près si considérable que celui de Katalamboula ; mais il y a une grande quantité de vaches, de moutons et de chèvres.

Tifoum avait quatre femmes, plus laides et plus méchantes les unes que les autres. Je n'ai jamais été tant pincé de ma vie ; je n'ai jamais tant reçu de coups de pied et de coups de poing, sans compter que l'on me tirait les oreilles comme si on avait voulu me les arracher. J'étais toujours à porter de l'eau, du bois, à courir après les chèvres.

Voyant cela, Tifoum riait de tout son cœur.

Un beau jour, je me dis que je ferais peut-être mieux d'être tout à fait bon, et de faire ma besogne lestement.

Alors, Tifoum m'enleva à ses femmes, et ne me fit plus travailler que pour lui. Mais tout le temps il me disait : « Il faut que je te torde le cou un de ces quatre matins, et que je te mange à mon déjeuner. » Alors il faisait rouler ses yeux et ouvrait une bouche épouvantable.

Bien souvent aussi il disait qu'il était bien fâché de n'avoir pas au moins un des esclaves blancs ; c'est ainsi qu'il appelait maître Sélim et maître Abdallah, le mauvais chien !

Il pensait que cela aurait donné aux gens du village beaucoup plus de considération pour lui.

Un jour, nous apprîmes que Katalamboula était mort et que Kaloulou lui avait succédé. Férodia grinça des dents, tant il était furieux. Il déclara qu'il couperait en petits morceaux tous les partisans de Kaloulou. Le lendemain, il prit beaucoup de monde avec lui, et après beaucoup de bavardage, il se mit en route pour le village de Katalamboula.

Tifoum m'emmena avec lui, et me fit porter ses lances, un grand sac de riz, et une gourde pleine d'eau.

Tout le temps je me disais : Si j'entre dans le village, je préviendrai Simba et Motto de ce que Férodia vient faire. Mais

au village de la tribu des Méroenis, Tifoum me laissa en arrière, sur l'ordre de Férodia, et je vis alors que je ne pourrais rien faire pour vous.

La nuit de l'attaque, j'essayai de vous rejoindre, mais cela me fut impossible. Le lendemain nous partîmes pour le village de Katalamboula, mais le coup était fait.

Je vous vis emmener comme esclaves ; j'avais grande envie de pleurer, mais Tifoum était là ; et s'il m'avait vu pleurer, il m'aurait roué de coups.

Alors je me mis à réfléchir, et à me demander comment je pourrais vous venir en aide. Je ne pensais plus qu'à cela la nuit et le jour.

Quand Soltali fut brûlé, et que j'entendis les menaces de Tifoum contre Kaloulou et Sélim, je me dis : « Il faut que je me risque cette nuit. » Je crois que Tifoum faisait exprès de ne pas s'endormir ce soir-là. Je lui pris son couteau, et j'allai couper les cordes qui vous retenaient la tête dans ces abominables colliers.

—Tu es un brave garçon ! » dit brusquement Motto. Il était ému et ne voulait pas le laisser voir.

Simba, allongeant ses grands bras, enleva Niani comme une plume, et le serra, sans le faire crier cependant, contre sa robuste poitrine. « Bon petit garçon, bon petit garçon ! » lui rugissait-il à l'oreille ; et encore il croyait parler doucement. Mais si le ton était rude, le sentiment était profond et sincère, et Niani le sentit bien, car ses yeux se mouillèrent de larmes.

Mais voici bien autre chose : Sélim lui-même, Sélim qui était si élevé au-dessus de lui dans l'idée du pauvre petit, Sélim qu'il avait vu dans tout l'éclat de ses costumes de soie et d'or, Sélim qui avait là-bas, à Zanzibar, une mère si admirablement belle, prit la main de Niani et la serra dans les

siennes, il le regarda avec tendresse, il l'attira à lui et l'embrassa.

« Ma mère elle-même te remerciera, Niani. Te souviens-tu d'elle?

— Si je m'en souviens! pourrais-je jamais vous oublier, elle ou vous?

— Ne me dis plus vous, dis-moi *toi;* tu n'es plus mon esclave, tu es mon ami, comme Simba et Motto.

— Oui; mais, maître Sélim, Simba et Motto sont grands; moi je suis petit et mauvais; quelque jour peut-être je ferai quelque chose de mal, et vous ne serez plus mon ami.

— Si cela arrive jamais, je me souviendrai de la nuit où Niani a risqué sa vie pour sauver la mienne et je me dirai : Pardonne à Niani, en souvenir de ce qu'il a fait.

— Et moi aussi, dit Abdallah, je serai l'ami de Niani. »

Simba reprit : « Puisque Niani n'a plus ni père ni mère, le pauvre petit, moi je l'adopte pour mon enfant. Je vous prends tous à témoins. »

Pendant six jours encore, ils marchèrent sans sortir de la forêt. Ils virent beaucoup de gibier, et chaque jour ils firent sécher de la viande, en vue de l'avenir.

Le septième jour, Kaloulou dit : « Nous pouvons tourner à l'ouest, et marcher dans cette direction pendant trois jours; nous inclinerons ensuite légèrement vers le nord-ouest, ou bien, selon les circonstances, nous prendrons une autre direction pour gagner le lac Liemba. »

Il fallut bientôt quitter la forêt et renoncer à l'ombre et à la fraîcheur de ses voûtes séculaires pour affronter la chaleur étouffante et les difficultés d'un fourré épineux et bas. Les plantes du genre cactus et du genre aloès envoyaient par bouffées leurs exhalaisons nauséabondes; on marchait pas à pas parmi les plantes épineuses qui formaient un tissu serré et

souvent inextricable. L'air était chargé d'odeurs pénétrantes et âcres. La moindre piqûre, le simple contact de ces plantes hideuses causait d'intolérables démangeaisons.

Ce n'était pas tout. Le sol était littéralement jonché des graines d'une herbe épineuse, dont les piquants sont aussi raides et aussi aigus que ceux d'un hérisson. Imaginez des hommes qui marchent pieds nus sur un tapis de hérissons en miniature; autant vaudrait marcher sur des cendres chaudes. Il fallait s'arrêter à chaque pas.

La terre était brûlante et toute crevassée. Quelques-unes de ces crevasses étaient si considérables que les malheureux trébuchaient à chaque pas, et risquaient de se démettre le pied.

La soif commença à se faire sentir, il fallut l'endurer toute la journée. Le soir seulement on trouva une espèce de mare remplie d'une boue liquide d'apparence crayeuse. Le sol était défoncé tout autour par le piétinement des bêtes sauvages. Quand on meurt de soif, on n'y regarde pas de si près, et nos héros furent encore bien contents de rencontrer cette affreuse boisson.

Le jour suivant, ils sortirent enfin de ce fourré, et débouchèrent dans une plaine sans arbres, toute couverte de grandes herbes desséchées. Le niveau de cette plaine était bien au-dessous de celui du fourré; Kaloulou en conclut qu'ils étaient dans la bonne voie, et qu'ils commençaient à descendre vers le territoire que baigne l'extrémité sud du lac Liemba; Motto et Simba furent de son avis.

En avançant toujours à l'ouest, ils s'aperçurent que l'horizon semblait s'élever à mesure qu'ils continuaient à descendre. La marche devint très-difficile. La prairie qu'ils avaient parcourue s'était tranformée en une plaine, remplie de joncs qui croissaient par touffes; entre ces touffes, la terre déprimée

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

formait de petits fossés. Il fallait faire de grandes enjambées pour sauter d'une touffe à l'autre : et encore, les mottes de terre s'émiettaient souvent sous la pression du pied. Puis il fallut traverser une sorte de marécage noirâtre, de consistance spongieuse. La surface paraissait assez solide, mais on enfonçait parfois jusqu'à la ceinture, dans une boue fétide, tenace, composée de végétaux en décomposition. Ce n'était pas tout : ce marécage produisait des roseaux à feuilles coupantes comme des rasoirs. Aussi, en sortant de ce bourbier, les pauvres gens avaient-ils le corps couvert de boue et zébré d'estafilades.

Insensibles à tant de maux, ils n'avaient qu'une idée : atteindre cet horizon bleuâtre, sur lequel ils avaient les yeux fixés depuis le matin. Il faisait nuit quand ils atteignirent les hauteurs ; ils étaient si harassés de la marche à travers le marécage, qu'ils se couchèrent pour se reposer, sans songer qu'ils n'avaient pas bu de la journée.

Bien longtemps avant l'aube, ils étaient déjà en marche. La plaine déployait toujours devant eux ses grands mouvements de terrain, semblables aux ondulations de la mer ; il leur semblait que cette plaine était sans limites et rien ne leur faisait penser que la journée qui commençait dût être meilleure pour eux que celle de la veille. Ils allaient toujours vers l'ouest, à travers les grandes herbes desséchées.

Le quatrième jour, Kaloulou fit suivre à ses compagnons la crête d'une ondulation qui se dirigeait vers le nord-ouest. De cette hauteur, ils pouvaient voir très-loin tout autour d'eux. Cette crête parfois était interrompue par des dépressions de terrain, où nos voyageurs étaient obligés de s'engager ; mais aussitôt qu'ils pouvaient, ils regagnaient la hauteur. Vers le soir, ils aperçurent avec joie de sombres massifs montagneux ; ils les atteindraient pour sûr le lendemain, par une marche de douze heures.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Le soir du cinquième jour, ils arrivèrent au pied d'une colline conique, près d'un ruisseau limpide, à la lisière d'un fourré de bambous.

A partir de ce moment leur marche s'accomplit à travers des bois touffus, des fourrés de bambous, des coins de terre semblables à des parcs; puis ils longeaient des collines coniques, des ourlets de roches grises, et suivaient des ravines profondes. Ils arrivèrent enfin dans une plaine parsemée de bouquets de grands arbres, et dont les gazons étaient aussi doux à l'œil que du velours. Pendant cette série de marches, ils avaient suivi une pente insensible, mais continue, qui les amenait forcément dans les environs du lac. Le gazon d'ailleurs devenait plus dru et plus vigoureux : c'était encore un indice. Quand ils eurent établi leur campement, ils soupèrent d'un peu de viande boucanée, mais avec l'assurance de trouver dès le lendemain du gibier dans cette plaine.

Vers minuit, ils furent réveillés en sursaut par le rugissement d'un lion. « Qu'est-ce que j'avais dit? s'écria Motto. Je savais que le gibier devait abonder dans cette région; car s'il n'y avait pas de gibier, il n'y aurait pas de lion. Sélim, tu feras bien de préparer ton fusil, car si ce lion est affamé, il pourrait bien se jeter sur l'un de nous.

— Je le vois, murmura Kaloulou. Là, là, regarde cette forme noire qui s'avance lentement; il vient de dépasser ce gros arbre. Ah! il s'arrête et regarde de notre côté.

— Chut! fit Simba, il arrive. Vise bien, jeune maître.

— Est-ce le moment? demanda Sélim à voix basse.

— Non, non, non, répondit Motto. Je donnerai le signal. En pleine tête surtout; car tout serait perdu s'il n'était que blessé. »

Quels battements de cœur! on aurait presque pu les entendre. Le lion s'avançait toujours. On ne l'entendait pas marcher.

Il s'arrêta comme pour réfléchir ; on entendait le bruissement du gazon que sa queue battait à petits coups ; ses yeux brillaient d'un éclat qui s'éclipsait de temps à autre, quand il clignait ses paupières. Ils pouvaient servir de point de mire pour Sélim ; Motto, la main posée sur son bras, le retenait encore.

Le lion ayant délibéré, tourna lentement à gauche comme pour décrire un circuit autour de l'arbre. A mesure qu'il tournait, Sélim tournait lentement, un genou en terre, le canon toujours braqué entre les deux yeux.

Soudain l'animal s'arrêta et fit entendre un rugissement épouvantable. Niani et Abdallah, retranchés derrière Simba et Motto, y répondirent par des cris d'effroi. Simba et Motto préparèrent leurs fusils, en cas que Sélim manquât son coup.

Le lion se baissa lentement comme pour se ramasser avant de bondir : c'était le moment critique.

« Il va bondir, dit Kaloulou.

— Feu! » cria Motto d'un ton bref. Trois coups de feu partirent en même temps ; à la lumière de l'explosion, on entrevit le lion en l'air; puis on entendit un cri sauvage, une lourde chute : le lion était ou mort ou mourant.

Sur les charbons à demi éteints du feu du bivouac, on jeta quelques poignées d'herbes sèches, et subitement une grande lueur éclaira toute la scène. Le lion gisait sur le côté droit, une de ses griffes s'agitait encore convulsivement, ses lèvres retroussées laissaient voir ses terribles dents blanches; il avait la tête fracassée.

Nous sommes forcés d'avouer que Niani ne montra pas la moindre générosité envers l'ennemi vaincu. Il l'accabla d'épithètes diffamatoires et exécuta un pas de sa composition autour du cadavre.

« Assez dansé, dit Motto en riant. Dormez tous pendant que je feraí sentinelle. Ce drôle avait peut-être des camarades qui

tiendront sans doute à s'informer de ce qu'il est devenu. »

A l'aube, Motto réveilla ses compagnons, qui firent un grand feu pour se réchauffer. Kaloulou coupa les griffes du lion et les partagea entre toute la bande, comme un trophée.

Simba eut soin de détacher du cou l'énorme crinière, qui fut également partagée. On se remit en marche, chacun ayant reçu l'ordre d'avoir l'œil au guet.

Simba vit un *koudou* et se mit à sa poursuite. Il l'atteignit d'une balle; la chair de cet animal fut un grand régal pour tous. Motto proposa qu'on prît un jour de repos; Abdallah et Niani abondèrent dans son sens et déclarèrent qu'ils étaient morts de fatigue. Simba, Kaloulou et Sélim ayant déclaré qu'il fallait pousser en avant jusqu'à ce qu'on fût en vue du lac Liemba, Motto n'insista pas; quant à Abdallah et à Niani, ils déclarèrent que la chair du koudou leur avait rendu toutes leurs forces.

La plaine qu'ils traversaient était toujours aussi belle; continuellement, dans le lointain, on apercevait des troupeaux de buffles, de girafes et d'antilopes.

De loin en loin, pour rompre la monotonie de la plaine, s'élevaient des bouquets de mimosas, de tamarins, des groupes de palmyras, qui donnaient une grâce particulière au paysage.

Au-dessus de leurs têtes, des milans, des vautours et des faucons planaient, en quête d'une proie; dans les bosquets et dans les fourrés, les petits oiseaux chantaient gaiement. Quel calme et quel repos d'esprit pour un fugitif, après tant d'épreuves!

« Un si beau pays, dit Kaloulou, ne doit pas être désert; nous allons certainement rencontrer bientôt des cultures, car nous ne sommes pas bien loin du lac. »

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Le lion gisait sur le côté droit.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

Le lendemain matin, après quelques heures de marche, Simba s'arrêta tout à coup et s'écria : « Un champ de blé! »

Niani et Abdallah tressaillirent comme si on eût crié à leurs oreilles : « Voici Férodia! » Les pauvres enfants voyaient partout leur cruel persécuteur. On les rassura bien vite; ce ne pouvait être là le pays de Férodia; il était bien loin derrière eux. Peut-être même les habitants de cette contrée n'avaient-ils jamais entendu prononcer le nom de Férodia.

Après avoir longé le champ de blé pendant près d'une heure, la petite troupe se trouva sur les bords d'une rivière; l'eau était brune et paraissait profonde; la rivière, qui coulait du sud au nord, pouvait avoir vingt mètres de large. Tout à coup, Niani poussa une exclamation de surprise; Kaloulou revint sur ses pas; il vit alors, au milieu des roseaux, une pirogue avec ses quatre pagaies.

Que faire? traverserait-on la rivière avec cette pirogue? Motto fut d'avis qu'il ne fallait pas s'exposer à quelque fâcheuse rencontre, avant d'avoir bien reconnu le pays. Le plus sûr était de se mettre à couvert dans quelque fourré épais.

Ils trouvèrent bien vite leur affaire et se glissèrent au milieu des broussailles, laissant Niani en sentinelle.

Simba demanda à Kaloulou : « Quelle tribu habite ce pays?

—Je crois, répondit Kaloulou, que ce sont des Oua-Liemba. Cette pirogue doit appartenir à des chasseurs, qui l'ont laissée là pendant qu'ils battent la plaine. »

Motto fut d'avis qu'il fallait se cacher jusqu'à minuit, puis s'emparer de la pirogue pour descendre la rivière. Sélim et Abdallah pensèrent que ce serait faire un acte d'hostilité que de prendre la pirogue; mais on les réduisit au silence par des raisons auxquelles ils ne trouvèrent rien à répondre.

La nuit vint enfin et Niani fut relevé de sa faction.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

CHAPITRE XIII

Au fil de l'eau. — Le lac, enfin! — Sélim tire sur un zèbre. — Course à dos de zèbre. — Sélim est sauvé. — Sur le lac. — Encore esclaves.

La nuit était calme et sereine; on n'entendait que les mugissements de la grenouille-taureau cachée dans les grandes herbes et les rugissements du crocodile-taureau; depuis longtemps l'ibis noir avait cessé de faire entendre son cri sec. C'était pour nos aventuriers le moment de se mettre en route; ils étaient à peu près sûrs de ne rencontrer personne.

Ils montèrent tous sans bruit dans la pirogue. Simba et Motto, saisissant chacun une pagaie, poussèrent l'esquif jusqu'à la rive opposée; là, cachés à tous les regards par l'ombre des grandes herbes et des mangliers, ils filèrent en silence le long du bord.

Quand ils traversèrent le village, ils cessèrent de pagayer et se laissèrent porter par le courant; au delà, ils reprirent leurs pagaies; alors Kaloulou et Sélim se joignirent aux deux premiers rameurs, et la pirogue redoubla de vitesse.

Quand ils eurent dépassé la région des cultures, Simba et

Motto déployèrent toutes leurs forces; les arbres de la rive et les grands roseaux fuyaient rapidement aux yeux des voyageurs; avec une pareille vitesse ils défiaient toute poursuite et ne laissaient derrière eux aucune trace de leur passage.

La lumière du jour naissant découvrit à leurs yeux des collines assez considérables, couronnées de grands arbres et qui descendaient en pente rapide jusqu'à la berge; le courant devenait plus rapide : en certains passages, la pirogue filait comme une flèche entre les rochers plus resserrés; il n'y avait plus trace de culture. « Tout va bien! » dit Simba, et les pagayeurs redoublèrent de vigueur et d'adresse.

Au-delà de la région des collines, la rivière s'élargit et le courant perdit beaucoup de sa vitesse; d'énormes cannes de *mateté*, aussi hautes que des bambous, sortaient de l'eau par touffes. « Bon ceci! dit Simba; pays malsain; nous n'y trouverons que des pêcheurs. » Les rameurs se reposèrent, le temps de faire un frugal déjeuner de viande boucanée, et la course recommença. La grande nappe de la Liemba était parsemée d'îlots de sable bordés de roseaux; des crocodiles, qui se chauffaient au soleil levant, se hâtaient de plonger en voyant apparaître ces intrus. Puis la pirogue dépassait des bosquets de mangliers et des groupes d'*eschinomenæ*, qui lançaient au hasard leurs racines dans toutes les directions; puis elle côtoyait des îlots et encore des bancs de sable; puis elle suivait d'étroits canaux, sans que l'équipage s'inquiétât de savoir où le courant le conduisait; ces canaux allaient sûrement à cette mer intérieure, qui était le but de leur voyage; ils ne demandaient pas autre chose.

A midi les voyageurs s'arrêtèrent au milieu d'une espèce de marécage planté de mangliers, et firent la sieste au fond de leur pirogue. A la nuit, ils reprirent le fil de l'eau.

Quand le soleil du matin commença à dissiper le brouillard

de la nuit, ils aperçurent enfin le lac, le lac de Liemba! S'ils avaient été silencieux pendant toute la route, ils se dédommagèrent amplement aussitôt qu'ils eurent atteint le but.

La vue s'étendait sur une immense surface d'un gris argenté, sur laquelle le vent du matin soulevait de petites vagues à crêtes d'écume. Le soleil du matin parsemait cette surface de grandes plaques de pourpre. Sur la gauche s'élevaient des collines bleuâtres, entre lesquelles il y avait des forêts et de grandes échappées de vue. La marge du lac était une bande de sable fin du plus beau blanc. A droite s'élevaient des montagnes rocheuses, dont les pentes, couvertes de mimosas et de tamarins, venaient expirer doucement au bord même du lac.

Voilà ce que nos fugitifs ne pouvaient se lasser d'admirer.

Étaient-ils désormais hors de danger? pas encore. En cas qu'on fût à leur poursuite, il leur faudrait ramer encore de longues heures avant de se croire tout à fait en sûreté! Sélim et Kaloulou furent remplacés par Abdallah et Niani; quant à Simba et à Motto, ils étaient infatigables.

Après avoir côtoyé huit heures de suite la rive droite du lac, ils arrivèrent à une petite île, où ils débarquèrent pour passer la nuit. Dès le lendemain matin, ils reprirent leur voyage. Simba, apercevant un intervalle entre deux collines, déclara que ce devait être un endroit giboyeux et qu'il fallait se mettre en chasse, vu que les provisions étaient au plus bas.

Tout près de la rive commençait une forêt remplie d'arbres à fruits; nos affamés se jetèrent avec avidité sur les *singoué* ou prunes sauvages, et sur les *mbembou*, fruits qui ont à la fois le goût de la poire et celui de la pêche.

Quand ils se furent bien rafraîchis, voici ce que Kaloulou proposa : Sélim et lui battraient le bois d'un côté, Motto et Abdallah d'un autre côté; Simba et Niani resteraient pour garder la pirogue. Cet arrangement fut accepté.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Kaloulou et Sélim s'élancerent audacieusement à la recherche des aventures; le premier avec sa lance, son arc et ses flèches, le second avec son fameux fusil anglais. La forêt, qui était d'abord une futaie, devint bientôt un fourré épais; il n'y avait pas l'ombre de gibier. Tout à coup les deux amis débouchèrent dans un endroit qui avait les mouvements de terrain, les gazons et les bouquets d'arbres séculaires d'un véritable parc. A une centaine de mètres, des zèbres prenaient leurs ébats. Le chef de la bande avait éventé les deux chasseurs; la tête haute, le maintien assuré, il les surveillait avec attention. Sélim abattit vivement le canon de son fusil dans la paume de sa main gauche et visa le noble animal.

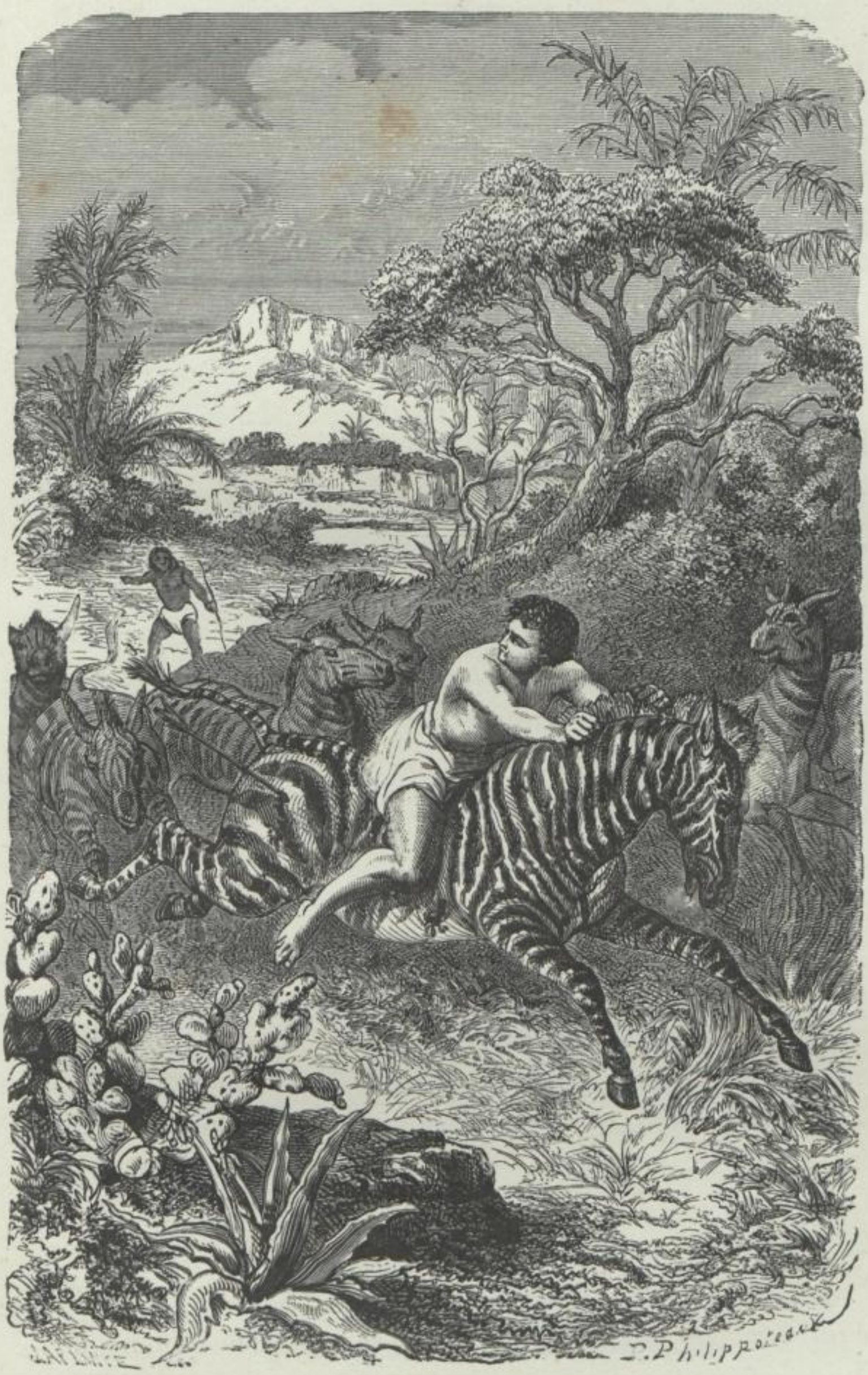
Le coup partit et le zèbre roula sur le flanc. Le reste du troupeau s'enfuit au grand galop en poussant des hennissements aigus. Ils s'arrêtèrent hors de portée et se mirent à observer leurs ennemis. Kaloulou et Sélim, en riant comme des enfants et en bondissant comme des antilopes, se précipitèrent vers l'animal blessé.

« La belle bête! » dit Sélim en regardant le zèbre avec admiration. Comme il le croyait mort, il l'enjamba sans façon, le prit par la crinière et dit à Kaloulou : « Quelle belle monture cela ferait! comme je voudrais avoir un pareil coursier pour retourner à Zanzibar! »

Tout à coup le zèbre se releva brusquement; Sélim n'eut pas le temps de se jeter de côté et fut emporté vers le reste du troupeau avec la rapidité de l'éclair.

Kaloulou poussa un cri d'horreur, mais il ne perdit pas pour cela la tête; il banda son arc et envoya une flèche dans les flancs du zèbre.

Ce fut comme un coup d'éperon pour l'animal, qui partit d'un galop furieux. Les autres zèbres se mirent à hennir de joie en voyant revenir leur chef. Kaloulou les vit se précipiter



Sélim fut emporté.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

vers lui, l'entourer, regarder d'un air soupçonneux le cavalier qu'il portait sur le dos, se précipiter vers Sélim, les oreilles droites, les lèvres retroussées, les dents à découvert comme pour le mordre, et le menacer de leurs ruades furieuses. Le zèbre qui lui servait de monture perdit probablement la tête et se sauva, poursuivi par toute la bande; ils disparurent bientôt dans la forêt.

Kaloulou remarqua bien quelle direction ils avaient prise et revint toujours courant au bivouac. Simba fut au comble de la stupéfaction quand il apprit que Sélim était parti sur le dos d'un zèbre. Aussitôt il prit son fusil et suivit Kaloulou, qui était déjà reparti en courant.

Niani se mit à pleurer; Simba lui dit de ne pas bouger de sa cachette et se précipita sur les traces de Kaloulou. Ils s'arrêtèrent un instant sous l'arbre où le zèbre était tombé, mort en apparence; de là, Kaloulou montra à Simba la direction que le troupeau avait prise, et tous les deux partirent au pas de course.

Les traces des zèbres furieux étaient imprimées profondément dans le sol; et çà et là le zèbre blessé avait laissé de larges traces de sang. Tout à coup ils aperçurent le zèbre qui était couché sur le sol, pour ne plus se relever cette fois, et Sélim qui s'avançait vers eux.

Simba et Kaloulou étaient tellement hors d'haleine qu'ils furent obligés de se jeter sur le sol, et d'attendre que les battements de leur cœur se fussent apaisés, pour écouter Sélim. Son histoire était des plus simples. Quand sa monture était tombée, épuisée par la perte de son sang, il s'était jeté vivement derrière un arbre, et le troupeau de zèbres, toujours au triple galop, avait disparu en hennissant.

Après avoir pris les parties les plus délicates du zèbre, les trois amis retournèrent à l'endroit où Sélim avait laissé son

fusil, et de là au campement. Les autres chasseurs avaient tué un jeune buffle femelle, dont la chair appétissante rôtissait déjà devant un bon feu.

Ils passèrent la nuit en cet endroit et repartirent le lendemain.

Au bout d'un certain temps, le lac leur parut se resserrer; en effet, les deux rives étaient plus rapprochées; dans cette sorte d'étranglement, le courant devenu plus fort les emporta vers le nord, et ils débouchèrent dans un lac beaucoup plus grand que le premier.

A force de rencontrer des hippopotames et des crocodiles, ils s'y étaient habitués et n'y faisaient plus attention. Ils évitaient avec soin les villages, et choisissaient, pour y passer la nuit, quelque crique bien cachée ou quelque îlot solitaire.

N'ayant fait jusque-là aucune fâcheuse rencontre, ils purent croire qu'ils étaient décidément sauvés et qu'ils arriveraient sans encombre dans l'Ousoua.

Le sixième jour après leur entrée dans le lac, il s'éleva une tempête épouvantable, accompagnée de fréquents éclairs et d'une pluie torrentielle. Le lac devenu furieux sous l'action du vent roulait d'énormes vagues. A chaque instant il semblait que la pirogue allait couler bas. Simba et Motto faisaient tous leurs efforts pour la diriger vers le rivage; mais le vent la rejetait au large et les vagues la ballottaient comme une coquille de noix. Les éclairs se croisaient dans toutes les directions, le fracas du tonnerre était assourdissant, et la pluie redoublait de violence.

A travers l'embrun, le brouillard, la pluie qui les aveuglait, Simba et Motto continuaient à pagayer vers le rivage; il y eut un moment de calme et une éclaircie subite; à leur grand effroi, les malheureux s'aperçurent que le rivage était couvert de monde et que tout ce monde semblait les guetter avec attention.

Ils eurent à peine le temps de se demander si c'étaient des ennemis et comment on allait les recevoir. La pirogue était déjà saisie par le ressac; une vague furieuse arracha la pagaie des mains de Simba et jeta la pirogue par le travers sur une seconde vague qui l'enleva comme une plume et la laissa retomber avec violence. Une troisième la saisit avec une force irrésistible et la brisa contre le rivage. Les pauvres naufragés, étourdis de leur chute, n'eurent pas le temps de se relever; leurs ennemis (car c'étaient bien des ennemis) les saisirent aussitôt : ils étaient encore une fois esclaves.

Leurs nouveaux maîtres étaient des nomades de la tribu des Ouazaouilas. Si Simba et ses compagnons avaient pu continuer leur voyage seulement trois jours, ils auraient atteint l'Ousoua où on les eût reçus en amis. Et c'était au moment même où ils allaient être libres qu'ils tombaient entre les mains de ces misérables maraudeurs; quel désespoir!

Simba se défendit comme un lion; mais que pouvait-il contre une multitude? il fut garrotté comme les autres. On les transporta tous sous une espèce d'appentis, où les sauvages purent s'émerveiller à loisir sur la peau blanche et les cheveux longs des jeunes Arabes.

Simba et Motto en écoutant leurs nouveaux maîtres apprirent qui ils étaient, pourquoi ils avaient quitté leur pays, et comment ils se disposaient à y retourner. Ils échangèrent à la dérobée un regard d'intelligence; tous deux avaient compris qu'avec de la patience et de la prudence ils réussiraient probablement à s'échapper encore une fois. Seulement, ils pouvaient craindre quelque violence imprudente de Kaloulou, ou quelque résistance désespérée des deux jeunes Arabes.

La tempête cependant s'était calmée; la pluie avait cessé; les maraudeurs, après avoir attaché leurs prisonniers par le

cou avec des cordes d'écorce verte, quittèrent la rive du lac, et s'enfoncèrent dans l'intérieur du pays.

La direction qu'ils suivirent était en général celle de l'est; mais ils firent tant de crochets et de détours que Motto se trouvait un peu dérouté dans ses calculs.

A minuit, ils bivouaquèrent dans une épaisse forêt. Les pauvres prisonniers étaient tellement abattus qu'ils s'endormirent, en dépit des liens qui leur serraient le cou et les jambes.

CHAPITRE XIV

L'esclavage dans toute son horreur. — Le passage de la rivière. — Libres encore une fois. — Lutte de Simba contre un léopard. — Comment on fait du feu. — Comment combattent les Ouatoutas. — Kaloulou est pris par trahison.

Le lendemain, pendant la marche du matin, Motto comprit aux paroles de quelques guerriers que Casema, le chef de la bande, se proposait d'attaquer un village de la tribu des Ouabembas du nord, pendant que la plupart des guerriers de ce village étaient absents pour une chasse.

Vers le déclin du jour, la caravane fit halte dans un bois touffu. Défense aux guerriers et aux esclaves de faire du feu ; chacun se mit à examiner ses armes : l'attaque ne pouvait tarder.

Vingt hommes furent laissés à la garde des prisonniers, le reste s'enfonça dans les ténèbres. Au bout de deux ou trois heures, on vit, dans la direction du sud, une lueur d'incendie au-dessus des arbres; le crime était consommé ! Vers minuit, les maraudeurs revinrent avec environ deux cent cinquante prisonniers, femmes, enfants et vieillards. Les quelques hommes valides qui restaient au village s'étaient fait tuer en en défendant l'entrée.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

Les deux jeunes Arabes alors purent voir de près, dans toute sa nudité, cette chose hideuse qu'on nomme l'esclavage. Mieux que tous les discours et tous les raisonnements, l'horreur qu'ils en éprouvèrent les détourna à tout jamais d'entreprendre le commerce des esclaves.

A mesure que la caravane poursuivait sa route, elle abandonnait derrière elle, à la voracité des hyènes et des chacals, des créatures humaines, faites à l'image de Dieu, qui n'avaient pu endurer plus longtemps la fatigue et la faim.

La pluie tombait sans interruption et ajoutait aux difficultés et aux fatigues de la marche.

Le quinzième jour on changea de direction et l'on prit celle du nord. Le dix-septième jour on arriva dans une plaine inondée de six pouces d'eau par le débordement d'une rivière que Motto entendit appeler la Rongoua.

Motto déclara à Simba que, selon lui, le moment approchait où ils pourraient s'évader. Il ferait probablement nuit quand ils atteindraient la rivière; on serait obligé de détacher les mains des esclaves pour leur permettre de nager au besoin; il y aurait du désordre et de la confusion, ce serait une bonne occasion. Ils prévinrent leurs amis de se tenir prêts à tout événement.

Que de pauvres femmes, que de pauvres enfants furent encore abandonnés mourants dans le marécage qui précédait la rivière; les Ouazaouilas ne jetaient pas même un regard en arrière sur ces tristes épaves; ils frappaient sans pitié les survivants pour hâter leur marche.

Quelques instants après le coucher du soleil, la caravane atteignit le lit de la Rongoua. Quelques guerriers tâtèrent le terrain; aux efforts qu'ils faisaient pour résister au courant, il fut évident que la rivière servirait de tombeau à un grand nombre de malheureux.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Coupez au moins nos liens, dit Motto à un des guerriers, afin que nous essayions de sauver notre vie. »

La demande était si juste, que le guerrier coupa les liens de Motto et ceux de ses compagnons.

Simba entra le premier dans l'eau; comme il était grand et fort, il donna la main d'un côté à Sélim, de l'autre à Abdallah; Motto se chargea de Niani; Kaloulou, s'appuyant légèrement sur une de ses épaules, profita de ce qu'il rompait pour lui le fil de l'eau et l'aida à faire passer Niani. Quand Simba atteignit le milieu de la rivière, les deux jeunes Arabes perdirent pied; il en arriva autant à Niani, et le courant était si fort que Kaloulou eut toutes les peines du monde à conserver son équilibre.

Ce fut une rude tâche, même pour Simba et pour Motto. Ils gagnèrent enfin la rive opposée et se laissèrent tomber, feignant d'être accablés de fatigue.

Derrière le groupe de Simba venaient une vingtaine de guerriers, chacun conduisant par la main une femme ou un enfant. Le premier de ces guerriers conduisait une femme peureuse; quand elle sentit qu'elle perdait pied, elle poussa un cri perçant, essaya de se lancer en avant, perdit pied de nouveau, et, avec le désespoir d'une personne qui se noie, se cramponna au cou du guerrier, qu'elle entraîna avec elle. L'homme plongea pour se débarrasser d'elle et se mit à nager vigoureusement vers le bord; deux des guerriers, qui gardaient le groupe de Simba, se précipitèrent vers la rivière pour venir en aide à leur compagnon.

Le cri de la malheureuse femme qui se noyait avait jeté la panique parmi les femmes et les enfants, qui se mirent à se débattre. Les hommes qui les conduisaient et qui les soutenaient commencèrent à chanceler sous l'effort du courant; ils se laissèrent entraîner dans des endroits où l'eau était plus

profonde, et ce fut bientôt pour eux une assez rude tâche que de se sauver eux-mêmes. Les femmes et les enfants furent emportés par le courant; on entendait leurs cris de désespoir; il y eut un moment de désordre indescriptible.

La voix de Casema se fit entendre. Il recommandait de placer chaque femme entre deux guerriers, pour plus de sûreté. Les malheureuses qui étaient encore là sur l'autre bord, épouvantées du sort de leurs compagnes, refusaient de se laisser emmener dans la rivière; on les y traîna de force, malgré leur résistance et leurs supplications. Simba fit signe à Motto de prendre les arcs et les flèches des deux guerriers qui venaient de s'éloigner; quant à lui, il se réservait le soin de désarmer et de faire taire le guerrier qui montait la garde auprès d'eux, le sabre en main. Motto fit passer le mot d'ordre à Kaloulou et aux trois autres et fit signe à Simba de commencer.

Avec la rapidité de l'éclair, Simba se leva, arracha au guerrier le sabre sur lequel il s'appuyait et fit rouler sa tête dans la rivière; il n'y eut pas un moment de lutte, pas un cri; comme il faisait nuit, personne ne s'aperçut de rien; Motto ramassa rapidement les arcs et les flèches; puis, pour ne pas courir le risque de s'égarer, tous nos amis se prirent par la main et s'éloignèrent rapidement.

Des cris aigus leur annoncèrent qu'un nouveau malheur venait d'arriver; dans un pareil moment, on ne songerait guère à les poursuivre.

« Tournons au nord-ouest, dit Motto; si nous allions au nord, nous risquerions de rencontrer d'autres Ouazaouilas. »

Kaloulou bondissait de joie, Sélim et Abdallah rendaient grâces à Dieu, du plus profond de leurs cœurs, pour les avoir encore une fois tirés de la servitude.

Quand le jour fut venu, ils virent devant eux une chaîne de montagnes, couvertes de verdure de la base au sommet. Par

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

prudence, ils gagnèrent ces montagnes; des vapeurs s'élevaient de tous côtés, car la saison des pluies venait de commencer dans l'Afrique centrale.

« Il doit y avoir du gibier par ici, dit Simba, et j'espère bien que des gens libres, comme nous le sommes, ne vont pas se contenter de ces méchants grains de maïs, qui sont plus durs que la pierre. C'était bon quand nous étions esclaves.

— Partons-nous à la chasse? demanda Kaloulou, qui était toujours prêt.

— Partons, dit Simba. Prends ton arc; moi qui ne m'entends pas à tirer de l'arc et qui malheureusement n'ai plus mon fusil, j'emporterai une lance.

— Moi je garderai les enfants, dit Motto en riant, et je les empêcherai de faire des sottises. »

Kaloulou prit trois flèches dans sa main gauche, son arc dans sa main droite, et descendit d'un pas léger le long d'une ravine qui débouchait dans une grande vallée. Le premier objet que découvrirent ses yeux perçants, ce fut une antilope de la grosse espèce, couchée toute seule sous un arbre, et occupée, selon toute apparence, à ruminer tranquillement. Simba se cacha derrière un gros arbre, tandis que Kaloulou se mit à ramper dans les hautes herbes. Arrivé à portée, il lança sa flèche. L'antilope se dressa sur ses quatre pattes, fit un bond prodigieux et retomba sur le flanc. Kaloulou se retourna pour appeler Simba et fut frappé de stupeur en voyant ce qui se passait.

Simba, dans l'attitude d'un homme qui va repousser une attaque, tendait en avant son bras gauche, enveloppé de ses vêtements; de la main droite il tenait, en guise de poignard, sa lance, dont il avait brisé la hampe à quelques pouces du fer.

Au moment où il s'élançait pour assister son ami, il vit un

léopard se jeter sur Simba avec un cri effrayant. Kaloulou ne perdit pas la tête et plaça aussitôt une flèche sur la corde de son arc, en même temps il continuait à s'avancer. Simba avait enfoncé son poing dans la gueule du léopard et lui avait plongé, à plusieurs reprises, le fer de sa lance dans le flanc. Mais les griffes de la bête labouraient la hanche et les genoux de Simba; heureusement pour lui qu'il était grand et vigoureux; sans cela, rien que l'impétuosité du choc aurait suffi pour le renverser.

Kaloulou avançait toujours; quand il fut assez près pour atteindre l'animal sans craindre de blesser Simba, il lui enfonça une première flèche à travers le corps. Sans s'inquiéter de ce qu'avait pu devenir la première, il en lança une seconde, puis une troisième. Simba réussit enfin à plonger le fer dans le cœur de son ennemi; les griffes commencèrent à se détendre et bientôt le léopard roula, mort, sur le sol.

Simba était grièvement blessé; Kaloulou se désespérait. « Là! là! dit le bon géant pour le consoler; ce n'est rien, rien du tout. Si je n'avais pas jeûné ces derniers temps, j'aurais plié cette brute en deux comme un chiffon. Mais quand un homme ne mange que des grains de maïs pendant quinze jours! ce n'est pas une nourriture, cela! »

Kaloulou alla prévenir les amis, qui accoururent aussitôt. La vue du sang, qui couvrait Simba, fit croire à Sélim et à Abdallah qu'il allait mourir.

« Il y a un remède, dit Simba en souriant. Toi, maître Abdallah, fais un bon petit feu, et toi, maître Sélim, coupe-moi un bon petit quartier de l'antilope. Quand j'aurai mis un peu de viande sous ma dent, cela commencera à aller mieux; et quand j'en aurai mis beaucoup, cela ira tout à fait bien. »

Abdallah et Sélim se mirent à l'œuvre avec ardeur. Mais lorsque le premier eut ramassé tout ce qui était nécessaire

Simba avait enfoncé son poing dans la gueule du léopard.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

pour faire un bon brasier, il se frappa le front avec un geste de désappointement.

« Voilà le bois, dit-il, mais où est le feu? Nos fusils sont au fond du lac.

— Kaloulou, dit Motto, qui s'empressait autour de son ami Simba, montre-lui comme on s'y prend pour avoir du feu. »

Kaloulou choisit une écorce bien dure et bien sèche, la plaça entre ses deux pieds sur le sol pour la maintenir, et la saupoudra d'une pincée de sable qu'il avait fait sécher et même un peu chauffée dans le creux de sa main. Il prit ensuite la plus solide de ses flèches, en ôta les plumes, en fit disparaître la coche et ébarba l'extrémité jusqu'à ce qu'elle fût bien unie. Il mit sur l'écorce des feuilles sèches et de l'herbe, et fit tourner rapidement entre les paumes de ses mains la flèche dont l'extrémité portait sur l'écorce. Au contact de l'écorce et de la flèche rapidement tournée, il se dégagea de la chaleur; on vit un filet de fumée, puis des étincelles, puis la flamme brilla.

Quand Simba eut mangé de l'antilope, autant que deux hommes ordinaires en auraient pu manger, il déclara que cela allait beaucoup mieux, et qu'il allait entrer en convalescence.

La vallée où nos amis s'étaient provisoirement installés était belle par elle-même et par la vue des montagnes; malheureusement, comme c'était la saison des pluies, à chaque instant, des nuages poussés par un vent furieux venaient intercepter la vue, et grossirent les torrents qui bondissaient de toutes parts.

L'industrieux Motto avait construit un abri pour la petite bande, qui, grâce à lui, n'avait pas trop à souffrir des désagréments de la saison.

Au bout de deux jours de repos, Simba fut assez bien rétabli

pour marcher, et l'on se remit en route à travers les montagnes, dans la direction du nord-ouest.

Au bout d'une semaine, on avait fait à peine quarante milles; mais Simba étant complétement remis, on reprit l'ancien pas et l'on fit en un jour jusqu'à trente-cinq milles.

Ce jour-là, qui était le huitième depuis leur fuite, ils découvrirent quelques traces de culture et aperçurent tout à coup quelques huttes dans une clairière.

Au même moment, une flèche siffla aux oreilles de Simba, puis une seconde, puis une troisième.

L'oreille exercée de Kaloulou reconnut tout de suite le sifflement des flèches, et son œil perçant se mit à explorer les broussailles. Dans un fourré, à quelque distance, un certain nombre d'hommes se tenaient en embuscade. Il cria aussitôt :

« Hep! hep! Simba, les amis! vite, gagnez cette hauteur! Je vous suis à l'instant. Il faut que je joue un tour à ces vauriens, et que je leur montre comment combattent les Ouatoutas.

— Nous ne nous en allons pas sans toi, dit Simba.

— Pas un mot de plus, reprit Kaloulou; songez aux deux Arabes. Moi, je ne crains rien : gagnez la hauteur, je vous en prie.

— Il sait bien ce qu'il fait, dit Motto; en avant tous! »

Lorsqu'il vit ses amis s'éloigner au pas de course, Kaloulou, en boîtant comme s'il était blessé, se dirigea vers un gros arbre, derrière lequel il se cacha. Aussitôt qu'il fut derrière l'arbre, il mit une flèche sur la corde de son arc et en tint trois autres toutes prêtes dans la main gauche.

Six hommes sortirent du fourré avec précaution, et entourèrent l'arbre à distance respectueuse. Le premier qui aperçut Kaloulou, couché au pied de l'arbre, lui jeta sa lance.

L'arme tomba tout près de ses pieds, mais il ne fit pas un mouvement. Une seconde lance vint se planter à six pouces de lui ; une zagaie entama l'écorce juste au-dessus de sa tête : il ne sourcilla pas. Cette fois, les hommes le crurent trop grièvement blessé pour se défendre; le moins poltron de la bande s'avança à découvert. Le prétendu blessé lui envoya sa première flèche en pleine poitrine. Un autre reçut une flèche dans la hanche. Alors, ramassant les deux lances et la zagaie qu'on lui avait lancées, le jeune chef poussa le cri de guerre des Ouatoutas, et bondit à travers le fourré avec la légèreté de l'antilope.

En le voyant courir, les autres hommes sortirent de leurs cachettes et lui donnèrent la chasse. C'était ce qu'il voulait. Arrivé au sommet d'une éminence, il se cacha derrière un épais buisson d'épines, et attendit, l'œil et l'oreille au guet.

Le premier de ses ennemis qui parut reçut une flèche qui lui traversa la gorge. Le blessé tomba sans pousser un cri, et déjà une nouvelle flèche était sur la corde et Kaloulou était prêt à tirer. L'homme qu'il visait voulut fuir, mais trop tard : il reçut la flèche dans le dos.

Sortant alors de sa cachette, il revint résolûment sur ses pas, prit les lances, les arcs et les flèches des deux derniers qu'il venait de tuer, et voyant les deux autres qui fuyaient à toutes jambes, il vint retrouver ses amis.

« Je suis un grand lâche, dit Simba, lorsque Kaloulou raconta ses exploits, j'aurais dû être là aussi.

— Pas du tout. Les drôles à qui j'ai donné cette leçon ne se seraient pas montrés si nous avions été plusieurs; ils auraient tiré sans se faire voir, et ils auraient pu tuer quelqu'un d'entre nous. Tout a été pour le mieux. Maintenant, décampons, avant que les deux fugitifs aient ameuté tout leur village contre nous. »

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Tout en marchant, Simba regardait Kaloulou avec une admiration profonde, et en secouant la tête d'un air entendu, il marmottait entre ses dents : « Tant pis pour Férodia. »

« Qu'as-tu donc à me regarder avec des yeux si étranges, lui demanda Kaloulou; et que dis-tu de Férodia?

— Quand tu auras quelques années de plus, lui répondit Simba, Férodia se repentira cruellement de ce qu'il a fait, voilà tout!

— Je l'espère bien, dit Motto avec componction. Mais, reprit-il, dans quel pays sommes-nous? J'ai quelque idée que nos coquins étaient encore des Ouazaouilas. Ils sont dispersés un peu partout de ces côtés-ci depuis que le roi de l'Ounyanyembé les a chassés de leur pays. C'est au nord. Nous devons rencontrer, avant d'arriver dans son pays, la route de l'Ounyanyembé qui va de l'Ousoua au Fipa. »

Le lendemain, quand on eut gravi à grand'peine les pentes d'une chaîne de collines rougeâtres, Motto, qui était le géographe de la bande, dit : « C'est ici que finit le bassin de la Rongoua; donc nous approchons de l'Ounyamouézi; c'est une bonne affaire! »

Le soir, près du campement, Kaloulou harponna avec sa lance, dans une espèce d'étang, un poisson nommé *Lepidosiren*, qui pouvait peser de dix à douze livres. C'est un poisson qui a des espèces de barbes et que l'on nomme aussi le poisson des boues. Simba et Motto réussirent à en harponner aussi quelques-uns, qui furent les bienvenus, car on avait maigrement déjeuné. Le lendemain vers midi, on rencontra une route assez bien frayée qui, selon Motto, conduisait tout droit à la route de l'Ounyanyembé. Elle traversait une épaisse forêt que l'on atteignit vers le coucher du soleil.

Quand on alluma les feux et que l'on se disposa à réchauffer le poisson de la veille, Kaloulou déclara que c'était un souper

indigne d'eux, et qu'il se chargeait de trouver quelque chose de mieux. Malgré les avis et les prières de ses compagnons, il quitta le campement et s'enfonça dans la forêt.

Il errait depuis longtemps sans avoir rien rencontré, et se trouvait à une grande distance du campement, lorsque tout à coup il sentit une odeur bien connue. Oui, c'était bien l'odeur âcre de la fumée. Il s'arrêta et regarda tout autour de lui. Des spirales de fumée s'élevaient parmi les arbres. Mais d'où venait cette fumée? Kaloulou était un vrai fils de la forêt, un vrai chasseur, toutes ses facultés furent aussitôt mises en éveil. De la fumée dans la forêt pendant la saison des pluies! Voilà un phénomène qui demandait explication.

Il commença à se glisser d'arbre en arbre, de buisson en buisson; profitant des moindres éminences pour se cacher, tantôt rampant comme un serpent, tantôt bondissant comme un léopard, il finit par approcher du foyer d'où s'élevait la fumée, il s'en approcha même de si près qu'il distingua le son de plusieurs voix.

Le son de la voix humaine dans ces solitudes a quelque chose d'étrange et d'effrayant, car il peut aussi bien annoncer un ennemi qu'un ami; Kaloulou redoubla de précautions, et commença même à se demander s'il n'aurait pas mieux valu retourner au campement que de se risquer davantage. L'instinct du chasseur et la curiosité l'emportèrent.

Caché derrière un arbre, il vit des hommes qui allaient et venaient. Ces hommes avaient des étoffes enroulées autour de la tête, et portaient de longs vêtements; ils se servaient d'une langue qui n'était celle d'aucune des tribus que connaissait Kaloulou. En repassant rapidement dans sa mémoire tout ce qu il avait entendu dire à Sélim et à ses amis, il conclut qu'il se trouvait en présence d'une caravane arabe de Zanzibar.

Que ferait-il? Irait-il prévenir ses amis, ou bien entrerait-il

tout de suite en relation avec les Arabes? Qu'avait-il à craindre? Ne le recevrait-on pas à bras ouverts, pour l'amour de Sélim?

Il sortit donc de sa cachette, et marcha d'un pas délibéré vers le campement. Dès que les Arabes l'aperçurent, ils lui adressèrent la parole et lui dirent d'avancer.

Il fut aussitôt entouré d'une quarantaine de curieux. Trois hommes, probablement les chefs de la troupe, causaient ensemble. Kaloulou remarqua qu'ils n'avaient pas la peau blanche comme Sélim et Abdallah.

Le plus âgé des trois, qui avait de tous petits yeux, et qui était marqué de la petite vérole, demanda à Kaloulou qui il était, d'où il venait et pourquoi il se trouvait tout seul dans la forêt. Kaloulou répondit en souriant à toutes ses questions. L'homme aux petits yeux se tourna vers ses compagnons et leur parla rapidement dans une langue gutturale que Kaloulou ne connaissait pas. Il désignait souvent Kaloulou avec une canne de bambou qu'il tenait à la main; les autres faisaient des signes d'assentiment.

Tout à coup, sans que le malheureux se doutât de rien, une demi-douzaine d'hommes se précipitèrent sur lui. En un clin d'œil il fut renversé et désarmé. L'homme aux petits yeux lui passa un collier de fer autour du cou, et le ferma avec un gros cadenas. Alors seulement, quand il fut pour ainsi dire rivé à un groupe d'esclaves, les hommes qui le tenaient le lâchèrent: le captif et son nouveau maître restèrent face à face.

Kaloulou eut beau prier, supplier, invoquer le nom de Sélim, menacer le marchand d'esclaves de sa colère, l'autre ne fit qu'en rire, et déclara que quand même tous les Sélim de la terre interviendraient, le jeune nègre était son esclave, qu'il l'avait d'abord estimé à un prix trop peu élevé, et qu'il ne le donnerait pas pour cent dollars.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Pas de bruit, ajouta-t-il, en voyant que son esclave s'emportait en menaces et en paroles d'indignation ; pas de bruit mon garçon, sinon... En marche, tout le monde. Ah ! tu ne veux pas te taire ! c'est toi qui l'auras voulu, tant pis pour toi. »

Kaloulou subit alors l'indigne traitement que la cruauté des marchands de chair humaine inflige à celles de leurs victimes qui ont assez de cœur et assez de force pour résister. Il fut battu jusqu'au moment où ses forces l'abandonnèrent, où son cœur défaillit, où il lui sembla que la mort serait vingt fois préférable à la vie.

La nuit était sombre. Simba se tenait à l'entrée du campement, dévoré d'inquiétude au sujet de Kaloulou. Les autres prêtaient l'oreille au moindre bruit. Tous étaient silencieux, parce qu'ils n'osaient se communiquer leurs craintes.

« Se serait-il égaré ? demanda enfin Simba à son conseiller Motto.

— Égaré, lui ! il n'y a pas de danger ; il va revenir chargé de gibier. C'est un trop bon coureur des bois pour s'égarer.

— N'importe, je voudrais être sûr qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux. »

Cependant les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses, et l'anxiété était à son comble.

« Écoutez, dit le sage Motto, nous avons tort de nous désespérer quand il reste de l'espoir. Ne nous laissons pas abattre, et rappelons-nous que Kaloulou, par sa force et son agilité, défie toutes les bêtes de la forêt ; son esprit est plein de ressources pour le tirer d'affaire. Après tout, c'est peut-être un motif bien simple qui le retient encore loin de nous. Je vais encore faire un tour dans la forêt pour voir un peu ce qui se passe et, par la même occasion, j'apporterai à manger. Allons, bon espoir. On a vu des choses plus extraordinaires que ne le serait le retour de Kaloulou. »

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

Il revint à la nuit, portant sur son dos une petite antilope. Voici ce qu'il leur raconta : « En reprenant la route qu'avait suivie maître Sélim, je suis arrivé dans une partie plus épaisse de la forêt. Sur un monceau de terre jaunâtre, qu'un sanglier avait rejetée pour creuser sa bauge, j'ai aperçu l'empreinte de deux pieds. En y regardant de près, j'ai compris tout de suite que ces empreintes étaient celles de Kaloulou. En suivant dans le bois la direction qu'elles indiquaient, je suis arrivé à un campement sans clôture. Les feux étaient éteints depuis peu, car les cendres étaient encore chaudes. Kaloulou est évidemment avec les gens qui ont campé là; mais ces gens eux-mêmes, qui sont-ils? Des étrangers? des indigènes? des Arabes?

— Partons! dit impétueusement Sélim; il faut retrouver ces gens-là au plus vite.

— Mangeons d'abord, dit Motto, dormons ensuite, nous partirons au jour. »

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

CHAPITRE XV

Inquiétude des compagnons de Kaloulou. — Tabora. — Sélim retrouve un ami. — Zanzibar. — Retour à la maison paternelle. — Le marché aux esclaves. — Kaloulou.

Sélim et ses amis partirent au lever du soleil et pendant bien des jours ils marchèrent devant eux, suivant la route qui traversait des bois sans fin et de rares éclaircies. Pendant tout ce trajet, ils ne rencontrèrent pas une âme, et purent se croire un instant les seuls habitants de la terre.

Enfin, la forêt s'éclaircit : voici une plaine immense, où la route se déroule comme un long serpent; voici une large rivière, enfin voilà des champs de blé, un village, et des hommes à la porte du village. Motto leur demanda, entre autres choses, s'ils avaient vu passer une caravane. Ils répondirent qu'ils n'en avaient vu aucune depuis très-longtemps.

« Hélas! dit-il à ses amis, maintenant Kaloulou est perdu. J'avais cru que cette caravane appartenait à des Arabes. Mais je vois que non. Toutes les caravanes arabes, sans exception, passent par cette route; et les gens du village disent qu'ils

n'ont rien vu. Kaloulou est tombé au pouvoir d'une troupe de bandits! Mais ces bandits, qui sont-ils? d'où viennent-ils? où vont-ils? Nous pourrions les chercher pendant des années sans les rencontrer. Nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de gagner l'Ounyanyembé.

— Pauvre Kaloulou! dit Sélim d'une voix émue; si je ne dois jamais le revoir, du moins je n'oublierai jamais qu'il a été pour moi l'ami le plus fidèle et le frère le plus tendre. Je fais vœu de ne plus acheter de noirs aux marchands d'esclaves. A ma mort, tous ceux que j'ai chez moi seront libres.

— Qu'Allah vous bénisse! dit Simba. Si tous les Arabes vous ressemblaient, leur nom ne serait pas maudit parmi les pauvres païens. »

Leur marche dura quinze jours, car n'ayant plus Kaloulou pour guide, ils s'égaraient souvent. Le matin du seizième jour, Motto et Simba aperçurent le profil bien connu des collines qui entouraient les établissements des Arabes. Enfin, enfin! les grands *tembés* de Tabora étaient devant eux, avec leur ceinture de plantains et de grenadiers.

Ils demandèrent à des gens qui passaient le nom des différents habitants de Tabora, pour savoir s'ils n'y trouveraient pas quelqu'un de connaissance. Parmi beaucoup de noms étrangers pour eux, on leur cita enfin celui de Sultan ben Ali.

« Où demeure-t-il?

— Là-bas, auprès de ce gros arbre. C'est le tembé le plus rapproché d'ici.

— Allons tout de suite surprendre Sultan, s'écria Sélim; il doit être sous sa véranda, avec d'autres Arabes. Qu'ont-ils donc à nous regarder d'un air si étonné? ajouta-t-il en voyant que tous les passants se retournaient avec surprise; n'ont-ils donc jamais vu d'Arabes de Zanzibar? »

Si, ils en avaient vu; mais jamais en si piteux équipage.

Abdallah et Sélim étaient presque nus, couverts de poussière, et leurs cheveux, contre l'usage des Arabes, étaient longs, et par-dessus le marché fort en désordre.

Le vieux cheikh à barbe blanche était assis sur un coussin, le dos appuyé contre le mur; il était entouré de quelques amis.

« Qui êtes-vous? dit-il d'un air mécontent, quand il vit s'approcher les nouveaux venus.

— La paix soit avec vous! dirent les deux enfants dans le plus pur arabe de Mascate.

— La paix soit avec vous! répondirent les Arabes en se levant avec précipitation. .

— Vous êtes Arabes? demanda sévèrement le vieux cheikh.

— Nous sommes Arabes! répondit Sélim d'une voix tremblante.

— Comment osez-vous, au nom d'Allah! vous présenter presque nus devant de vrais croyants?

— Nos pères sont morts. C'étaient de riches négociants de Zanzibar. Ils ont été tués dans une bataille; nous, leurs fils, on nous a faits esclaves. Après bien des mois, nous nous sommes échappés; Dieu soit loué pour avoir eu pitié de nous! et nous sommes venus à vous, qui êtes de notre sang.

— Tués dans une bataille! Mais qui êtes-vous donc?

— Celui-ci est Abdallah, fils de Mohammed ben Moussoud, et moi je suis Sélim, fils d'Amir ben Osman; tu es Sultan, fils d'Ali, mon parent et mon ami. »

Le vieillard s'approcha vivement des deux enfants, et les prenant dans ses bras, il les serra contre sa poitrine. « Louange au Dieu de pitié! dit-il d'une voix tremblante; louange au maître de toutes les créatures. Pauvres enfants! moi qui ne les reconnaissais pas! » Et il les baisait sur le front. « Je reconnais dans vos yeux les regards de vos pères. Entrez mes

enfants. Pas un mot de plus avant que j'aie rempli envers vous les devoirs de l'hospitalité.

— Attendez, attendez, Sultan fils d'Ali, dit Sélim, nous serions des ingrats si nous ne vous disions pas tout ce que nous devons à ceux-ci. » Il désignait Simba, Motto et Niani. « Ce sont des amis fidèles, et sans eux, Dieu sait ce que nous serions devenus. »

Ils étaient eux aussi en piteux état, les humbles amis de Sélim; ce qui n'empêcha pas le vieux cheikh de les embrasser de tout son cœur, et de mettre sa maison tout entière à leur service.

Les esclaves de Sultan, apprenant ce qui se passait, vinrent à leur tour embrasser leurs vieux amis qu'ils avaient crus morts pendant si longtemps.

Grâce aux ordres de Sultan, et à l'empressement de ses serviteurs, Sélim et Abdallah reparurent bientôt, tellement transformés qu'ils en étaient méconnaissables. Un bon repas les attendait, et Sultan y avait convié ses deux amis pour fêter l'arrivée des fugitifs.

L'amour de la vérité me force à dire que Sélim et Abdallah mangèrent comme des loups affamés, et que Motto, Simba et Niani nettoyèrent avec une étonnante dextérité un énorme plat de riz qui leur était spécialement destiné; ce qui ne les empêcha pas de voir le fond d'un énorme plat de viande, qui avait succédé au plat de riz. Ces détails peuvent sembler peu héroïques, mais ils sont vrais et nous ne devions pas les passer sous silence.

Sélim raconta les aventures de la petite bande, et jamais narrateur n'eut un auditoire plus sympathique. Il pleura en parlant de Kaloulou, et ses compagnons pleurèrent aussi, car ils aimaient de tout leur cœur celui qui s'était montré si tendre pour Sélim et si généreux pour ses amis.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Il y a peu d'espoir de le retrouver, dit le vieux cheikh d'une voix émue. Je connais les mœurs des bandits qui l'ont pris; il est mort, ou il est esclave! »

Dès le lendemain, le vieux cheikh commença avec ses protégés une tournée dans les habitations arabes. Partout on leur fit fête, et on les traita si bien qu'au bout d'un mois on ne s'apercevait plus à leur mine qu'ils eussent traversé des épreuves si rudes. Toutes ces fêtes leur faisaient prendre patience, mais ils soupiraient ardemment après le jour où ils se mettraient en route pour Zanzibar.

Enfin ce jour arriva, après deux mois d'attente. Abdallah et Sélim furent confiés aux soins de Soud ben Sayd, qui conduisait à la côte une caravane de deux cents esclaves chargés d'ivoire.

Sultan ben Ali et les autres Arabes leur firent la conduite pendant trois milles et se séparèrent d'eux en pleurant.

Pendant leur voyage, qui dura soixante-dix jours, la caravane n'eut pas une seule aventure; les stations succédaient aux stations avec une monotonie que rien ne venait rompre.

Le soixante-dixième jour, des hauteurs qui dominent Bagamoyo, nos amis aperçurent avec une profonde émotion la mer qui baigne Zanzibar.

Le lendemain, ils s'embarquèrent le cœur plein d'une douce émotion. Enfin, voilà Zanzibar; on approche; on reconnaît à grande distance jusqu'aux moindres détails de la côte. L'émotion est si forte, qu'elle se manifeste par des cris que l'on pourrait presque appeler des vociférations!

Une fois débarqués, ils s'élancèrent au pas de course. Dans les rues, on se retournait avec étonnement, puis on souriait en voyant des yeux si brillants et des sourires si joyeux.

« Hé Sélim! cria tout à coup Abdallah, voilà ma maison. »

Sélim se mit à rire, et dit « voilà la mienne ». Ils s'embras-

sèrent, en se promettant de se revoir bientôt. Sélim ne courait plus, il bondissait.

Arrivé au seuil de la maison paternelle, il s'arrêta tout tremblant; ses joues étaient pâles, son cœur battait avec une violence douloureuse. Quand il eut repris ses sens, il marcha droit à l'appartement de sa mère, sans remarquer les regards surpris, ni les exclamations des serviteurs qui se rangeaient avec respect sur son passage.

Quand il entra, elle était assise sur des coussins dans une pose languissante, et regardait, sans rien voir, par le treillis d'une des fenêtres.

Elle tourna lentement la tête, le regarda avec une sorte de terreur; puis elle poussa un cri et se jeta dans ses bras. Quelle étreinte! et de quels yeux elle le regardait, le tenant sur son cœur, le visage de son fils touchant presque le sien! « Mon enfant! » dit-elle, et aussitôt après son visage fut inondé de larmes. « Allah soit loué, reprit-elle d'un ton grave; j'ai retrouvé mon enfant. »

Ensuite, elle le fit asseoir à côté d'elle, et tenant une de ses mains dans les siennes, elle se fit redire la triste histoire qu'elle connaissait déjà. « Allah est bon, disait-elle, s'il m'a pris mon seigneur et maître, il m'a laissé mon enfant! Mon seul regret est de ne pouvoir dire à ce généreux Kaloulou que je l'aime comme si j'étais sa mère, lui qui a été si bon pour mon Sélim! »

Quand les premiers transports furent calmés, Amina apprit à son fils ce qui s'était passé pendant son absence, qui avait duré deux ans. Son oncle avait essayé de prendre l'administration de sa fortune; mais, aidée par des amis dévoués, elle l'avait forcé à renoncer à ses prétentions. Elle avait accru considérablement sa fortune; en y joignant la dot de Leila que Khamis lui avait remise, il pouvait se considérer comme un des hommes les plus riches de Zanzibar.

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

« Tant mieux! dit-il joyeusement, car j'ai bien des projets en tête, et bien des amis à rendre heureux. »

Sa mère l'embrassa pour cette bonne parole, et lui fit promettre d'attendre quelques années pour épouser sa fiancée, car il n'avait encore que dix-huit ans.

Le troisième jour après son arrivée, Sélim se rendit à la ville dans l'intention d'acheter des vêtements et des cadeaux pour ses fidèles serviteurs et pour leurs familles. Il avait pris avec lui son facteur, un bon petit bonhomme, matois, fin et honnête, qui était un mahométan de l'Inde. Simba, Motto et Niani l'accompagnaient, parce qu'il voulait avoir leur opinion sur ses achats. En passant devant la maison d'Abdallah, il lui proposa d'être de la partie. L'autre accepta avec empressement, d'abord pour le plaisir d'être avec Sélim, et puis il n'était pas fâché de faire prendre l'air à un certain costume très-coquet que sa mère venait de lui donner.

Au tournant d'une rue, la petite bande d'amis tomba sur le marché aux esclaves. C'était jour de vente, la place était couverte d'acheteurs; il y avait eu un arrivage important de marchandise noire. Les négriers avaient réussi à tromper l'œil vigilant des croiseurs anglais, et par une sorte de dérision, la vente se faisait presque sous les fenêtres de la maison du consul anglais où flottait le drapeau britannique. Sélim allait se détourner avec horreur de cet abominable spectacle, lorsque, en jetant un dernier regard sur le commissaire du marché, il aperçut l'esclave qu'il allait mettre en vente. Il devint pâle comme la mort et dit à ses amis d'une voix altérée :

« Vite, vite, par ici, pour l'amour de Dieu! » et il entraîna le facteur et ses amis à travers la foule. » L'esclave qu'on va vendre est Kaloulou », dit-il tout bas.

Motto leva vivement la tête : « C'est pourtant vrai! s'écria-t-il. Simba, ajouta-t-il, à nous deux, enlevons-le.

— Chut! » fit Sélim en mettant un doigt sur ses lèvres. Mais Simba ne voulait rien entendre : « Il faut que je casse les reins au voleur qui a pris Kaloulou par trahison, criait-il en se débattant. Oh! Sélim, laisse-moi lui casser les reins.

— Chut! dit à son tour le facteur. Il ne s'agit pas de casser des reins ou des mâchoires; il s'agit d'acheter cet esclave, et je m'en charge. Que personne ne bouge.

— Mille dollars s'il le faut! dit Sélim au facteur.

— Je l'aurai à bon compte, dit le facteur. Vous voyez qu'il a les menottes. Il est dangereux, il n'y aura pas beaucoup d'amateurs. Simba, tiens-toi prêt à me prêter main-forte s'il est méchant avec moi; mais ne bouge pas tant que je ne te ferai pas signe. »

Le commissaire, qui avait une voix de stentor et portait un énorme turban, se mit à interpeller les assistants et à vanter, dans un langage à la fois trivial et emphatique, les qualités du sujet qu'il mettait en vente.

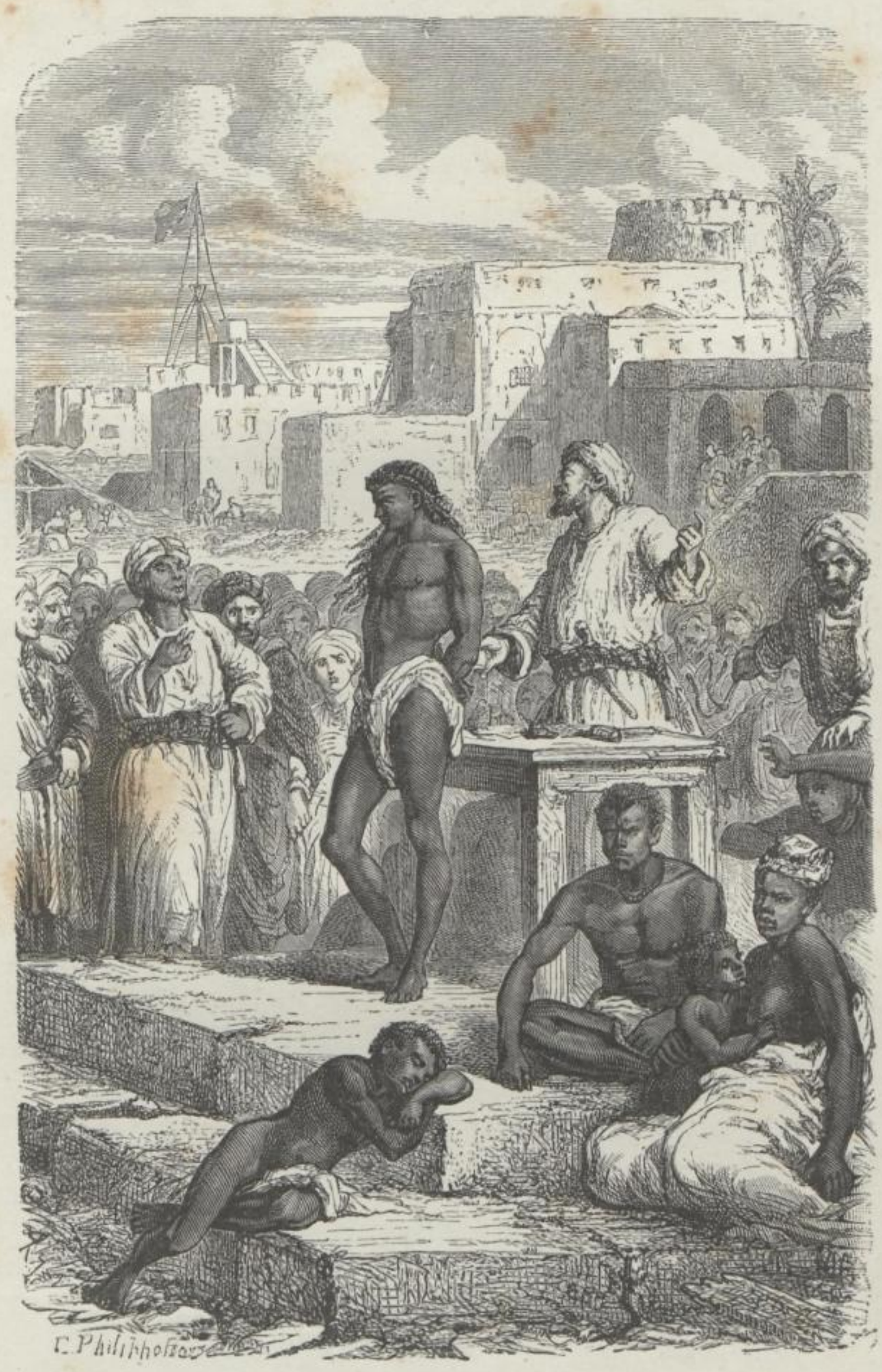
« Dites-moi donc, demanda le facteur de Sélim d'un air innocent, pourquoi a-t-il les menottes? Est-ce qu'il a voulu tuer son maître? Et cette chaîne au cou? Est-ce qu'il a essayé de se sauver?

— Silence! cria le commissaire d'une voix de tonnerre; offrez un prix, c'est tout ce qu'on vous demande.

— Deux dollars! » cria le facteur avec un sourire sardonique.

Le commissaire était furieux. Il y eut quelques enchères, mais peu empressées et peu considérables. A son grand regret, le commissaire fut forcé d'adjuger Kaloulou pour la somme dérisoire de trente dollars.

Quand le facteur eut compté les trente dollars en or américain, le commissaire se mit à rire et lui dit impudemment : « Mon bon ami, cet esclave t'assassinera la première fois qu'il



Kaloulou vendu comme esclave.

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

te trouvera endormi. Veille sur toi. Je serais fâché d'apprendre un beau jour que tu as eu la gorge coupée d'une oreille à l'autre.

— C'est mon affaire, dit tranquillement le facteur. Ote-lui ce collier et ces menottes.

— Es-tu fou ?

— Va toujours. » Pour plus de sûreté, le facteur fit signe à Simba, qui, pour arriver plus vite, bouscula quelques amateurs : « Kaloulou ! » cria-t-il de sa voix de tonnerre.

Kaloulou chancela : la surprise était trop forte ; mais il se remit bien vite. Les flâneurs du marché regardèrent avec surprise et avec dégoût deux jeunes Arabes richement vêtus qui se dégradaient jusqu'à embrasser, et encore en public, une de ces ignobles bêtes de somme que l'on appelle des nègres. Les deux jeunes Arabes ne s'inquiétaient guère des flâneurs, ni de leur surprise, ni de leur dégoût; ils avaient retrouvé un ami, et ils l'embrassaient de tout leur cœur sans songer à la couleur de sa peau.

Quand Kaloulou vit la riche demeure de Sélim, il tomba dans une véritable extase.

« Viens embrasser ma mère ! » lui dit Sélim.

Il l'introduisit alors dans cette partie de la maison où aucun homme ne devait jamais mettre le pied, et frappa à la porte de sa mère.

Amina parut aussitôt ; en voyant devant elle un homme, et un homme de couleur, elle rougit et demeura interdite.

« Ma mère, dit Sélim en lui baisant respectueusement la main, c'est Kaloulou ! »

Jamais parole magique ne produisit un effet si prompt. Elle sourit d'un sourire céleste, et attirant dans ses bras le jeune nègre ébloui et attendri, elle lui dit quelques-unes de ces paroles qu'une mère seule trouve dans son cœur, pour remercier

celui qui a sauvé son fils. Elle termina ainsi : « Cette maison est la tienne. Commande, et l'on s'empressera de t'obéir. Simba, Motto et Niani, pour l'amour de Sélim, et en souvenir de ce qu'ils ont enduré avec lui et pour lui, ont reçu des maisons et des jardins. Mais toi, c'est ma maison que je t'offre, car je suis ta mère, comme je suis la sienne. »

Souvent, dans leurs longues causeries, revient le nom de Férodia. « Il entendra parler de nous quand nous serons des hommes, dit Sélim. Mais nous ne sommes que des enfants, et nous avons beaucoup de choses à apprendre. Apprenons-les, afin que tu sois un jour un plus grand prince que Loralamba lui-même, et que les Ouatoutas soient fiers et heureux de t'avoir pour roi. Surtout n'oublions jamais que nous avons été esclaves. »

FIN

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. Amina, femme de Sheikh Amir. — Délibération des Arabes. — Le pays de Roua. — Le fils du consul. — On permet à Sélim et à Isa de suivre l'expédition. — Douleur d'Amina. — La caravane s'embarque pour Bagamoyo..... 1

CHAPITRE II. Adieux. — Amina et Sélim. — Les tours de force de Simba. — Portrait de Motto. — Niani, le singe. — Motto et les éléphants. — Une histoire de guerre. — Kaloulou, le fils du roi..... 15

CHAPITRE III. Le conseil. — Idées d'un petit Arabe sur l'esclavage. — Mésaventure de Niani. — L'aventure du crocodile. — Sélim récompensé de son courage et de son adresse. — Alerte. — Simba récompensé de sa fidélité. — Les Ouaroris. — Guerre..... 39

CHAPITRE IV. Attaque de Kouikourou. — Exploits de Simba. — Mort de Khamis. — Amir percé d'une flèche. — Sélim prisonnier. — Tifoûm Byah. — Courage héroïque de Sélim. — Abdallah déclare que jamais il ne sera esclave. — Partage des dépouilles. — Départ de Férodia..... 77

CHAPITRE V. Simba et Motto font halte, la nuit, dans la forêt. — Le plan de Motto pour sauver Sélim. — Simba et Motto emmenés prisonniers devant Katalamboula. — Kaloulou reconnaît Motto. — Le roi marie Motto et Simba. — La fête du mariage..... 97

CHAPITRE VI. Souffrances de Sélim, d'Abdallah et de Moussoud. — Mort d'Isa. — Évasion de Sélim. — Il tue un lion, puis une antilope. — Sélim en danger de mourir de faim et de soif..... 115

CHAPITRE VII. Entrée triomphale de Férodia. — Le roi donne Abdallah à Kaloulou. — Abdallah revoit Simba et Motto. — On retrouve Sélim. — Amitié de Kaloulou pour Sélim..... 135

SLUB Wir führen Wissen. Leibniz-Institut für Länderkunde

CHAPITRE VIII. Cérémonie de la « fraternité ». — Danger que court Sélim. — Simba à la rescousse. — Kaloulou tient tête à Férodia. — L'hippopotame fait des siennes. — Lutte contre le crocodile. — Retour au village..... 153

CHAPITRE IX. Sélim est heureux. — Chasse aux éléphants. — Campement des chasseurs — Dix éléphants. — Le chant de mort. — Mort du premier éléphant. — Sang-froid de Sélim. — Kaloulou est émerveillé de ses prouesses..... 175

CHAPITRE X. Kaloulou devient roi. — Sélim lui demande la permission de retourner à Zanzibar. — Les mécontents. — Ambition de Férodia. — Conseils de Tifoum. — Les hôtes perfides..... 197

CHAPITRE XI. Le roi Kaloulou prisonnier. — Férodia lui dit de se préparer à la mort. — Exploits de Niani. — Libres! — Sélim prie Kaloulou de venir à Zanzibar. — Les fugitifs se préparent à gagner Oujiji..... 211

CHAPITRE XII. Le matin dans la forêt. — Les buffles. — Le récit de Niani. — La mort du lion..... 227

CHAPITRE XIII. Au fil de l'eau. — Le lac, enfin! — Sélim tire sur un zèbre. — Course à dos de zèbre. — Sélim est sauvé. — Sur le lac. — Encore esclaves !..... 245

CHAPITRE XIV. L'esclavage dans toute son horreur. — Le passage de la rivière. — Libres encore une fois ! — Lutte de Simba contre un léopard. — Comment on fait du feu. — Comment combattent les Ouatoutas. — Kaloulou esl pris par trahison..... 253

CHAPITRE XV. Inquiétude des compagnons de Kaloulou. — Tabora. — Sélim retrouve un ami. — Zanzibar. — Retour à la maison paternelle. — Le marché aux esclaves. — Kaloulou..... 271

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

CCC512

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut
für Länderkunde

KSIĘGARNIA
ANTYKWARIAT
DOM KSIĄŻKI DOM
437 471

E 25 289

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde

Geogr. Zentralbibliothek IfL
0187954

SLUB
Wir führen Wissen.
Leibniz-Institut für Länderkunde